

I - Au cœur de la tempête

Le vent soufflait depuis le nord de l'île. Il suivait les contours torturés de la côte prenant à chaque seconde plus d'ampleur. Sur son passage, il courbait les arbres centenaires, en arrachant des branches qu'il emportait en hurlant. Il écrasait de sa colère les plantes du maquis et les balayait en mugissant.

Au bout de l'île, il se heurta aux hauts murs de la cité blanche, dressée sur les falaises taillées par les géants d'autrefois. Le vent pénétra en force dans les ruelles et gifla les volets clos de la haute cité. Puis, il chercha à briser les portes semant la terreur dans les esprits.

Enfin le souffle trouva le passage vers la mer et reprit de plus belle sa furieuse échappée. Les mouettes et les goélands se rabattaient vers la terre, se refusant à affronter le ciel en poussant plus fort qu'à l'ordinaire leurs cris d'enfants désespérés.

Russinu, le petit renard, s'enfonça sous le rocher qui le protégeait. Les herbes volaient en tous sens, menaçant de l'éborgner. Jamais de mémoire de renard, l'îlot sur lequel il avait vu le jour n'avait connu pareille tourmente. Le petit renard fixait, fasciné, la lune pâlissante qui se voilait et se dévoilait au gré des nuages qui filaient vers l'est, effarouchés par le vent.

Soudain, son regard se figea. Il venait d'apercevoir un point noir qui grossissait rapidement. Une ombre, plus obscure que la nuit mourante, couvrit le rocher du petit renard. Un bruit d'aile, puis une voix, arriva jusqu'à lui :

- Faut-il vraiment être fou pour voler par une pareille nuit ! Ce que j'ai fait, aucune autre bête ne l'aurait fait. Où me protéger maintenant ?

Russinu sortit la tête de son abri :

- Monsieur l'aigle ?

Il parlait d'une petite voix, tant était impressionnante la prestance du rapace l'impressionnait. L'immense oiseau regarda en tous sens :

- Qui est-là ? Qu'il se montre !

- C'est moi, Monsieur l'aigle. Je ne suis rien d'autre qu'un petit renard. Si vous voulez échapper au vent et à la pluie, venez à mes côtés dans cette petite grotte dans laquelle nous y tiendrons bien à deux.

L'aigle se secoua une fois encore et les longues plumes de son cou se dressèrent en un somptueux collier.

Russinu s'assit sur son arrière-train en admirant ce bel animal auquel il aurait tant aimé ressembler pour quitter sa petite île misérable. Mais, un jour, il partirait : il en avait l'intime conviction.

Jusqu'alors, sa prière secrète était restée vaine. Or, par un fait miraculeux, voilà que ce gigantesque oiseau pénétrait dans son abri. C'était à l'évidence un signe du ciel.

L'aigle entra dans la grotte et s'ébroua :

- Voilà qui fait du bien. Je ne pouvais plus continuer à remonter le vent. Il était vraiment trop fort. Et le Seigneur de l'Alliance aurait fini par nous rattraper.

Le petit renard s'étonna de ce que l'aigle employât ainsi un pluriel de majesté. Puis il haussa les épaules. Après tout, pourquoi pas ? L'aigle n'était-il pas, depuis toujours, l'emblème des empereurs ?

- Qui est le seigneur de l'Alliance ?

L'aigle le contempla avec sévérité.

- Te voilà bien curieux, petit renard. Il n'y a pas une minute que nous nous connaissons que déjà tu m'interroges, moi Altonu, prince des Terres et des Mers.

- Il est déjà l'heure de se lever, Altonu ? gémit une petite voix.

Altonu s'adoucit aussitôt.

- Tu peux encore dormir, mon cœur, la nuit est toujours là.

- Où sommes-nous ? reprit la mystérieuse voix.

- Nous ne sommes pas loin de la Corse, la Grande Terre qui Flotte. Nous avons dû nous poser sur une toute petite île à cause de la tempête.

- Il y a eu une tempête ? Je ne me suis rendu compte de rien.

Altonu hocha la tête avec amusement :

- Quel bonheur que les enfants. Ils ferment les yeux et, pourvu qu'ils soient au chaud, plus rien ne les inquiète.

Le petit renard tournait en rond, dévoré par la curiosité. Il n'osait plus poser de questions de peur de se faire rabrouer. Pourtant, il ne put longtemps se contenir.

- Qui c'est ? Dites-moi qui c'est, Monsieur l'aigle ?

L'aigle ouvrit ses ailes du mieux qu'il put. D'entre les plumes, apparut la tête d'une petite fille aux yeux mangés par le sommeil. Le renardeau recula de deux pas et tendit une patte vers elle en répétant :

- Qui c'est ?

La petite fille s'étira une dernière fois puis se laissa glisser au sol. Elle dépassait à peine le renardeau et était vêtue d'une robe verte, salie par endroits. Elle

portait de longs cheveux bruns qui lui tombaient jusqu'aux reins. Ils encadraient un visage si joli que Russinu en fut saisi. Il s'approcha cependant avec prudence. La fillette le fixait droit dans les yeux, son regard éclairci par un sourire dépourvu d'arrière-pensées. Alors, elle lui tendit la main.

- Un enfant de renard ! Qu'est-ce qu'il est mignon !

Le renardeau se rengorgea de fierté. Il n'était pas courant qu'on vantât ainsi sa beauté. Décidément cette enfant d'humain lui semblait bien sympathique. Afin de montrer que toute méfiance s'était envolée, il se coucha sur le sol. La fillette s'en vint lui caresser le museau. Pour un peu, il en aurait gémi de bonheur. Les sentiments se bousculaient dans sa tête. Il allait peut-être pouvoir rejoindre ses cousins de la Grande Terre qui Flotte grâce à cet aigle et à cette enfant.

- As-tu faim, Vannina ? demanda l'aigle.

La petite fille acquiesça.

- Je voudrais bien des fruits rouges.

- Il doit en rester quelques-uns dans la besace qui est sous mon aile, fit Altonu.

Vannina replongea dans le plumage et en sortit avec le petit sac dont elle tira des fruits qu'elle mangea avec appétit. Puis elle regarda par l'entrée de la grotte et, soudain, éclata en sanglot.

Russinu s'approcha doucement d'Altonu et murmura :

- Qu'est-ce qui lui arrive ? Peut-être que les baies étaient amères.

- Elle pense aux siens, répondit l'aigle.

- Que sont-ils devenus ?

- Le soleil les a détruits.

- Moi, les miens, ce sont des chasseurs qui les ont tués, fit tristement le renardeau.

Le grand oiseau s'était délicatement arraché une plume de duvet avec laquelle il caressait le visage de Vannina. Peu à peu, la paix revint sur le visage de l'enfant. Elle se pelotonna dans un nid abandonné. Après avoir lancé un regard empreint de gêne en direction du petit renard, Altonu se racla la gorge et entama une berceuse :

*« Sarà secca ogni filetta,
L'arburu senza la fronda... »*

Toutes les fougères seront sèches,
Les arbres n'auront plus de feuilles... »

Puis, oubliant la présence de Russinu, le regard empli d'affection, les yeux mi-clos, il laissa sa voix vibrer tandis que du bout de son aile il caressait le front de Vannina.

*« Verseranu sangue i sassi,
Prima ch'à té, culomba, lasci. »*

Les rochers verseront du sang,
Avant que je te laisse, ô ma colombe. »

Vannina en souriant comme un ange.

Alors Altonu fit signe à Russinu qu'ils pouvaient parler mais doucement. Le tumulte de la tempête semblait s'être calmé bien que, de temps en temps, des bourrasques mouillées entrâssent dans la grotte.

- Monsieur l'Aigle, fit le petit renard, s'il vous plaît, pourriez-vous me raconter l'endroit d'où vous venez ? Vous savez, moi, je ne peux que regarder la mer sans jamais la traverser.

Altonu le toisa avec commisération :

- Il est vrai que tu n'es qu'un misérable rampant. Presque un ver, en somme.

- Tout de même pas, protesta Russinu, j'ai des dents pour mordre, moi.

Il réfléchit et reprit :

- Et puis le ver aurait tort de ressentir de la honte pour ce qu'il est et ce qu'il sera toujours. Moi, je suis renard et j'en suis fier.

- J'ai dit "presque", reprit Altonu, touché par cet orgueil. Je vais te raconter la triste histoire de Vannina et du Petit peuple. Ouvre bien tes grandes oreilles.

II - L'histoire de Vannina

Le rapace s'appuya sur la paroi de la grotte tandis que Russinu se couchait avec délice sur un paquet d'herbes sèches. L'aigle se balaya le haut de la tête avec la pointe de l'aile et parut s'immerger dans une profonde réflexion avant d'entamer son récit.

- Hum, hum. Il n'y a pas si longtemps vivait un Seigneur qui régnait sur un pays et sur un peuple. Il portait le titre de Seigneur de l'Alliance, car comme son père et le père de son père, il avait passé un pacte avec celui qui nous réchauffe et nous donne la vie : le dieu Soleil.

Pour gage de ce pacte, le Soleil ne demandait au Seigneur et à ses sujets que de porter un anneau de lumière, ceint autour de leur front, symbole de leur allégeance pleine et entière. À chaque naissance, le soleil se penchait sur le berceau du nouveau-né et déposait sur son front la couronne d'or.

Ainsi allait la vie : le Soleil inondait le Petit Peuple de sa bienfaisance et le Petit Peuple rendait hommage à son Dieu.

Le Seigneur de l'Alliance s'était marié avec une jeune femme qui alliait une beauté radieuse à une bonté dont bénéficiaient chaque jour ses sujets. Elle et son époux habitaient un château de pierres blanches et tendres où, chaque jour, ils recevaient les hommages du Petit Peuple.

Ils vécurent ainsi des dizaines d'années dans un si grand bonheur que lorsque sa dame quitta ce monde pour l'Ailleurs, le Seigneur de l'Alliance conçut une douleur telle qu'il en perdit la raison. Sa peine et sa colère se transformèrent en haine contre le dieu Soleil qui n'avait pas su donner l'éternité à son amour.

Il donna l'ordre au Petit Peuple de maudire ce dieu cruel.

Puis, il manda tous les tailleurs de pierre du pays afin qu'ils creusent une carrière à l'endroit où, autrefois, s'élevait un volcan. La roche en était noire comme le deuil. Il ordonna que l'on surélevât son château de cent étages afin d'atteindre le ciel maudit.

Le château poussait comme une mauvaise herbe, sombre et inquiétant, pareille à une ombre. Lorsqu'il fut achevé, il fixa le Soleil et dans un rire de dément, il l'insulta.

- Je te salirai chaque jour de l'année et chaque année de ma vie, promit-il, tant que tu ne m'auras pas rendu mon épouse tant aimée.

Chaque année, à l'occasion du solstice d'été, lorsque les jours sont les plus longs, le Petit Peuple avait pour coutume d'allumer de gigantesques bûchers afin de célébrer le Dieu Soleil. Et cette année-là, bien entendu, les feux de joie furent interdits sous peine de mort.

Pour le Soleil, ce fut l'ultime provocation. Il exigea du Seigneur que la coutume fut satisfaite, faute de quoi, il cesserait de briller pour le Petit Peuple.

Le jour du grand malheur, la chaleur faisait trembler l'air d'impatience comme si le Soleil tentait une dernière fois de persuader le Petit Peuple de sa puissance destructrice.

Vannina aimait la fraîcheur de la rivière. À la surface de l'eau, insectes et grenouilles tétaient l'air, cherchant l'oxygène. La fillette espérait bien ramener à la maison quelques écrevisses dont sa grand-mère était si friande. Avant qu'elle ne quittât la maison, celle-ci l'avait attirée contre elle et l'avait embrassée peut-être un peu plus fort qu'à l'accoutumée.

- Mon espérance, va et reste toujours le cœur pur.

Avec l'insouciance de son âge, Vannina s'en était allée vers la rivière.

La fillette se dirigea vers le vieux saule qui tend ses bras tout courbés vers l'eau. Il paraissait accablé par les ans et ses longues feuilles tombaient comme de grosses larmes. Sur son tronc usé, les amoureux gravaient leurs initiales.

Afin de ne pas tomber dans l'eau, Vannina s'accrocha à l'une des branches. Elle avait aperçu un trou à écrevisses. Elle entra dans l'eau tandis que du regard, elle fouillait le fond assombri par la vase que ses pas faisaient remonter à la surface.

Soudain, elle s'arrêta : un point brillait entre deux paquets d'herbes aquatiques. Ce point ressemblait à un œil qui la fixait depuis le fond de la rivière. La curiosité l'emporta sur la crainte et elle se pencha.

Vannina se demanda d'abord s'il ne s'agissait pas là d'une pièce d'or, échappée de la bourse d'un riche marchand. Il en passait parfois qui gagnaient, après une halte, les contrées du Sud. Elle tendit la main pour l'attraper mais dut se rendre à la triste évidence que ses bras étaient trop courts. Elle se risqua alors plus avant dans l'eau. Elle en avait jusqu'à la poitrine mais elle progressait en gardant le regard rivé sur le point lumineux.

Elle posa avec précaution son pied droit sur une pierre. Mais soudain l'appui s'effondra. Sa dernière vision fut celle du vieil arbre chevelu. Elle pensa seulement qu'il était idiot pour un si vieil arbre d'avoir une pareille coiffure d'épouvantail puis elle fut aspirée vers le fond de la rivière.

Une crainte unique l'habitait : celle de ne jamais revoir sa grand-mère. Elle retenait son souffle pour ne pas avaler d'eau. L'étouffement la gagnait. Elle n'aurait pas cru cette rivière aussi profonde. Elle tournait sur elle-même comme une toupie dans un tourbillon obscur. Le noir envahit son esprit puis le noir devint rouge et Vannina perdit connaissance.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle gisait sur une terre humide et collante. Elle ne parvenait pas à bouger, laissant échapper de pauvres gémissements.

Une armée de scarabées sombres se glissa sous elle et entreprit de la porter à travers un dédale d'obscures galeries. Des centaines de coléoptères au cou lumineux entourèrent le curieux cortège.

Vannina apercevait des racines pendantes, des blocs de pierre et parfois, de curieuses créatures incolores. Elle secoua la tête pour échapper à ce qui aurait pu être un rêve. Mais les dix mille insectes luisants se tenaient toujours autour d'elle.

Ils atteignirent une grotte immense couverte d'un lierre presque blanc. Au centre de cette grotte, s'élevait un trône, taillé à même la roche et décoré de petites grenouilles vertes.

- Lève-toi, fillette, ordonna une voix mélodieuse.

Sans effort, Vannina se trouva assise tandis que les scarabées s'éloignaient d'elle. Devant elle, sur le trône, se tenait assis un être merveilleux au corps de femme et de salamandre, pourvu de deux ailes.

- La Princesse Salamandre, murmura Vannina avec adoration.

Elle avait reconnu cette fée, mille fois évoquée dans les récits des plus anciens du Petit Peuple, elle qui régnait sur le passé, le présent et l'avenir de toute créature vivante.

Rien ne pouvait advenir à un homme ou à une femme sans que cela ne fût prévu dans le Grand Livre qu'elle écrivait chaque jour. Elle vivait parmi les êtres les plus secrets et les plus modestes qui soient : ceux qui existent sous terre et dans l'eau et qu'on nomme les Humides et les Sans Yeux.

Vannina passa une main hésitante sur son visage, puis hébétée regarda autour d'elle.

- Que sont devenus les miens ? bredouilla-t-elle, au bord des larmes.

La fée Salamandre se leva pour la rejoindre.

- Le Dieu Soleil a puni le Petit Peuple pour avoir obéi aux ordres du Seigneur. Il a arrêté le temps pour les tiens et a cessé de briller pour eux. Peu à peu, la glace et les ténèbres ont recouvert le royaume du Petit Peuple.

Vannina la fixa, horrifiée.

- Ils sont morts ?

La fée leva une main aux doigts palmés.

- Ils sont ailleurs que dans notre monde, Vannina.

- Est-ce que je vais revoir ma grand-mère ? Et tous les miens ? répéta Vannina, désespérée.

- Tu es la seule qui puisse renouer l'alliance du Petit Peuple avec l'astre solaire et délivrer les tiens du Monde Glacé où ils sont enfermés. Pour cela, il te faudra accomplir un long voyage et trouver l'endroit où la malédiction du dieu Soleil les retient prisonniers. Si tu réussis, amène-les hors de votre ancien royaume où, plus jamais, le temps, ce cœur du cosmos, ne battra. Tu sauras alors leur ouvrir les portes d'un monde qui vous verra toujours heureux. On l'appelle le

Monde de la Licorne ou celui de la Grande Lumière. Prépare-toi à partir pour la Grande Terre qui Flotte, celle que les humains géants nomment la Corse.

Vannina se recroquevilla sur elle-même.

- Mais je suis toute petite et je ne connais rien aux voyages.

La Fée Salamandre lui fit signe de s'approcher. Lorsque Vannina se trouva près d'elle, elle lui passa les doigts dans les cheveux.

- Il faut que tu saches que le Monde Glacé est hanté par des êtres qui dévorent la mémoire de leurs victimes, parce que la mémoire, les souvenirs sont encore un peu de la vie qui court. Or, dans ce monde, où le temps n'existe plus, tout ce qui le rappelle doit mourir. Lorsque cette mémoire sera totalement aspirée, ceux de ton peuple ne seront plus que des ombres sans passé, sans présent et sans avenir. Fais vite, Vannina, ou tu ne reverras jamais tous ceux que tu aimes. Le dieu Soleil n'acceptera de lever la punition qu'à la condition qu'il lui soit démontré que le Petit Peuple mérite d'être sauvé parce qu'il a abrité un peu de pureté. C'est pour cela que tu es ici. Tu es leur espérance. Ton âme est aussi belle que la grande lumière blanche qui éclaire le Monde de la Licorne, j'en suis certaine. Grâce à toi, le froid qui a arrêté le temps sur la terre du Petit Peuple laissera la place à la chaleur du soleil.

Maintenant, tu dois t'armer de courage et ne jamais perdre l'espérance. Tu auras des amis, crois-moi. Mais également des ennemis. Le Seigneur s'est échappé du Monde Glacé et va chercher à te faire échouer par tous les moyens.

- Pourquoi ? demanda Vannina avec angoisse.

- Parce qu'il ne veut pas que l'Alliance soit renouée. Tu le reconnaîtras sans mal. Évite le car il cherchera à te tuer.

Vannina commença de trembler.

- Le Seigneur est beaucoup trop fort pour moi.

- Sa folie est plus grande que ce que nous pouvions imaginer, c'est vrai. Mais nous t'aiderons.

- Est-ce que je reverrai Grand-Mère ? redemanda Vannina.

La Fée Salamandre sourit et l'embrassa.

- Réussis ta mission et tu la retrouveras.

Vannina serra les poings et son regard prit une expression déterminée.

- Alors, je réussirai.

La Fée frappa trois fois dans ses mains.

- Maintenant, que le Grand voyage commence. Pour t'aider, te conseiller, et te défendre, je vais te confier à l'un de mes plus vieux amis. Que mes fidèles scarabées amènent Vannina auprès du Prince des Mers et des Terres, mon cher Altonu.

III - Le grand départ

Altonu couvrit l'enfant d'un regard éperdu d'affection.

- C'est ainsi que j'ai connu Vannina. Sais-tu, Russinu, que, pour notre monde, cette enfant a plus d'importance que toutes les richesses de la Terre réunies ?

Il soupira.

- Et c'est la plus délicieuse des fillettes.

- Monsieur Altonu ? osa le petit renard.

- Plaît-il ? répondit l'aigle.

- Comment allez-vous faire pour retrouver le Petit Peuple ?

L'aigle lui lança un clin d'œil.

- Tu voudrais bien le savoir, hein ?

Le renardeau joignit ses petites pattes de devant.

- Oh oui, s'il vous plaît. Il ne se passe jamais rien ici. C'est d'une désolation ! Pour une fois que des personnes importantes se trouvent dans mon île.

- Nom d'un agnelet, tu m'as l'air d'avoir le jugement particulièrement sûr pour un rampant, fit l'aigle avec orgueil.

- Monsieur Altonu, s'il vous plaît ? Je voudrais vous demander une grande faveur.

- Parle, mon petit.

- Emportez-moi avec vous sur la Grande Terre qui Flotte. Sinon, les chasseurs me tueront.

Altonu recula d'un pas et se heurta à la paroi de la cavité.

- T'emporter avec nous ? Tu rêves, mon petit. Et comment donc, grands dieux ?

Russinu s'aplatit sur le sol en signe de soumission, comme s'il mesurait à l'avance la vanité de ses propos.

- Entre vos serres, Monsieur Altonu. Je n'aurai pas peur, je vous le promets. Il paraît que vous êtes tellement fort.

- C'est vrai, se rengorgea l'aigle, mais, il n'en est pas question. Je ne suis pas le bourricot du ciel, tout de même.

- Oh oui, Altonu, emportons-le avec nous.

Vannina, les yeux encore à demi fermés par le sommeil, prit l'aigle par le cou et déposa sur son bec crochu un doux baiser. Celui-ci laissa se rejoindre ses doubles paupières et, entoura l'enfant de l'une de ses ailes. Soudain, il se secoua, grondant comme un chien en colère.

- Oh l'infâme petite sorcière ! Elle me cajole et m'enjôle pour mieux m'amadouer.

Il ronchonna encore quelques mots inaudibles pour enfin accepter.

- Bon, d'accord. J'emmènerai Russinu comme une vulgaire proie, puisqu'il le désire. Mais, mes serres lui feront mal.

Russinu s'avança avec inquiétude.

- Pas trop, tout de même, Monsieur Altonu, n'est ce pas ?

Vannina le contourna, lui saisit la queue pour s'en coiffer en riant.

- Personne ne fera de mal à mon renardeau préféré. Personne.

Altonu glissa sa tête à l'extérieur de la grotte. La tempête s'était calmée. La nuit éclatait d'un beau noir, lavé par les vents. La lune brillait d'une nouvelle jeunesse.

Altonu accomplit quelques mouvements d'échauffement destinés à faire disparaître les engourdissements puis, s'éleva dans les airs avec Vannina sur son dos. Russinu remarqua alors que la fillette s'accrochait à une sorte de harnais fixé au cou du rapace. Il craignit durant quelques secondes que l'aigle ne l'oubliât sur son île puis soudain fut saisi aux côtes par les serres d'Altonu. Il ressentit une forte douleur aux côtes puis vit le sol s'éloigner à une vitesse vertigineuse. La crainte disparut et il connut l'ivresse du vol.

Vannina s'était enveloppée dans une pelisse en poil de mouton et, du haut de son perchoir, hurlait des encouragements au petit renard qui souffrait particulièrement dans les trous d'air.

- Tiens bon, mon Russinu, s'égosillait l'enfant.

Le renardeau laissait échapper une longue plainte résignée.

- J'ai froid et les griffes de Monsieur Altonu me font bien du mal. Il n'y a que quand il plane que je suis bien. Alors, planez beaucoup, Monsieur Altonu.

L'aigle toussa de mépris, ce qui provoqua sur l'instant un déséquilibre dangereux pour Vannina.

- Ce n'est tout de même pas toi qui vas apprendre au grand Altonu à voler ? Je plane quand je dois planer. Tu as voulu venir et tu es là.

- Je ne me plains pas, Monsieur Altonu, je dis simplement ce que je ressens.

La nuit restait profonde malgré l'éclaboussure lumineuse de la lune. C'est à peine si le noir teinté d'un bleu sombre reflétait une lumière mystérieuse. Pourtant, en se penchant, Vannina apercevait nettement des masses blanches qui émergeaient de la mer. Elle les avait tout d'abord prises pour des moutons. Puis, profitant d'un courant d'air descendant, elle avait découvert qu'il s'agissait là des émergences rocheuses qui annonçaient la Grande Terre qui Flotte.

- On dirait des morceaux du château de notre Seigneur, cria-t-elle à Altonu.

- Qui sait ? fit l'aigle, peut-être s'agit-il de cela.

- Mais, Altonu, ce n'est pas possible, nous avons quitté la terre du Petit Peuple depuis si peu de temps.

Altonu se laissa porter par un vent léger.

Depuis quelques longues minutes, Russinu cherchait vainement à capter leur attention. Il y parvint, alors qu'à l'est le jour naissant déchirait la nuit.

- Monsieur Altonu, j'ai totalement oublié de vous délivrer un message.

- Et quel message, Russinu ?

- Un message de Don Pompée Trajean di a Tampa di a Bellavista.

- Et qui est donc cet être qui vous traîne derrière lui un nom long comme un jour sans pain comme diraient les humains.

- Justement, Monsieur Altonu, il est tel que vous l'avez décrit : une grosse chenille qui vit sur l'unique aloès de mon île. C'est une chenille très fière qui affirme qu'avec ce qu'elle deviendra, on devrait l'appeler princesse.

- Ce qu'elle deviendra ? reprit Vannina intriguée.

- Elle nous a raconté qu'elle deviendrait un papillon très beau et très rare. Et puis on ne s'est plus trop parlé après qu'un matin je l'ai couverte de mes besoins. Sans le faire exprès, je vous l'assure, mais elle n'a pas voulu me croire tellement elle est fière. Et voilà qu'hier, à ma grande surprise, Don Trajean Pompée di a Tampa di a Bellavista se porte vers moi et m'annonce que si des voyageurs se présentent à moi, je devrais leur dire qu'au centre du cercle passe l'œil du soleil.

Le reste se perdit dans un hurlement terrible. Russinu tombait comme une pierre. Vannina, dressée sur le cou d'Altonu, le suppliait de le rattraper. L'aigle accomplit un demi-tour acrobatique et, avec force jurons, piqua vers le renardeau dont la queue traçait une ligne de feu dans le jour naissant. Il allait s'abîmer dans les flots lorsque les serres le happèrent. Encore tout essoufflé par la pression formidable de ces doigts griffus, Russinu leva un museau humide vers son sauveur.

- J'ai bien cru que jamais je ne deviendrais un vieux renard, Monsieur Altonu.

- Bique à poil et poil de rat, c'est de stupeur que je t'ai lâché. Nous allons tout de suite retourner voir cette chenille au nom interminable.

- Inutile, Monsieur Altonu, elle ne vous répondra pas.

- Et pourquoi cette chose ridicule refuserait-elle de me répondre ? Ce Don Pompée Trajean di a Tampa di Bellavista serait-il de trop bon sang pour dialoguer avec le Prince des Mers et des Terres ? Après tout, elle n'est jamais qu'un gros ver tout juste bon à nourrir quelques oiseaux de bas lignage.

- Justement, Monsieur Altonu, peu après m'avoir livré le message, elle s'est fait gober par un goéland.

IV - Ubaba et Ubobo

Vannina frappa deux petits coups sur le cou d'Altonu.

- Regardez devant nous, des petits yeux de lumière.

Sous eux, encore noyée dans la semi-obscurité, la cité de calcaire s'éveillait. La blancheur de sa craie luisait d'une clarté fiévreuse marquant le début de la Grande Terre qui Flotte.

Altonu se dirigea vers elle.

- Attention, nous allons nous poser. Russinu, apprête-toi à sauter.

- C'est que, Monsieur Altonu, je crains un peu les humains. Un jour, pour me faire peur, une grosse corneille, venue en visite sur notre île, m'a raconté les traitements horribles que les hommes avaient fait subir à certains de mes cousins. J'en frissonne encore. Sans oublier qu'ils ont tué mes parents.

- Justement, petit renard, à cette heure-ci, les humains commencent à peine à se réveiller et nous ne craignons pas grand-chose. Lorsque le soleil sera au zénith, nous serons à l'abri dans la montagne : à Cagna ou vers l'Ospedale. Pour le moment, je veux trouver des vêtements plus chauds pour Vannina. Et un harnais qui me pique moins. Maintenant taisez-vous, il y va de notre vie.

Altonu orienta sa queue comme un gouvernail. Il ramena ses ailes vers son corps afin d'en réduire la portance. Il chercha un endroit approprié à son atterrissage. Soudain, il remonta et s'adressa au renardeau.

- Je vais avoir besoin des mains de ma petite Vannina. Je te laisse dans un endroit sûr en attendant de venir rechercher.

Russinu émit un gémissement terrifié.

- Vous me le promettez, Monsieur Altonu ? Les humains me tueraient et m'enlèveraient la peau pour la clouer sur la porte d'une maison.

- Mon petit, tu apprendras que Altonu n'a qu'une parole. S'il a dit qu'il reviendrait, c'est que je reviendrai.

Il se laissa choir jusque sur un clocher et lança le renardeau de façon qu'il tombât sous l'auvent. Russinu se blottit dans l'un des angles de la bâtisse où il se roula en boule en fermant les yeux. Le bruit du vent qui s'engouffrait dans le clocher le paralysait de frayeur.

Il se tenait ainsi plus immobile qu'un mort lorsqu'une voix criarde lui glaça les sangs.

- Ubaba, tu l'as vu le petit renard tout tremblant !

- Ubobo, si je l'ai vu ! Même qu'à sa place, ce n'est pas trembler que je ferais, c'est disparaître sous terre.

- Ubaba, tu crois vraiment que le grand Altonu est déjà parti pour les hautes montagnes ?

- Ubobo, si je le crois. Plus encore qu'en la présence du soleil dans le ciel.

Russinu, plaqué contre le sol, osa tout de même ouvrir un œil. Ces jacasseries sonnaient trop fort pour qu'il s'agisse d'un cauchemar. Il distingua alors deux affreuses corneilles, perchées sur les poutres qui portaient les cloches. Elles se ressemblaient comme deux œufs au point qu'il était impossible de les distinguer. Malgré le vent, elles fixaient le petit renard avec une pitié qui sonnait aussi faux que le son d'une cloche fêlée. Lorsque ce dernier fit mine de retrousser les babines, Ubaba le désigna de son aile.

- Regarde-le, Ubobo, il veut nous faire peur. Comment ne comprend-il pas que nous cherchons à lui venir en aide ?

Il sauta de son perchoir et s'en vint près de Russinu pour, du bout de son aile, lui remonter la truffe. Russinu, une plume dans le nez, ferma les yeux. Ubobo rejoignit son compagnon et, à son tour, ficha l'extrême pointe de son aile dans l'autre narine du renardeau qui, à bout de forces, laissa échapper un gigantesque éternuement.

- Dieu te bénisse, mon enfant, s'exclamèrent les deux oiseaux en lui époussetant la fourrure. Quelle belle nature, tout de même !

Russinu secoua la tête et tenta d'attraper l'une d'entre elles. Ubaba esquissa d'un saut sur le côté :

- Mais rends-toi compte que tu ne peux rien contre nous. Là commence l'intelligence et se termine la prétention. Regarde.

Ubaba et Ubobo s'élevèrent d'un mètre au-dessus du clocher. Puis, elles se posèrent et, les ailes déployées, paradèrent sur le sol. Sans crier gare, elles se placèrent de chaque côté de Russinu pour l'entraîner dans une sarabande effrénée.

- Un pas sur la droite, renard empesé, ordonnait Ubaba.

- Et deux sur la gauche, reprenait Ubobo.

- Et on avance de dix pas.

Parfois, un bec acéré s'en venait piquer l'arrière-train du renard qui tentait de suivre les volatiles dans leur ballet.

Lorsque la cadence devenait trop molle, l'une des corneilles montait sur le dos de Russinu et battait le rythme à l'aide de l'une de ses pattes.

- Un deux trois quatre, un deux trois quatre. Cher ami, hurlait-elle, quatre temps ne font pas trois. Et l'on recommence sans se plaindre. Imaginez-vous que vous serez le seul renard dansant de toute la Création.

Russinu se laissa tomber sur le sol, la langue pendante hors de sa bouche.

- Je ne veux pas devenir un renard dansant. Je veux qu'on me fiche la paix.

Ubaba et Ubobo, les ailes jointes derrière le dos, le contemplaient avec sévérité.

- Nous serions-nous trompées dans notre jugement ? Tu ne vaudrait peut-être pas la peine que nous nous intéressions à toi.

Elles reprirent leur marche circulaire. C'est alors que Russinu remarqua que les rayons de soleil naissant se prenaient dans de curieux objets que les deux oiseaux portaient autour du cou et lançant au renardeau mille éclats jaunes.

- Dis-nous, enfant de renard, comment nous trouves-tu ?

L'une d'entre elles esquissa un nouveau pas de danse.

Russinu, épuisé, fermait les yeux. Ubaba se pencha, lui collant presque le bec dans sa bouche.

- Regarde nos bijoux, rustre.

Ubobo leva le bec vers le ciel et minauda comme une vieille demoiselle coquette.

- C'est de l'or, Russinu, de l'or. Entends-tu ?

Sa voix se fit profonde, presque douloureuse.

- Existe-t-il un plus beau nom au monde que celui-là ? De l'or.

- Il coule du soleil et se répand dans la terre, reprit l'autre. Pour lui, les humains tuent, pillent et volent... Pour de l'or.

Ubaba secoua la tête d'un air faussement navré.

- Et ce sacré Altonu qui ne revient pas.

- Qui ne revient pas et qui te laisse seul, insista Ubobo.

L'autre passa affectueusement son aile par-dessus l'épaule de Russinu :

- Mais nous ne sommes pas des oiseaux féroces. Aussi, allons-nous te prendre en charge.

- Car, fit Ubobo en lui flattant le nez d'une plume, tu es jeune et mince, beau et intelligent, et nous avons de vastes projets pour nous trois.

Elle rota fortement et cracha en l'air. Malheureusement, un coup de vent ramena le jet de salive qui vint s'écraser sur la face d'Ubaba.

- Ça fait la troisième fois en deux jours, hurla-t-elle. Je commence à en avoir assez de tes grossièretés de paysan. Si tu continues, je te quitte et je vais vivre avec la corneille de Balagne.

- Cette vieille chose déplumée, ricana Ubobo.

- Peut-être vieille et déplumée mais elle, au moins, ne rote pas et ne crache pas tout le temps. Parce que chez nous, en Balagne, on est raffiné. Pas comme vous autres, du Sud.

- Tu sais ce qu'elles disent, les corneilles du sud aux corneilles de Balagne.

Ubaba s'envola et se percha sur la cloche.

- Ubobo, pas de mots définitifs entre nous ou...

- Ou quoi, ma grande espérance, ironisa l'autre.

Ubaba s'étouffa de tant d'insolence.

- Ou je raconte aux corneilles de ma famille où se trouve notre trésor.

Ubobo recula sa tête d'indignation.

- Non ? Tu ne ferais pas ça.

- Je le ferai, affirma Ubaba.

- Mais alors, tu n'es qu'une dégénérée.

- Possible. À moins que tu ne me promettes de ne plus roter et de ne plus cracher.

Ubobo s'étrangla de colère.

- Que faire avec quelqu'un qui ne respecte pas la tradition ? Chez nous, le mâle est le maître.

Lorsqu'il jugea qu'il en était temps, Russinu s'interposa.

- Est-ce que vous croyez que vos querelles de ménage m'intéressent ?

- Non, mais c'est Ubaba qui a commencé, s'excusa platement Ubobo.

- Je m'en contre-moque, le coupa le renardeau, je sais seulement que, bientôt, les hommes vont se réveiller et que s'ils me trouvent ici, ils me tueront.

- Ça, c'est sûr, approuvèrent les deux corneilles d'une même voix.

- Que désirez-vous pour m'aider à fuir d'ici ? demanda Russinu avec une inquiétude grandissante.

- C'est que, vois-tu, fit Ubobo, en retrouvant sa superbe, le Dieu créateur a oublié de nous rendre parfaites. Eh oui, il nous a donné des cervelles mille fois supérieures à nos corps. Tiens, prenons l'or, au hasard. Nous connaissons des endroits où il en est caché des monceaux. Mais nous ne pouvons l'atteindre.

Les corneilles encadrèrent Russinu en se dandinant.

- Part à trois, mon compère et...

-... et nous deviendrons immensément riches. Avec la puissance que nous gagnerons, nous deviendrons les seigneurs de Corse, la Grande Terre qui Flotte.

-... Rois de tout et rois de partout...

-... avec de l'or en lingot.

-... de l'or par montagne...

-... de l'or par monceaux.

Les deux volatiles effectuaient autour de Russinu une caracole. Ce dernier s'apprêtait à céder, lorsqu'une ombre gigantesque couvrit le clocher.

- Que se passe-t-il ici ?

La voix formidable d'Altonu paralysa Ubaba et Ubobo. Reprenant leurs esprits, elles se confondirent en courbettes, balayant le sol de leurs ailes. L'aigle se posa à côté de Russinu qui, de son côté, se perdit en bénédiction.

- Grand est le dieu des poulaillers ! Vous êtes revenus.

- Tu en doutais, petit sot ? Et que te veulent ces mégères insupportables ?

Les corneilles s'étaient à leur tour réfugiées dans un coin du clocher. Altonu daigna leur lancer un ordre.

- Venez ici, volatiles de malheur.

- Qui ça, monsieur l'aigle ? minaudèrent les corneilles.

- Oui, vous, espèces du crottin du diable.

Elles s'inclinèrent dans un même mouvement.

- Trop honorées, Monsieur l'aigle.

Vannina avait sauté sur le sol, habillée d'un chandail aux motifs réguliers. Elle s'étira longuement en baillant. Ubaba et Ubobo osèrent, pour un moment, abandonner leur attitude de prudence. Leurs regards, d'ordinaire curieux mais mesurés, explosèrent de convoitise, tandis que leurs plumes se dressaient sur le corps.

- Oh l'adorable petite créature...

-... La jolie petite fille.

- Nous ne savions pas qu'il en existait de pareille...

-... Mais c'est exactement ce qu'il nous faudrait...

-... Exactement...

Les corneilles tournaient autour de Vannina qui, les bras croisés, les regardaient avec une impatience amusée.

- Et que voilà de bien jolies petites mains !

- Petites et donc agiles.

- Et un corps si fin !

- Si fin qu'il passerait n'importe où.

- Surtout là où les humains...

-... cachent leur or.

- Tas de pies bavardes, hurla l'aigle, je vous ai dit d'approcher. Parlez encore de Vannina en ces termes et je vous réduis à l'état de nourriture pour charognard. Les vôtres, alors, se feront une joie de venir vous dévorer.

Ubaba et Ubobo levèrent les yeux vers le ciel.

- Mon Dieu, pardonnez-lui ses paroles. Il ne sait pas ce qu'il dit.

- Voilà que vous devenez dévotes, maintenant ? persifla Altonu.

Ubaba et Ubobo joignirent leurs ailes sur leur jabot.

- Ce doit être le fait de nous trouver au-dessus de ce lieu saint.

- Vannina est mon enfant, reprit l'aigle, le ton menaçant.

- C'est que nous ne savions pas, Monsieur l'aigle, firent les deux corneilles. Elle doit beaucoup tenir de sa mère bien que...

Ubaba colla sa tête contre celle de Vannina.

- Elle possède en effet un petit quelque chose qui ne saurait tromper un œil avisé. Elle est indubitablement votre enfant.

- Quand je dis mon enfant, je veux dire par adoption, stupidités à plumes ; alors avisez-vous de seulement la toucher et je vous mets les tripes à l'air.

Vannina se détourna avec dégoût.

- Déjà qu'elles ne sont pas belles.

Les deux corneilles éclatèrent d'un rire strident.

- Et, en plus, elle a de l'esprit.

Soudain, un rayon de soleil éclaira directement la plate-forme du clocher. Altonu ouvrit ses ailes.

- Il nous faut partir. Nous avons déjà pris du retard et les humains vont sortir. Russinu, regarde ce que j'ai trouvé pour toi.

Il désigna le panier qu'il avait apporté.

- Tu te mettras dedans. Ainsi, je ne te ferai plus mal.

De nouveau, Ubaba et Ubobo s'inclinèrent.

- Voici une idée digne d'un génie.

- Oh oui, Votre Majesté rayonnante, vous aurez ainsi la prestance d'un voleur qui ramène de l'or...

-... Un voleur magnifique chargé d'or.

Vannina ajusta son nouveau harnais sur le dos de l'aigle tandis que Russinu sautait dans le panier.

- Allons-y maintenant, fit l'aigle, nous avons mieux à faire que d'entendre les bêtises énoncées à tous propos par ces oiseaux de malheur. Sortez de notre chemin, manghja Diu è caca diavule (mangeurs de dieu et crotte de diable).

- Votre Grâce n'a pas son pareil sur la Grande Terre qui Flotte.

-... Car à notre connaissance qui est grande, Monsieur Altonu, vous êtes le seul aigle à voler avec un panier au bout des pattes.

- Quelle splendeur ! Quelle merveille !

Altonu s'éleva somptueusement dans l'air.

- Nous ne voulons faire de mal à personne, Monsieur Altonu, s'écrièrent les deux corneilles. Nous redemandons très humblement à cette ravissante jeune fille et à ce sympathique renard de s'unir à nous pour trouver la richesse.

Altonu effectua un vol plané et leur envoya le panier dans le bec puis monta vers le grand ciel laissant là les deux corneilles qui, bien qu'à moitié assommées, bredouillaient encore des flatteries.

V - La légende de l'Omu di Cagna

La plaine filait sous eux, couverte d'oliviers et d'un maquis aux verts mélangés. Au loin, le soleil se reflétait sur une mer sereine. Puis, ils atteignirent les contreforts de la montagne. De la végétation pointaient des masses grises et désordonnées.

- Regardez, c'est la même roche que dans mon île, s'écria Russinu.

- C'est du granit, indiqua Altonu.

- Il y a peut-être l'entrée du Monde Glacé tout près de nous. Il faut aller voir, cria Vannina.

- Fillette, il faut prendre le temps. Ne crois pas que notre entreprise soit des plus faciles. Nous allons nous reposer là-haut, près de la boule de rocher que vous pouvez apercevoir. Nous manquons encore d'indices mais nous les trouverons. Ne t'en fais pas, temporisa l'aigle, en continuant son ascension.

- Et est-ce qu'il se trouve beaucoup de mes cousins dans ce maquis ? demanda Russinu.

- Et comment ! Si tu possédais ma vue, tu en apercevrais même un qui dévore une charogne.

- Où ça, Monsieur Altonu ?

Le jeune renard se pencha dangereusement, déséquilibrant le panier et ce faisant le vol de l'aigle. Ce dernier se fâcha tout rouge.

- Écoutez : je ne peux pas à la fois voler, transporter, écouter et répondre. Alors, vous vous taisez jusqu'à ce que nous soyons arrivés.

Ils s'enfoncèrent dans un nuage.

- Altonu, c'est tout mouillé et je n'y vois rien, protesta Vannina.

L'aigle soupira continuant de battre des ailes. Soudain, ils retrouvèrent la limpidité du ciel matinal.

Ils piquèrent vers un rocher rond curieusement posé sur la pointe de la montagne. Il tenait miraculeusement là, en équilibre depuis des milliers d'années. Plus en bas, vers l'ouest se découpait une côte couverte d'une végétation rase. Altonu descendit dans un monstrueux amas rocailleux et déposa ses précieux passagers au pied d'un pin.

- Voilà. Ici, nous serons bien.

Vannina courut et s'arrêta observant la boule granitique.

- On dirait un bébé tout recroquevillé.

- Et pourquoi pas un renardeau roulé en boule, Mademoiselle ? rétorqua Russinu.

Vannina, montée sur un tronc d'arbre vermoulu, le toisa avec condescendance.

- Un renardeau ? Les êtres du Petit Peuple sont les plus importantes créatures de la Terre. Cela tout le monde le sait. Pourquoi est-ce que ce serait un renardeau ?

- Parce que, Mademoiselle, il n'y a pas que le Petit Peuple au monde.

Vannina se retourna vers l'aigle, les lèvres pincées.

- Altonu, s'il te plaît ?

Altonu fit mine de ne pas entendre, voulant éviter de se mêler à un pareil conflit.

Vannina mit posément ses mains sur les hanches.

- Altonu, je t'ai parlé. Alors, réponds-moi, s'il te plaît. D'où vient cet énorme rocher ?

L'aigle marcha deux mètres, en étendant ses ailes comme le balancier d'un funambule.

- Venez vous abriter ici avec moi. Vous avez tous les deux torts. Et comme je ne déteste pas raconter des histoires, voici celle des géants d'autrefois, ceux qui habitaient la Grande Terre qui Flotte et de l'Omu di Cagna.

Vannina et Russinu s'assèrent sagement devant lui.

- De vrais géants ? s'exclamèrent-ils de conserve.

- Comme ceux alors qui habitent aujourd'hui la Corse ? ajouta Russinu.

- Non, fit l'aigle, de vrais géants. Gigantesques, en somme.

- Alors, si ceux qui habitent aujourd'hui la Grande Terre qui Flotte ne sont pas de vrais géants, ça signifie pour toi que le Petit Peuple est un peuple de nains, jeta Vannina piquée au vif.

- Écoute, ma petite fille, ou tu parles ou je raconte. D'abord, je n'ai jamais dit que vous étiez le Peuple des Minuscules. Seulement, sur Terre, il y a des êtres venus de familles différentes. Tu fais partie du Petit Peuple et personne ne songe à te comparer avec plus grand. Vous êtes tous dignes de respect.

Il regarda sévèrement son petit auditoire.

- Je ne veux plus être interrompu. C'est compris ? À l'époque dont je vous parle, vivaient ces géants qui formaient une tribu unie comme les doigts de la main. Leur taille leur permettait de faire des pas au moins dix fois supérieurs à celui des habitants de la Grande Terre qui Flotte. Bien entendu, ils étaient moins nombreux qu'aujourd'hui. Ils adoraient le Dieu Soleil avec une ferveur immense car c'est lui qui leur dispensait chaleur et nourriture. Jusqu'au jour où leur vint l'envie d'égaliser le Soleil.

Le Dieu Soleil se détourna alors de la Grande Terre qui Flotte et ordonna à ses filles, Pluie et Glace, de punir les ambitieux.

- Comme pour les miens ? s'exclama Vannina.

- Exactement, mon enfant. Mais eux, personne n'a pu les sauver. L'eau qui tombait du ciel fit déborder le lit des fleuves et l'eau d'en haut se mêla à celle d'en bas. Elle monta tant et plus que de nombreux géants périrent durant ce cataclysme. Quelques-uns pourtant réussirent à s'enfuir et escaladèrent les montagnes. Alors, la Pluie céda la place à sa sœur la Glace, qui les figea dans un sommeil éternel. Tout en haut, enfin, les géants avaient déposé un enfant, espérant ainsi que leur espèce survivrait. C'est cette curieuse boule que vous voyez au-dessus de nous et que les humains surnomment l'Omu di Cagna.

Lorsque la glace les eut tous saisis, du nord au sud de la Grande Terre qui Flotte, le Dieu Soleil réapparut. Il détacha de ces êtres immobiles de petits fragments puis il dit :

- Parce que vous avez voulu égaler celui qui vous donne la vie, vous ne vous réveillerez jamais. Vous serez insensibles aux pluies et aux froids, aux vents et aux chaleurs. Vous êtes pour moi un terrible échec et, cela, je ne peux l'admettre. Aussi vais-je recréer avec ces débris une race identique à la vôtre mais, de si petite taille qu'elle sera en permanence préoccupée de sa survie. Elle sera la proie des animaux et devra se méfier de tous les autres êtres vivants. De cette manière, elle ne pourra qu'exister dans l'humilité de sa condition.

Russinu regarda au loin, vers le plateau de l'Alta Rocca.

- Monsieur Altonu, est-ce que vous croyez que je vais voir quelques-uns de mes cousins ?

Altonu claqua du bec en signe de colère.

- C'est tout ce que mon histoire t'inspire ? Tes cousins, il y en a partout autour de nous. Et puis, nous sommes à la recherche du Petit Peuple, pas de renards.

Russinu se retourna les yeux embués de larmes.

- Pourquoi me parlez-vous ainsi, Monsieur Altonu ? Est-ce qu'il n'est pas naturel que j'ai envie de voir les miens ?

L'aigle se radoucit.

- Si fait, mon petit. Je me suis bêtement laissé emporter. Va avec Vannina qui se débarbouille déjà dans un trou d'eau.

Il regarda l'enfant, pensif.

- N'est-elle pas belle comme le jour ?

Russinu s'apprêtait à bondir vers elle lorsque des cris aigus les firent sursauter. En levant les yeux, ils aperçurent Ubaba et Ubobo qui volaient vers eux à tire d'aile. Les fâcheux animaux se trouvaient encore trop loin pour que Altonu et ses protégés puissent saisir le sens de leurs jacasseries.

- Voilà de nouveau les parasites, murmura le grand aigle. Cette fois-ci, je vais vraiment leur faire peur.

VI - Le seigneur de la Cinarca

Ubaba et Ubobo atterrirent en catastrophe, encore essoufflées par leur voyage impromptu. Ubobo, plus nerveuse que Ubaba, se prit les pattes dans une racine et effectua un double tonneau qui la laissa un rien étourdie. Elle remarqua alors que sa compagne désignait le précipice en bégayant.

- Vi... Vite... Vous en aaaaaller... U Diavulu, iiiiiil poursuit un san, un san, un sanglier...

- U Diavulu est le chef d'une bande de coupe-jarrets qui n'a d'autre passion dans la vie que de tuer. Le sanglier, le renard ou le merle ou l'être humain : c'est du pareil au même. Il massacre tout ce qui bouge, fit gravement Altonu. Il faut partir immédiatement.

- Oui et très, très, très vite, renchérirent Ubaba et Ubobo en trépignant sur place.

Un bruit de branches cassées les fit brusquement se retourner. À cinquante pas d'eux, en lisière du vide, les bruyères bougeaient, accompagnées de grognements sauvages et d'aboiements féroces. Ubaba et Ubobo, enlacées, s'abritaient derrière Altonu. Ce dernier, les plumes hérissées s'apprêtaient à combattre pour protéger Vannina et Russinu. Il tira la fillette avec son bec.

- Petits inconscients, vous risquez votre vie.

- Mais, Altonu, d'ici, on ne voit rien, protesta l'enfant.

Un arrière-train large, velu et noir sortit de la végétation. Puis, il y eut un corps massif et arc-bouté sur le sol. Enfin, apparut la tête du sanglier qui reculait en insultant son adversaire, un chien efflanqué au poil brun et aux yeux jaunes.

Ce dernier se tenait à distance respectueuse afin d'éviter les défenses utilisées comme des poignards. D'un habile mouvement de corps, le chien évita une charge furieuse, tentant d'attraper la patte du sanglier.

Altonu étala plus encore ses ailes et hurla :

- O sgiò Sannutu Sinibaldo Brancaleone di a Cinarca, vous serait-il d'un quelconque secours que j'intervinsse ?

Le sanglier agita sa queue en guise de bienvenue :

- Bien le bonjour, o sgiò Altonu ! N'allez donc pas vous alarmer pour cet amusement un peu bruyant. J'ai cet asticot aux fesses depuis la plaine de Figari. Son satané maître est à quelques minutes derrière nous. C'est lui que je crains plus que ce Ghjaccaracciu. D'ailleurs, je me suis assez amusé : je m'en débarrasse et je viens vous toucher le bout de l'aile. Admirez la tactique, o sgiò Altonu.

L'aigle se retourna vers ses petits protégés.

- Je n'ai aucune crainte pour lui. D'ailleurs, on l'appelle Sannutu car il porte de longues dents dont il se sert comme de deux stylets.

U sgiò Sannutu se lança contre le chien qui, de surprise, recula vers le vide. Encore une fois, il voulut pratiquer l'esquive mais le sanglier l'avait prévu. Aussi Ghjaccaracciu trouva-t-il devant lui un groin agressif qui le cueillit sous le ventre. Il s'envola dans les airs en hurlant.

Un instant plus tard, montait vers le ciel un concert de gémissements pitoyables. Ghjaccaracciu avait réussi, Dieu sait trop comment, à s'accrocher à un lentisque aux formes torturées qui jaillissait de la paroi rocheuse et appelait son maître au secours. Ubaba et Ubobo, rendues courageuses par l'inconfortable position de leur ennemi, voletaient autour de lui en caquetant.

U sgiò Sannutu Sinibaldo Brancaleone di a Cinarca jeta sa tête en arrière, histoire de remettre en place une mèche de soies qui venait lui battre l'œil. Puis il effectua le plus noble des demi-tours qui le plaça en face d'Altonu. Ses petits yeux foncés pétillaient de malice.

- Et voilà le travail. Pauvre Ghjaccaracciu, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés à Zicavu, je l'ai fait plonger dans l'eau de la cascade.

L'aigle et le sanglier s'effleurèrent avec pudeur et émotion.

- Et vous, o sgiò Altonu, que faites-vous en ces lieux ?

Altonu replia ses ailes. Derrière lui, se tenaient Russinu et Vannina.

- Oh, oh, o sgiò Altonu, je vois que vous avez charge d'âme. Qu'est-ce à dire ?

- O sgiò Sannutu, je rends service à une grande amie.

Il baissa la voix.

- La fée Salamandre.

Le sanglier recula de deux pas afin de marquer son étonnement.

- La fée Salamandre ? Sangu di u soli. Pas plus tard qu'hier, elle me confiait un message pour une petite fille.

Il découvrit alors la présence de Vannina.

- Suis-je bête ? Depuis le temps, je devrais savoir qu'avec elle, le hasard n'existe pas.

- Plus tard, vous parlerez plus tard, hurlèrent Ubaba et Ubobo. Nous entendons u Diavulu qui monte. Il faut nous en aller.

Le sanglier secoua la tête.

- Les deux commères ont raison. Retrouvons-nous au bord de la cascade, en contrebas de l'Ospedale. Nous pourrons y boire et manger.

Altonu acquiesça et se dirigea vers le panier. Le sanglier gratta le sol en guise d'adieu.

- Petite fille, la fée m'a donné un indice pour retrouver ton peuple.

Puis, avant que Vannina ait pu parler, il bondit dans le bois de pin en direction de l'Ouest.

- Ce n'est pas trop tôt, firent les deux corneilles en survolant le ravin.

Altonu s'éleva après que Vannina se fut accrochée au harnais. Tandis qu'ils montaient, l'enfant hurla pour se faire entendre.

- Je me demande bien pourquoi elles nous aident.

Russinu pointa son museau vers elle. Le vent l'obligea à forcer la voix.

- Elles nous veulent pour voler de l'or. Que feraient-elles si nous mourions ?

Altonu éclata de rire.

- Tu es vraiment un fils de renard pour, si petit, être pareillement rusé.

Russinu en ferma les yeux de plaisir.

- Je n'ai aucun mérite, Monsieur Altonu, c'est dans ma nature.

L'aigle accomplissait un demi-tour lorsqu'un bruit assourdissant éclata, suivi d'un sifflement multiple. Altonu piqua vers le soleil tandis que Vannina sanglotait de terreur. Les bras serrés autour du cou de l'aigle, elle eut le temps de laisser échapper une plainte.

- Je vais tomber.

- Tiens-toi, mon cœur, u Diavulu nous tire dessus.

Un deuxième sifflement les frôla puis Altonu se stabilisa. Sous eux, un homme revêtu d'un ample manteau les fixait avec haine, en silence. Vannina resserra son étreinte.

- Altonu.

- Oui ma chérie ?

- U Diavulu...

- Hé bien ?

- C'est notre Seigneur de l'Alliance.

VII - La noyade de Vannina

Malgré la sécheresse de l'été passé, l'eau du torrent se déversait avec force dans une baignoire de granit puis descendait le long des rochers et, de trous en trous, poursuivant son périple vers la mer.

Pour l'heure, elle bouillonnait non loin d'u sgiò Sannutu Sinibaldo Brancaleone di a Cinarca, qui, sans retenue, fouissait le sol de son groin en poussant des cris de bonheur. Parfois, il écrasait entre ses dents de savoureuses racines.

- Par San'Antò, cet endroit est béni de Dieu. Que voilà une bonne nourriture pour sanglier !

Ce plaisir passager lui permettait presque d'oublier la prolongation de son exil dans le sud de l'île qu'il s'était lui-même imposé. Combien de fois avait-il été tenté d'oublier l'amitié qu'il portait à la fée Salamandre, cette amitié qui le tenait éloigné de sa Cinarca natale tandis que la nostalgie lui mangeait le cœur comme un mauvais parasite ?

Mais voilà que les souvenirs lui reprenaient la tête. Il leva le museau vers le ciel et poussa un grognement de colère. Il se souvenait de son dernier combat, au-dessus de Sari d'Orcinu avec un autre mâle. L'enjeu de leurs rudes assauts n'était autre qu'une ravissante laie, originaire du Cap. Et il avait perdu. Une erreur de jugement. Son ennemi connaissait la botte d'escrime qu'il pensait infaillible : feinte de l'épaule vers la gauche, retrait vers l'arrière et coup de dent vers l'avant. Hélas ! Les deux adversaires avaient eu pour maître d'arme le même vieux solitaire du Rinosu. L'autre avait contre-attaqué et renversé u sgiò Sannutu. Fort honorablement, ce dernier s'était plié à la dure loi du duel : s'exiler pour dix lunes dans le sud extrême de l'île. Le temps s'était écoulé et il s'apprêtait à rentrer dans sa chère Cinarca lorsque la fée l'avait mandé afin qu'il fût du Grand Voyage aux côtés de la petite Vannina. Alors, par amitié, il avait accepté de remettre le retour au pays.

Il pointa son groin frémissant vers le Nord, vers la Cinarca et, soudain inspiré, d'une voix brisée par l'émotion déclama :

« Dicenu ch'à l'altru mondu, grunk, grunk
Si passa una vita nova, grunk, grunk
Si rincontranu l'amanti, grunk, grunk
È l'amore si rinova, grunk, grunk. »

Sanglots dans la voix et reniflement bruyant.

« On dit que dans l'autre monde, skruink, skruink
Il est une vie nouvelle, skruink, skruink ;
Que les amants s'y retrouvent, skruink, skruink,
Et l'amour se renouvelle, skruink, skruink. »

La suite ne sortit pas de sa bouche mais de celle d'Altonu qui s'était posé sans bruit près de lui.

« Ch'issu ghjornu venga prestu
Ch'eiu ùn mi vega più solu ! »

« Que ce jour vienne vite
Que je ne sois plus seul. »

- Alors, mon cher Sannutu, on chante des lamenti de femmes, maintenant ?

Le regard d'u sgiò Sannutu exprimait la plus profonde gêne.

- Pas du tout, je récitais juste quelques vers afin de pas perdre la mémoire.
C'est tout.

L'aigle sourit d'un air entendu.

U sgiò Sannutu grogna avec irritation.

- Essayons plutôt d'établir un plan de bataille.

L'aigle invita Russinu et Vannina à jouer un peu plus loin.

Tous deux, fous de joie, coururent jusqu'au bord du torrent. La fillette s'accroupit et observa la surface brillante de l'eau sur laquelle se mouvaient quelques araignées aquatiques. La vue de la rivière lui fit monter de douloureux souvenirs en mémoire.

- Je voudrais tant revoir ma grand-mère.

Russinu s'approcha.

- Nous y arriverons Vannina. Mais pour l'instant...

De la patte, il éclaboussa la fillette qui, oubliant sa tristesse, partit d'un éclat de rire. À son tour, elle lui mouilla le museau. Secouant la tête de désapprobation, le renardeau s'éloigna. Vannina le montrait du doigt en riant de plus belle.

- On dirait un vieux chat. Arrive, puisque tu as commencé.

Russinu lui tournait le dos. Vannina se débarrassa prestement de ses vêtements et se laissa glisser dans un trou d'eau peu profond. D'abord saisie par le froid et l'appréhension, elle frissonna mais gagna néanmoins la baignoire principale en nageant à la façon d'une grenouille.

Là, elle plongea au milieu d'un remous avant de revenir à la surface. Elle appela Russinu qui, résolument boudeur, fixait le sommet de la montagne. De nouveau, Vannina disparut sous la cascade pour, bientôt, jaillir hors de l'eau tel un bouchon. Elle poussa un cri inarticulé et agita les mains.

- Au secours, Russinu, le courant est trop fort. Au secours !

Elle avait le souffle court et la voix rauque. Russinu, maintenant en alerte, sautait de rocher en rocher, ne sachant que faire. Vannina coula encore deux fois avant qu'il ne se décidât à prendre son courage à deux, voire à quatre pattes. Les yeux clos, il se laissa choir dans le torrent, serrant les dents dans l'attente du froid et, maudissant très fort l'imprudence de son amie. C'était encore pire que ce à quoi il s'était attendu. Le contact glacé lui tira un gémissement d'horreur. En ce moment même, il haïssait l'eau comme il n'avait

jamais haï personne. Sauf peut-être les chasseurs qui avaient tué ses parents et un horrible goéland qui, sur son île, le persécutait en lui mordillant la queue. Non vraiment à part ces sinistres individus et quelques dizaines de choses comme les crabes qui pincant, les orties qui piquent, les corneilles qui croassent, il n'avait jamais autant haï. Et ça rentrait de partout : dans les yeux, la bouche et les narines, sous la fourrure. Il remua les pattes, se pensant à son tour perdu.

- Adieu mes cousins que je ne connaîtrai jamais, pensa-t-il avec désespoir.

Il se voyait déjà à l'article de la mort lorsque deux bras l'enserrèrent.

- Russinu, u me Russineddu, tu es là.

Les poils collés au corps, le renardeau avait piètre mine. Pourtant, il se sentait heureux de savoir Vannina saine et sauve, et grâce à lui encore, même s'il ne comprenait pas très bien comment lui, le naufragé au bord du précipice, avait réussi à vaincre le torrent furieux. Mais enfin, la vérité était là, magnifique dans sa nudité : Vannina, sa créature de lumière, le couvrait de baisers.

Puis, tout à coup, elle s'éloigna en riant avec une telle aisance que Russinu comprit que l'enfant l'avait trompé. Il avait plongé, risqué sa vie, pour une mauvaise plaisanterie. Envahi par une rage sans nom, il cherchait les mots qui puissent exprimer sa révolte et sa colère mais n'arrivait qu'à japper. Enfin, le langage lui revint.

- Tu n'avais pas le droit de me faire ça. Tu joues sur mes sentiments en t'amusant. Et si je m'enrhume, qui me soignera ? Parce qu'on s'enrhume et puis on meurt. C'est ça hein ? Tu veux que je meure pour te débarrasser de moi. Parce que je te gêne.

Vannina lui caressa la truffe d'un baiser.

- Mon petit renard chéri, moi je te soignerai.

Russinu renifla un grand coup.

- Tu dis ça parce que tu vois que je ne suis pas content. Mais j'en ai assez. Je ne suis pas fait pour voler ou pour nager. Je suis un renard. Je cours, je glapis, je chasse les poules.

Puis il se détourna et regagna la rive à la nage. Il se hissait péniblement sur le rocher lorsqu'une libellule aux immenses yeux verts vint se poser sur le bout de sa truffe. L'insecte hocha la tête et murmura d'un air apitoyé.

- Quel grand niais ! Tu ne vois pas qu'elle t'aime !

Vannina effectua deux mouvements de brasse et, rejoignit le renardeau, encore éberlué par les paroles de la libellule. De la main, elle chassa l'insecte qui protesta avec dignité.

- Allez donc rendre service aux autres.

Vannina avança timidement vers Russinu.

- Je t'ai fait de la peine ?

Russinu émit un hoquet qui se voulait moqueur. Il restait sur le rocher, tandis que des filets d'eau dégouлинаient lamentablement de sa fourrure pour se transformer en de fins ruisseaux qui regagnaient le torrent.

- Excuse-moi Russinu. C'était juste pour jouer. Tu sais, quand on aime, on croit qu'on peut tout se permettre.

Elle hésita.

- Je suis vraiment désolée. Pardonne-moi.

Russinu s'approcha d'elle et, brusquement, sa langue rose s'en vint lui lécher le visage. Vannina, de surprise, recula et tomba à la renverse dans l'eau. Alors, Russinu, plongea à ses côtés et, la seconde suivante, ils s'embrassaient en chahutant.

À une cinquantaine de mètres de là, sur un promontoire couvert de pins laricci, en apparence indifférents aux jeux enfantins de leurs protégés, i sgiò Sannutu et Altonu tournaient en rond, devisant gravement. Le sanglier marchait le groin contre le sol tandis que l'aigle se dandinait lourdement la tête tournée vers son compère.

- Ralentissez donc un peu l'allure, gémit-il, j'ai du mal à avancer. C'est que mes ailes pèsent lourd.

Le sanglier obtempéra en grognant tandis que l'aigle poursuivait :

- Nous allons devoir protéger l'enfant. La fée Salamandre ne semble pas avoir conscience de la dureté de notre monde. Seule, Vannina serait immédiatement détruite par plus fort qu'elle ou, pire, par le Seigneur de l'Alliance.

- Notre amie m'a donné un nouvel indice pour que Vannina arrive, un jour, au bout du Grand Voyage, indiqua le sanglier.

Altonu s'arrêta.

- Un indice ?

- Oui, fit u sgiò Sannutu. Elle m'a dit que la Grande Lumière naîtra du feu sorti de l'œil d'un géant.

- Bique à poil et poil de rat, grommela Altonu, je ne comprends rien du tout. Sur la petite île, le gros ver blanc avait fait savoir, avant d'être avalé par le goéland, qu'au centre du Cercle passait l'œil du Soleil et maintenant voilà que le feu sera enfanté par l'œil d'un géant. Nous voilà bien avancés.

Il écarta ses ailes dans un geste désabusé.

- Est-ce qu'il ne serait pas plus simple qu'elle nous dise tout de suite où nous rendre ? Nous retournerions ensuite à nos vies d'animaux, moi dans les airs, vous dans les bois.

U sgiò Sannutu engloutit rapidement un délicieux champignon aux couleurs fauves.

- Grunch, peut-être que Dame Salamandre, elle-même, ne connaît pas la réponse à l'énigme. Combien de fois nous a-t-elle expliqué qu'elle n'était pas l'égale du Soleil mais seulement un élément parmi tous les éléments qui fondent le cosmos. Selon elle, le Soleil lui-même obéirait à plus puissant que lui. La pureté contenue dans le cœur de l'enfant ouvrira toutes les portes. Elle a insisté sur ce point.

Soudain, l'aigle s'envola lourdement pour se poser sur le dos du sanglier qui s'ébroua avec stupeur.

- Mais enfin, o sgiò Altonu, vous déraisonnez ? Que se passe-t-il ? Sont-ce des manières que d'aller se percher sur mon dos ?

- Il se passe, mon ami, que vous bougez sans arrêt et que je me sens ridicule à clopiner à vos côtés. Depuis tout à l'heure, je n'arrive pas à réfléchir tranquillement car je me dis que tout étranger qui nous observerait, me trouverait risible.

- Parce que vous trouvez que, maintenant, nous nous trouvons dans une position plus digne, vous sur moi ou, pire, moi sous vous. Descendez de mon dos, je vous prie.

L'aigle leva orgueilleusement son bec courbe vers le ciel.

- À la condition que vous cessiez vos allées et venues.

D'énervement, u sgiò Sannutu cligna des yeux.

- J'ai besoin de bouger pour parler. C'est ainsi depuis que les sangliers existent. Aussi vous prierai-je de respecter ce que je suis.

- Et vous de ne pas me mettre en situation de déshonneur, rétorqua aussi sec Altonu.

U sgiò Sannutu ronchonna, s'éloigna puis revint l'œil conciliant.

- Je vous propose, o sgiò Altonu, de rester au centre d'un cercle que je formerai en marchant. Afin de préserver votre dignité, vous vous poserez sur un promontoire aussi haut que ma tête. Cette solution vous convient-elle ?

- Elle me semble préserver en effet nos honneurs respectifs, concéda l'aigle qui, aussitôt, s'installa sur un bloc de granit tandis que le sanglier reprenait ses déambulations.

- La fée est persuadée que le Seigneur de l'Alliance nous fera espionner et connaîtra notre progression.

- Et où sont ces traîtres que je leur mette les tripes à l'air ? s'insurgea le sanglier, accompagnant ses propos de quelques coups de dents bien sentis.

Le sanglier toucha l'aigle de son groin, regardant autour de lui avec méfiance :

- Nous allons devoir être très vigilants, o sgiò Altonu.

- Je le sais, o sgiò Sannutu. Aussi ai-je demandé à la fée une aide qui nous sera bien précieuse. Nous allons à la rencontre de l'un de vos amis.

- Vous vous voulez parler d'un ami, un vrai ?

- Allons, mon cher, croyez-vous que nous soyons des êtres à supporter la médiocrité ou, plus bas encore, les courtisans ? laissa échapper Altonu du bout du bec.

U sgiò Sannutu frétila de l'arrière-train avec enthousiasme.

- Alors, je n'en vois qu'un que j'aime et que je respecte : u Rè di a Muntagna, le Roi de la Montagne.

L'aigle hochait la tête.

- Il s'agit bien du vieux mouflon. Nous allons le rencontrer au cœur de son troupeau, à Bavella.

U sgiò Sannutu ferma les yeux et se laissa transporter dans son passé.

- U Rè ! Nous avons tant à nous raconter depuis que nous avons forcé une armée de chasseurs à quitter la Paglia Orba. Vous l'ai-je déjà narré ?

- Non, mais, sans vous offenser, nous devrions chercher un abri et de la nourriture pour Vannina car lorsque la nuit sera tombée, le danger sera grand pour elle.

VIII - La tentation de Russinu

Russinu errait entre les grands pins, la truffe au ras du sol, ivre de sa nouvelle liberté. Parfois, il s'arrêtait pour hurler à la lune car, pour la première fois depuis qu'il avait quitté la Petite île, il se sentait maître de son destin.

Il huma l'air de la nuit. Hélas, le vent ne lui apportait aucune odeur appétissante. Il en conçut un réel dépit. Car c'était le besoin de nourriture qui lui avait fait abandonner Vannina lorsque celle-ci s'était endormie sur un nid de paille.

Depuis sept jours, il vivait dans un terrier avec la fillette. L'aigle et le sanglier avaient trouvé un abri autrefois occupé par des lièvres. Leurs anciens senteurs montaient à la tête du jeune renard, le menant au bord de la folie. Son instinct lui hurlait qu'il n'était pas fait pour dévorer à longueur de temps des baies et des racines. Lorsqu'il s'emplissait les naseaux de ces effluves de lièvre, la bave lui coulait le long des babines et son estomac se tordait de révolte. Comme par un fait exprès, l'aigle et le sanglier leur avaient interdit de sortir plus d'une heure par jour car, disaient-ils, u Diavulu avait retrouvé leurs traces.

- Comment voulez-vous que je trouve du gibier en une heure de temps ? avait tenté d'expliquer Russinu.

- Tu dois nous obéir. Et c'est tout. Tu es comme i turzoni, ces jeunes figues, qui se croient mûres alors qu'elles sont encore vertes. Tu n'écoutes personne. Et si tu continues, les chasseurs te cueilleront avant que tu ne deviennes adulte.

Les intonations de l'aigle et du sanglier étaient de celles qui interdisent toute discussion. Pourtant, cette vie renfermée lui pesait plus qu'il ne l'aurait cru. Mais ce qu'il supportait le moins bien étaient ces attitudes de gâteaux que les deux anges gardiens affectionnaient en présence de la fillette.

- Et qui c'est qui va manger ses bonnes grosses baies que le gentil Sannutu lui a apportées ?

- Et qui c'est qui va s'endormir le ventre bien rempli de bons champignons bien odorants ?

- Oh ! Oh ! avait fini par protester Russinu. Que vous m'enfermiez dans cette prison passe encore. Que vous m'affamiez, à la rigueur. Mais que je sois obligé de supporter vos gnangnans et vos gouzigouzi, alors, ça non ! Il n'y a des limites à tout.

Vannina avait tenté de le calmer.

- Tu n'as pas le droit de les traiter comme ça, mon petit renard. Ils sont gentils.

- Je sais bien qu'ils sont gentils mais j'ai faim. Je veux de la viande, de la bonne viande odorante, de la viande qui vous met la bouche en fête et l'estomac en joie. Mon Dieu, donnez-moi un rien, un rien du tout, même un déchet. Mais, assez de baies et plus de champignons.

Il avait sorti la tête par le terrier et poussé un hurlement déchirant.

- Je suis un renard, pas une poule !

Puis, le regard bizarre, il s'était retourné vers Vannina.

- Dis-moi, Vannina, tu es mon amie ?

- Évidemment.

- Alors, ne mens pas. Comment me vois-tu ? Avec des plumes ? Un bec ? Et si je gratte le sol, à quoi est-ce que je ressemble ?

Il avait redressé sa queue et trotta en gloussant comme une dinde.

- Alors ?

- Ben, tu es roux. Tu as quatre pattes. Une queue touffue.

- Et mon bec, Vannina ? Dis-moi surtout pour mon bec.

- Tu es idiot ce soir ou quoi ? Tu n'as pas de bec : tu as un museau allongé.

- Maintenant, regarde dans ma bouche. Est-ce que je possède des dents ?

- Évidemment. Mais tu commences à m'inquiéter sérieusement.

- Hourra, avait hurlé Russinu, je suis un renard et pas une poule qui se prend pour un renard.

La nuit, la faim était revenue avec ses crampes et ses cauchemars. Alors, il avait vérifié que ses anges gardiens dormaient pour sortir de la cachette et se mettre en chasse. De toute manière, il espérait bien avoir trouvé quelque chose à se mettre sous la dent avant le matin. Ainsi, il regagnerait le terrier sans que personne ne s'aperçoive de son absence.

Une ombre le frôla. Il s'arrêta le cœur battant et se cacha derrière le tronc d'un arbre. Un rire terrifiant lui coupa la respiration. À présent, le renardeau tremblait de ses quatre membres, regrettant amèrement d'avoir quitté l'abri.

- Et que fait cet enfant de renard à cette heure tardive dans les bois où rôdent les géants et les fantômes ?

Une seconde voix tout aussi mystérieuse que la première lui répondit.

- Mais il n'a pas peur des géants et des fantômes car il a le courage en lui.

- Le courage ? Il en a tellement qu'il le fait s'agiter comme la feuille d'un peuplier au vent.

La première voix se transforma et devint plus criarde.

- Russinu, mon petit renard adoré, il ne fallait pas sortir du terrier.

Elle imitait ridiculement celle de Vannina. La seconde se fit compréhensive.

- C'est qu'il voudrait manger de la viande, notre pauvre petit renard ; de la bonne charcuterie faite par les humains.

- Que dirais-tu, Russinu, de ficatelli tout frais ?

- Et de boudin par mètres entiers ?

- Et de jambons plus gros que toi ?

Le renardeau sortit la truffe hors de l'abri. Des personnes qui connaissaient de pareilles merveilles ne pouvaient être franchement mauvaises. Il se souvenait des descriptions mirifiques, racontées le soir par ses parents.

- Un jour, mon fils, tu iras sur la Grande Terre qui Flotte et, là, tu connaîtras le bonheur de la charcuterie préparée par les humains. Tu goûteras aux jambons, i prisutti, aux saucisses de foie, i ficatelli, qui répandent un arôme digne des dieux, les soirs de veillées. Ah, mon fils, que n'as-tu vécu ces temps bénis où nous nous glissions dans les demeures pour y dérober ces nourritures célestes ?

Ainsi parlait la mère de Russinu, renarde sainte parmi les saintes. Et, aujourd'hui, les paroles des mystérieux inconnus entraient en résonance avec ce cher souvenir.

Soudain, deux ombres sautèrent sur le chemin. Russinu n'eut aucun mal à les reconnaître. Il s'agissait d'Ubaba et d'Ubobo. Les corneilles s'inclinèrent devant lui.

- Pardonne-nous de t'avoir ainsi effrayé.

- Allons, Ubobo, pourquoi dis-tu de telles bêtises ? Un renard ne s'effraie pas ainsi. Il nous avait reconnus dès la première seconde.

La première corneille se frappa le crâne du bout de son aile.

- Exactement, fit Russinu d'un ton vexé.

- Je blaguais, Russinu, car plus courageux que toi, il n'en existe pas. Tiens, goûte-moi ça !

Et le volatile lança aux pieds du renardeau un objet à la forme plutôt vague. Pourtant, de volupté, il ferma les yeux. Était-il possible que pareil paradis existât sur terre ? De ce petit bout de rien du tout, montait une saveur à nulle autre pareille. Elle entra par ses narines et volait à travers lui. Cette coquinerie lui chatouillait l'intérieur de la tête et provoquait, à la commissure de ses lèvres, un torrent de bave qu'il n'arrivait plus à contenir. Sa bouche restait stupidement ouverte comme en attente de la suite. À bout de résistance, il avala la chose. Un flot de bonheur coula en lui. Il n'existait plus que par cette envie folle de dévorer des monceaux de cochonnailles. Russinu aurait donné sa vie pour continuer le festin et il s'entendit murmurer :

- Encore.

L'une des corneilles s'avança sous son nez et, de l'aile, battit l'air de telle façon que l'odeur se fit plus forte. Russinu en vacilla.

- Cela s'appelle du lonzu, petit renard. C'est, comment te dire ? Une partie maigre du cochon qui est fumée puis...

L'oiseau hésitait sur les mots, et tournait autour d'eux avec des mines précieuses. Il parlait de la pointe du bec ajoutant plus de gourmandise encore à ses phrases, épiait du regard le désir qui dégoulinait des lèvres de Russinu. Ce dernier gémit.

- Où ?

Les deux corneilles lui montèrent sur les épaules.

- Tu es notre ami, petit renard.

Elles penchèrent leurs têtes vers lui.

- N'est-ce pas ?

Au bord de l'évanouissement, le goût de la charcuterie plein les rêves, Russinu bafouilla.

- Oui. Mais dites-moi où.

Ubaba et Ubobo s'envolèrent dans la nuit, caracolant autour de lui.

- Cours vers l'Ouest...

- Tu trouveras un chemin qui s'enfuit vers la mer...

- Passe les montagnes aux grandes aiguilles et continue ta course...

- Toujours, toujours vers l'eau qui nous cerne...

- Et là, Russinu, dans la nuit noire, tu verras une tour qui se cache derrière un lion de pierre...

- Elle est haute comme le plus haut des grands arbres...

- On l'appelle Roccapina...

- Un feu y brûle en permanence...

- Vingt et un gardiens veillent dessus...

- Dans la cave, tu trouveras les charcuteries. Mets les autour de ton cou et rejoins-nous ici.

Les deux oiseaux n'avaient pas terminé leurs explications que déjà le renardeau s'enfonçait dans la nuit noire. Dans un coin de son esprit envahi par le désir, une voix lui affirmait qu'en se dépêchant, il pourrait être revenu avant le jour. Il lui fallait atteindre la tour au plus vite. Et son ventre qui hurlait famine.

L'air frais sifflait autour de lui. Jamais, il n'avait connu pareille impression de voler au-dessus du sol. Il ignorait la fatigue. Le temps n'avait plus de prise sur lui. Il aperçut les grandes aiguilles de rochers et obliqua suivant ainsi les conseils des deux corneilles. Lorsqu'il s'arrêtait pour se repérer, il croyait sentir l'odeur des charcuteries. Un immense élan le poussait en avant.

Il devina la mer avant même de la voir : une plus grande fraîcheur, un goût salé, un choc régulier suivi d'un souffle au lointain. Il grimpa sur un vieux tronc d'arbre, qui bien que rongé par les vers et les fourmis, se dressait encore vers le ciel. Enfin, il tenait son manger.

Au fond d'une crique, délicatement sortie de la nuit grâce à la lueur des étoiles, Russinu distingua le lion de pierre. Il trônait là avec une majesté, contemplant avec la sagesse de l'éternité, la douce surface de la mer Méditerranée. Un peu plus loin, tremblotait un point rouge. Il en conclut que cela devait être le feu de la tour. Il se remit en route, rampant à travers un maquis aussi dru que les poils d'un sanglier. De temps en temps, il croisait un animal en chasse. La curiosité l'immobilisait quelques secondes puis l'appel de la gourmandise reprenait le dessus.

Sur la côte, le vent s'était levé et battait durement le faîte des arbrisseaux les courbant comme des esclaves sous le fouet du maître. Russinu avait réduit son allure. La tour se trouvait maintenant toute proche. Il en discernait les contours et les créneaux éclairés par un foyer.

Il s'aplatit au milieu du maquis et écouta. Le son de voix semblables à celle d'u Diavulu lui parvenait. Son poil se hérissa. Un sens vieux comme le monde lui

conseillait la prudence. Il avança vers la porte de châtaignier. La tour offrait maintenant le spectacle d'une construction solide mais délabrée. Évasée à sa base, elle s'affinait au premier étage. Le renardeau nota que les voix s'échappaient du rez-de-chaussée.

IX - Dans la tour du brigand

Il se faufila dans une brèche si étroite qu'il crût y rester coincé. À force de contorsions, il parvint à passer et déboucha dans la salle principale de la tour où, à sa grande frayeur, des hommes festoyaient bruyamment, entrechoquant leurs gobelets d'argent et buvant du vin à longs traits. Dans une cheminée aux dimensions colossales, une carcasse de bœuf cuisait, répandant dans l'atmosphère enfumée des saveurs enivrantes.

Russinu se blottissait entre les pieds d'un fauteuil lorsqu'un bruit de pas pesants incita les brigands au silence. Un chien apparut dans l'encoignure de l'escalier puis une paire de bottes gigantesques. Le cuir en était sali et flétri. La couleur noire, altérée par les rides, donnait aux pieds du nouveau venu une apparence si menaçante que le renardeau claqua des dents.

Un rire sinistre monta jusqu'au plafond, un rire de mort et de cruauté.

- Alors, mes compagnons ? Que dites-vous de notre butin d'hier ? C'est que nous l'avons bien guidé sur nos récifs, ce galion.

Un des bandits leva son godet.

- À notre feu qui attire les imbéciles comme des papillons vers la lampe.

- À notre soleil à nous, celui des naufrageurs.

- Au soleil de la nuit.

Vingt bras se levèrent vers le chef qui saisit une bouteille de vin. Alors, Russinu le reconnut : u Diavulu avalait l'alcool comme s'il se fût agi d'une eau de fontaine. Le petit renard regrettait si fort ses amis qu'il laissa échapper une plainte avant de se tasser contre le mur. Ghjaccaracciu, le chien d'u Diavulu, leva une oreille. Très vite, cependant, il se remit à ronger un énorme os encore couvert d'une viande grasseuse.

Les brigands avaient déjà bu plus que de raison et, pour un rien, leurs propos tournaient à la bagarre. U Diavulu se levait alors et, en deux coups de poing, rétablissait l'ordre.

Russinu profita de la pagaïe générale pour étudier les lieux. À la droite de la cheminée se trouvait une porte dont on pouvait raisonnablement penser qu'elle donnait sur une cave. Or, que met-on à la cave si ce n'est la charcuterie ? Russinu s'efforçait de dominer sa peur. Il était renard et devait, à ce titre, faire preuve de ruse. Il cherchait les moyens de traverser la pièce lorsqu'il remarqua un vêtement de fourrure que l'un des brigands avait laissé choir sur le sol. Il sauta dedans, laissant seulement sortir son long museau de l'une des manches. Ainsi déguisé, il progressa vers la table en rampant sur le sol. Dès qu'il entendait le moindre bruit suspect, il s'arrêtait. Lorsque le danger semblait s'éloigner, il recommençait sa reptation.

U Diavulu venait d'extirper d'un sac quatre malheureux cabris qu'il égorgea séance tenante. Et voilà que l'épouvantable personnage colla sa bouche à la

chair ouverte pour boire goulûment le sang. Lorsqu'il en eut assez, il tendit le petit animal encore frémissant à un compère. Les quatre chevreaux passèrent ainsi de vie à trépas au milieu des rires et des rots.

Russinu disparut sous la table. Là, sans crainte de regards indiscrets, il allongea le pas. Il se croyait hors d'atteinte de toute menace lorsqu'il sentit une résistance. Malgré tous ses efforts, le vêtement qui le couvrait restait coincé. Il tirait tant et plus. Sans résultat.

Il sortit alors la tête de la manche et crut mourir de peur. Ghjaccaracciu le retenait prisonnier avec ses dents. Le grand chien jaune colla sa gueule, encore couverte de graisse et de sang, à celle du petit renard. Ses yeux exprimaient une méchanceté immense qui désespéra Russinu. Sa dernière heure était arrivée et il ne pouvait s'en prendre qu'à sa gourmandise. Il maudit trois fois le nom d'Ubaba et d'Ubobo, sans oublier leur descendance, puis se prépara à périr avec les honneurs du combat. Jaccaracciu le secouait comme un sac de châtaignes. Russinu gronda le plus férocement qu'il put, puis, en désespoir de cause, mordit la patte de Ghjaccaracciu. Ce dernier la retira vivement.

- Ah, tu veux t'amuser ? Hé bien amusons-nous !

Il envoya le renardeau bouler au loin. Celui-ci tentait de se défendre mais ses forces s'épuisaient rapidement. Enfin, il connut un instant de répit lorsque Ghjaccaracciu reçut la botte de son maître dans les côtes.

- Paix, sale chien ! Amuse-toi mais en silence.

Un soupçon de crainte passa dans les yeux de la bête qui se mua en haine.

- Tu vas mourir, le rouquin.

Russinu s'écrasa sur la terre battue, en position de défense. Sa vie allait prendre fin. Il regrettait seulement de ne pas être plus fort. Sûr de lui, le chien s'approchait lorsque le rictus de victoire qui tordait sa face velue s'effaça. Il hurlait et tournait en rond, mordant l'air à pleines dents. Cette curieuse danse dura cinq secondes, jusqu'à ce qu'une grosse main couverte de poil passât sous la table et lui empoignât le collier.

- Je t'avais dit de te taire. Puisque tu ne veux pas m'écouter : dehors.

Ghjaccaracciu disparut, littéralement arraché du sol par u Diavulu. Une porte grinça puis claqua.

De son côté, Russinu, encore tremblant de crainte, cherchait à comprendre. Quel terrible ennemi avait pu ainsi terrasser le chien ? Une petite voix l'apostropha alors.

- Nous devons faire vite, enfant de renard, si tu veux rejoindre tes amis avant le jour.

Un rat de campagne indiquait à Russinu la porte de la cave.

- Je suis le général Tupinu, le véritable maître de ces lieux.

Le rongeur bomba le torse.

- C'est ma famille qui garde cette tour depuis des générations. Les hommes s'y sont succédé. Nous y sommes restés, et toujours plus nombreux. C'est pour cela qu'ils nous surnomment a rimigna, le chiendent.

Russinu approcha son nez du petit animal. Il lui revenait une petite odeur âcre sans grande importance. Méfiant, il murmura.

- Qui vous a parlé de moi, Général Tupinu ?

Ce dernier éclata d'un petit rire acidulé.

- Nous voilà dans une drôle d'histoire, n'est-ce pas ? En temps normal, tu chercherais à me manger et moi, à te fuir. Or, j'ai pour mission de te mener jusqu'à ces charcuteries qui t'ont fait risquer ta vie.

- Mais qui ? répéta Russinu.

Tupinu se fâcha.

- Et à quoi cela te servira-t-il de savoir qui ? Le silence est la seule garantie du secret. Nous sommes tous au service de la même cause.

Il resserra autour de son cou un bout de tissu.

- Allons-y, j'ai dû interrompre un somme pour te sauver. J'ai hâte de replonger dans mes rêves.

Le rat parut glisser sur le sol. Parfois, il s'arrêtait pour s'assurer de la présence de Russinu. Les bandits, trop occupés à manger, n'accordèrent aucune attention aux deux animaux. Ils franchissaient la porte de la cave lorsque, dehors, Ghjaccaracciu commença à hurler.

- Vite, souffla Tupinu, le chien sait que nous sommes ici. Le maître ne va pas tarder à l'écouter.

Ils dévalèrent un escalier de pierre aux marches usées. L'endroit sentait l'humidité mais aussi... Les yeux du renard s'habituaient à l'obscurité et il vit, pendus au plafond, des centaines de saucisses, de jambons et de saucissons. Maintenant qu'il s'était rapproché, l'odeur le saoulait. Il tendait le nez vers eux, éperdu de joie. Tupinu grimpa sur une poutre puis émit un léger sifflement qui tira Russinu de son extase.

- Je vais couper les liens des saucisses. Tu les mettras autour de ton cou puis tu partiras comme tu es venu. Je ne te cache pas que sortir d'ici va être plus difficile que d'y entrer. Ne te charge donc pas trop.

Il sauta sur la poutre maîtresse et, des dents, entama un lien. La première couronne de saucisses tomba juste aux pieds du renardeau qui se jeta dessus. Il planta ses dents dans la viande et, de suite, cracha.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

De sa gueule s'échappaient de petites pièces de monnaie. Tupinu le rejoignit.

- C'est donc là que les bandits cachent leur or !

Il remonta sur les poutres afin de décrocher d'autres cochonnailles. Toutes rendaient le même bruit métallique. Russinu écarta les écus pour avaler prestement la viande. Au comble de l'irritation, Tupinu bondissait autour de lui.

- Un inconscient ! Voilà ce que tu es. Nous devons quitter ce lieu au plus vite.

Russinu se lécha les babines. À force de grappiller à droite et à gauche, il avait fini par se remplir le ventre, accusant maintenant une bedaine de propriétaire. Il bâilla longuement tandis que Tupinu allait et venait en grommelant comme un vieux soldat.

- Pourtant, la fée m'avait parlé de saucisses.

Soudain, il se frappa la tête.

- Que je suis bête. C'est de saucissons qu'il s'agit.

Il se précipita vers l'endroit où se trouvaient accrochées une dizaine de ces charcuteries. Elles tombèrent sur le sol avec un bruit mat. Tupinu hurla d'enthousiasme.

- Russinu, mon ami ?

Le renardeau lui lança un regard ensommeillé.

- Russinu, il va falloir que tu ramènes tous ces saucissons avec toi. L'un d'eux contient un renseignement important pour l'enfant du Petit Peuple et nous n'avons pas le temps de le chercher ici. Tu m'as compris ?

Le renard acquiesça sans enthousiasme. Tupinu, alors, lui mordit l'oreille, provoquant un concert de protestations.

- Faudrait tout de même pas exagérer. Ou alors moi aussi je laisse parler mon instinct et, crac, ni une ni deux, je te croque.

- Pardonne-moi, fit le rat, mais tu dois te réveiller pour faire appel à toutes tes forces. Passe les saucissons autour de ton cou.

Russinu obéit en jetant un mauvais regard au général Tupinu. Celui-ci fila vers le sol en siffla gaillardement. Russinu sursauta. De tous les endroits de la cave arrivaient des centaines de rongeurs. D'un geste de la main, Tupinu les présenta fièrement.

- Mes frères et cousins. Toute ma famille. Nous allons faire une diversion tandis que tu grimperas dans l'escalier. Tu devras te dépêcher car nous ne pourrons pas résister très longtemps. Ne t'occupe de rien et cherche seulement à atteindre les remparts. Vers l'ouest, côté terre, se trouve un grand chêne. Profite de ses branches pour t'échapper.

- Mais vous ? répondit le renard.

- Nous, mon ami ? fit Tupinu en rejetant sa tête en arrière, nous allons nous battre comme l'ont toujours fait ceux de notre peuple : avec courage et honneur. Notre troupe va se diviser en trois. À la tête de la première, le fils de la sœur de ma mère, u sgiò Petru dit u Pateddu. Ce sont les hommes de cette tour qui l'ont ainsi surnommé : daphné garou parce que cette plante vénéneuse est la première à pousser après un incendie. U sgiò Petru est toujours rentré ici à notre tête quand les humains ont cherché à nous en chasser définitivement.

- Je pense que Monsieur Tupinu veut parler de son cousin germain, fit une voix dont l'accent tranchait sur celui de ses congénères.

La longue queue de Tupinu se mit à s'agiter nerveusement.

- O Monsieur Pointu, ça faisait trop longtemps que vous nous dispensiez de vos remarques.

- Je m'appelle Pinzutu s'il vous plaît, et non pas Pointu.

Tupinu colla sa truffe contre la sienne.

- Monsieur Pointu, apprenez d'abord à reconnaître l'odeur de la fougère et « pointu » se dira alors « pinzutu ».

Il prit à témoin Russinu désignant avec mépris son interlocuteur.

- Monsieur Pointu est un petit parent, très éloigné puisqu'il nous vient du continent et s'obstine à vouloir nous imposer ses points de vue. Parce que, Monsieur Pointu, le fils de la sœur de ma mère, dans mon esprit, n'occupe pas la même place que mon cousin germain. Un couteau, Monsieur Pointu, peut être un couteau de table ou un couteau pour tuer. C'est le même objet sans être le même. Comprenez-vous la nuance, Monsieur Pointu ?

Le rat continental émit un léger gloussement qui eut le don de mettre Tupinu en fureur. Avec précaution, Russinu toussota.

- Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de préparer ma fuite. C'est le plus important.

- Le plus important ? rugit Tupinu. Monsieur Pointu met en cause notre façon de parler, notre façon d'agir, notre manière d'être et je devrais rester là à l'écouter sans réagir.

Le rat continental cherchait vainement à placer quelques mots au milieu de ce bruit et de cette fureur.

- Non, mais vous ne me comprenez pas.

- Oh si, Monsieur Pointu, je vous comprends, vous nous dénigrez avec un grand d, un grand ni et grand gré. Dénigrer. Un jour, vous comprendrez la différence entre un cousin germain et le fils de la sœur de ma mère. Ce jour-là, Monsieur Pointu, nous vous ouvrirons grands nos bras. En attendant, montrez-nous que la valeur des âmes bien nées n'attend point l'endroit où vous vivez mais, tient à l'audace que vos ancêtres vous ont léguée.

Il sourit, dévoilant deux incisives pointues.

- Maintenant, nous pouvons nous occuper du problème de ce jeune renard.

X - Le combat du général Tupinu

- O Pampaghjò ! hurla le général Tupinu.

Un rat à la queue rouge fit un pas en avant, la mine martiale.

- Pampaghjolu, reprit Tupinu, tu dirigeras l'attaque par la gauche. Avec ta queue coquelicot, tu es facile à suivre. Charge en même temps qu'u Pateddu. Quant à moi, mes frères, je dirigerai la percée frontale. Séparons-nous maintenant. Dès que tu entendras du bruit, Russinu, cours très vite.

Les rats se formèrent en ligne et, silencieusement, montèrent vers la grande salle. Russinu exécuta quelques mouvements afin de mesurer le poids des saucissons. Ils pesaient plus qu'une mauvaise conscience. Le combat des rats débuta par la morsure que Pampaghjolu infligea à l'un des brigands. L'homme mangeait, lorsque le rongeur à la queue rouge lui arracha un morceau de la fesse gauche. À ce signe, les vaillants cousins de Tupinu bondirent sur leurs victimes. Les jurons fusaient. U Pateddu, de son côté, dirigeait une attaque sur l'aile droite. Enfin, le général parut à la tête de ses troupes.

- Mes cousins, souvenez-vous que, du haut de cette tour, trois siècles de notre histoire nous contemplent. Soyons-en dignes. Que vive la Corse et la Confrérie des Pinnuti... vive nous.

Lui et ses amis luttaient avec les armes que Dieu leur avait données les dents, les griffes mais, surtout, la vitesse de leurs manœuvres. Ils grimpaient le long des manteaux et s'attaquaient aux visages ou aux mains. Lorsque les hommes tentaient de les saisir, ils fuyaient comme l'eau se retire de la plage au moment du ressac. U Diavulu vociférait tant et plus, cherchant à organiser ses hommes. Mais que pouvaient les épées et les stylets contre les petits animaux. De son côté, Tupinu se révélait un meneur hors du commun. Parfois, il grimpait sur la table et lançait des cris aigus qui devenaient autant d'ordre pour les rongeurs en furie.

- U Pateddu, par tous les rats de la Création, attention sur ta droite. Pampaghjolu, garde-toi à gauche. Chargez, nom d'un chat sans moustache, mordez, taillez dans le vif, courez, volez et vengez nos pères et nos fils massacrés.

Ils réussirent enfin à dégager un passage vers l'escalier.

Russinu bondit. Les saucissons traînaient lamentablement entre ses pattes, ralentissant considérablement sa course. Enfin, il atteignit les marches et en entreprit la pénible ascension.

U Diavulu écrasa sous son pied l'un des assaillants et entreprit d'en embrocher un autre. Il ne comprenait pas la soudaine agressivité des rats. Pourtant, en apercevant l'ombre fugitive du renard, il sut qu'il devait l'arrêter. Il plongea vers lui. Sa grosse main attrapa la queue touffue, et il souleva le renardeau. Ce

dernier, affolé, tournait sur lui-même. U Diavulu le contemplait en riant lorsque Tupinu grimpa le long de ses jambes pour le mordre à l'endroit le plus sensible de son corps. Les dents aiguës du rat traversèrent le tissu des pantalons entamant cruellement la chair. Le bandit porta les mains à son intimité et lâcha le petit renard qui tomba sur les marches, cerné par ses saucissons.

- Dépêche-toi, hurla le rat, je m'occupe de lui.

- Tu vas te faire tuer. Il est trop fort, bafouilla Russinu.

- Ne t'en fais pas pour moi.

Russinu poussa sur ses jarrets. La peur lui donnait des ailes et il accéda rapidement aux créneaux. Essoufflé et tremblant, il s'avança sous le vent, se pencha et jaugea le vide.

- Au moins dix mètres, pensa-t-il avec frayeur, il faudrait être un oiseau pour s'y précipiter.

- Russinu, Russinu !

Ubaba et Ubobo, presque invisibles dans la nuit, le hélèrent.

- Qu'est-ce que vous me voulez encore ? Vous ne trouvez pas que vous m'avez mis dans de drôles de draps ?

- Dis donc, misérable renardeau, le prit de haut Ubaba, nos paysans ont l'habitude de dire *chì i lonzi ùn cascani da u celu*, les *lonzi*, il faut aller les chercher là où ils sont. C'est ce que tu as fait.

- Mais, l'or qui était dedans, fit Ubobo, tu l'as trouvé ?

En bas, la lutte prenait fin et, bientôt, u Diavulu et ses hommes le poursuivraient. Les yeux presque clos, Russinu posa ses pattes avant sur le muret.

- Vous ne croyez pas, oiseaux de malheur, qu'en ce moment, j'ai d'autres problèmes que votre or ?

- Justement, lança Ubobo d'une voix mielleuse, si tu mourais, au moins cet or ne serait pas perdu pour tout le monde.

- Allez-vous en, hurla Russinu. Votre or, il est resté dans la cave.

Un bruit de course le décida à agir. Il s'assura que les saucissons tenaient toujours autour de son cou et avança le museau hors de la tour. Le vent frais lui donna le courage d'affronter la mort.

- Attrapez-moi ce renard, tempêta la voix d'u Diavulu, je veux le faire roussir dans la cheminée.

Effrayées, les deux corneilles s'envolaient à tire-d'aile vers la montagne.

Russinu banda les muscles de son corps. Il préférait encore s'écraser au sol plutôt que de souffrir au milieu des flammes.

- Russinu ! Non !

Voilà qu'il rêvait. Car il croyait entendre la voix de sa petite amie, Vannina.

- Nous arrivons. Surtout, ne saute pas.

Un moment, la lune fut masquée et l'obscurité devint totale. Altonu fondit sur lui comme un éclair. Déjà, un bandit surgissait sur la plate-forme de granit. L'aigle saisit le renardeau avant de remonter dans le vent. Abasourdi, l'homme

regardait la scène. Russinu leva la tête.

- Monsieur Altonu, comment vous remercier ? Une fois de plus, vous m'avez sauvé la vie.

L'aigle planait déjà vers l'intérieur de l'île.

- Tu veux vraiment me faire plaisir

- Bien sûr, Monsieur Altonu.

- Alors, arrête de faire des bêtises.

- Mais Monsieur... Ce sont les corneilles qui m'ont tenté.

- Elles ne faisaient que leur travail de corneilles, stupide rampant. C'était à toi de ne pas céder à leurs chants de ces sirènes à plumes.

Russinu, de honte, se tut.

Ils se posèrent dans la forêt qu'habitaient le brouillard et le froid. Vannina et Russinu tentaient de percer du regard l'opacité de l'air.

- Altonu, j'ai peur, gémit la petite fille en se serrant contre Russinu.

Une voix rauque qu'ils reconnurent pour être celle d'u sgiò Sannutu lui répondit.

- Vous voilà de retour ? J'espère que Russinu a compris la leçon et ne jouera plus à l'imbécile.

Le sanglier s'échappa de la brume.

- Je vous interdis de sortir sans notre autorisation. Maintenant, c'est certain : u Diavulu est prévenu que nous nous trouvons dans la région. Russinu, permets-moi de te féliciter. Avec des amis comme toi nous n'avons plus besoin d'ennemis.

Russinu se plaqua au sol, le museau sur la terre humide.

- Et je ne tolérerai plus la moindre incartade. Compris, égorgueur de volailles ?

- Oui, Monsieur, gémit lamentablement Russinu, mais est-ce que je peux emporter mes saucissons ?

Le sanglier toussa d'horreur.

- Des saucissons ? Je ne veux même pas en entendre parler. Il s'agit de mes demi-frères, saignés par les humains...

Son ton montait dans les aigus, ponctué par instants de grouink indignés.

- Et tu as risqué ta vie pour voler quelques malheureuses livres de chair découpées sur un cochon assassiné ?

Il en tremblait de rage.

- Si tu n'étais l'ami d'Altonu, c'est toi que je te réduirais en chair à saucisse. Et pas de cochon cette fois-ci.

- Mais, Monsieur, bredouilla le renardeau en reculant, ce n'est pas moi qui l'ai tué, votre demi-frère.

- La belle excuse, s'esclaffa le sanglier. Si personne ne mangeait de porc, on n'en tuerait plus. C'est à cause d'individus dans ton genre que...

Il secoua la tête de mépris.

- Après tout, fais-en ce que tu veux. Mais, je ne veux ni les voir ni même les sentir.

Il attrapa le collier de charcuterie avec l'une de ses défenses et le lança en l'air. Le chapelet parut être avalé par le brouillard puis retomba aux pieds de Vannina. Cette dernière se pencha puis ramena un objet.

- Regardez ce qu'il y avait dedans.

Elle tenait une sorte d'aiguille en or finement ciselé. Russinu gobait la viande répandue en lançant des regards méfiants vers le sanglier. Tant qu'à faire, il préférait profiter sur l'heure des saucissons. Dieu sait ce que le sanglier trouverait pour l'empêcher plus tard de les manger. La fillette retourna l'objet.

- Ça sera mon couteau.

Elle le saisit à la façon d'un poignard et, soudain, arrêta son geste.

- Il y a un dessin sur la lame.

Altonu et u sgiò Sannutu se rapprochèrent de l'enfant. Dans la pâle lumière de la montagne, les gravures se détachaient mal.

- Attendez, fit l'aigle.

Il s'envola pour revenir dix minutes plus tard, nimbé d'une auréole. À ses plumes s'accrochaient des centaines de lucioles, recueillies dans les airs. Leur phosphorescence se répandit au milieu de la petite troupe.

On distinguait maintenant sur la lame trois dessins successifs. Le premier représentait un visage avec deux yeux, le deuxième, la même face dont l'un des yeux s'était réduit jusqu'à devenir un point. Enfin, dans le troisième, la forme humaine avait disparu pour laisser la place à un triangle percé d'un œil.

Le sanglier s'ébroua.

- Nous restons en plein mystère. Allons plutôt nous abriter. Notre petite Vannina risquerait d'attraper froid.

Russinu, le ventre rebondi comme une outre pleine, les suivit après avoir vérifié qu'il ne restait rien de la charcuterie. Il laissa échapper un hoquet, certes honteux, mais repu.

XI - La confrérie des Pinnuti

Le Roi de la Montagne vivait aux pieds des aiguilles de Bavella, entouré de l'affection de ses compagnes et de sa nombreuse progéniture, si nombreuse qu'elle lui avait valu le surnom de Bellacoscia, la Belle Cuisse. Lui, le plus puissant des mouflons de Corse, aimait se camper sur une roche escarpée et contempler les pointes rocheuses effilées, son domaine, son royaume. Il aimait cette terre entourée d'eau comme une partie de lui-même. Une vie impétueuse, parfois désordonnée, mais toujours généreuse habitait les agneaux, ses enfants. C'était un vrai bonheur que de les contempler gambader dans les rochers, s'exerçant aux plus dangereuses escalades. Bien entendu, les mères tremblaient pour leurs enfants. Mais, quelle fierté lorsqu'ils atteignaient les sommets aux reflets de sang. Leurs minuscules silhouettes se découpaient dans le ciel à cheval sur la ligne de crête. Pour sûr, ils étaient les vrais princes de l'Île aux mille parfums. Cependant le danger, le vrai, venait de la vallée et de son principal occupant, l'homme. Depuis qu'u Diavulu et ses brigands s'étaient établis dans la région, la tranquillité avait fui comme le soleil en hiver. La peur avait alors fleuri dans l'esprit des mouflons puis pénétré la moindre de leurs pensées. Ces seigneurs de la roche avaient fini par craindre le plus petit bruit, le moindre soupçon de menace. Lorsque l'hiver arrivait, ils n'osaient plus descendre vers les prairies sans neige, craignant le tonnerre et la balle qui foudroie. Le Roi n'avait d'abord pas su trouver les armes pour affronter ce nouvel ennemi. Il s'était alors tourné vers la fée Salamandre.

- Si tu penses qu'u Diavulu risque de vous détruire, lui avait-elle conseillé, adresse-toi à tous ceux qui sont menacés. Prends exemple sur nos sœurs les fourmis, Roi de la Montagne. Seule, chacune d'entre elle est petite et faible. Ensemble, elles représentent une force gigantesque.

Que d'efforts il fallait pour convaincre les habitants de la montagne ! Chacun d'entre eux croyait pouvoir échapper au massacre grâce à ses qualités naturelles. L'oiseau comptait sur ses ailes, le poisson sur ses nageoires et le lièvre sur ses pattes.

Une année, le brigand et sa bande organisèrent une grande chasse. Ils obligèrent les habitants de la région à former un gigantesque cercle autour d'un plateau. Chaque rabatteur était muni de bouclier qu'il heurtait avec son poignard. Le bruit était terrifiant. Peu à peu, les hommes rétrécissaient le cercle, prenant au piège des milliers d'animaux. Au centre de la nasse, les brigands avaient aménagé un enclos. Les animaux y entrèrent, croyant à un ultime refuge. Les bandits les y attendaient armés de longs couteaux. Ce fut u Diavulu qui porta le premier coup. Une jeune chèvre sauvage, jolie comme un cœur, mourut la gorge ouverte. Alors, commença le massacre des innocents. Tous les créatures capturées périrent au cours d'une nuit d'orgie et de violence.

Le sang coula en de telles quantités que la Terre, la généreuse mère de tous les vivants, finit par le refuser et il se forma entre les rochers des flaques de couleur rubis que les chiens lapaient à grands coups de langue. Au centre du cercle, les brigands avaient allumé de grands feux sur lesquels ils rôtaient leur gibier.

Le carnage eut pour témoin trois chauves-souris qui racontèrent l'horreur de ces moments aux autres animaux. Le Roi de la Montagne proposa alors aux survivants de s'organiser.

Afin que cela ne se reproduisît plus, chacun s'était juré de devenir le défenseur de l'autre. Ainsi les oiseaux qui possèdent la vision depuis le ciel préviendraient les animaux du sol de toute arrivée ennemie. Ceux du sol protégeraient les nids des volants. L'organisation ainsi constituée prit le nom de Pinnuti en l'honneur des trois chauves-souris.

Cette nuit-là, les Pinnuti se réunirent pour aider Vannina à accomplir le Grand Voyage. Chaque participant, du plus petit au plus grand, de l'infime fourmi au vieux mouflon, savait que son propre destin dépendait de celui de l'enfant.

Le Roi, perché sur un piédestal de granit rouge, secoua son lourd collier de poil. La lumière des étoiles lui auréolait les cornes retournées. Il émanait de sa personne une majesté qui impressionna fort Russinu et Vannina. Il enveloppa d'un regard protecteur les milliers d'animaux, réunis à ses pieds puis parla.

- Maintenant que les guetteurs sont en place, essayons d'aller vite. La fée Salamandre, notre protectrice, m'a demandé d'aider l'enfant du Petit Peuple à retrouver les siens. J'ai accepté et je me suis engagé en notre nom à tous.

- Et que nous veux-tu ? hurla un cochon sauvage de la Casinca.

- Les deux fidèles compagnons de Vannina sont là. Ils possèdent quelques indices pour retrouver la clef qui redonnera paix et bonheur au Petit Peuple. Je leur laisse la parole.

Altonu apparut au-dessus du vieux roi, provoquant un mouvement de panique parmi les épouses du mouflon. Ce dernier eut comme un rire.

- Paix, mes femmes. Je sais qu'il n'est guère courant de voir un aigle se lier d'amitié avec l'un d'entre nous. Mais l'enjeu de cette nuit vaut bien de ranger nos inimitiés au râtelier. Par le passé, Altonu ou ses cousins nous ont bien enlevé quelques agneaux. De notre côté, nous leur avons bousculé quelques œufs. Nul n'est responsable de ce que nous dicte la grande loi de la vie. Pour l'heure, l'union est nécessaire. Aussi, une trêve est-elle déclarée pour la durée du Grand Voyage. À toi, o sgiò Altonu.

L'aigle s'éclaircit la voix.

- Je voudrais d'abord remercier le Roi de la Montagne de nous accueillir et de mettre à notre disposition l'organisation des Pinnuti dont la réputation a dépassé la mer.

Un murmure d'étonnement et de fierté monta de l'assistance tandis que le Roi gonflait sa poitrine d'orgueil.

- Voici les indices qu'u sgiò Sannutu Sinibaldo Brancalone di a Cinarca et moi-

même possédons. Au centre du cercle passe l'Œil du Soleil. La Grande Lumière naîtra du feu enfanté par l'Œil du Soleil.

Il baissa les ailes avec dépit.

- Ce sont là tous les renseignements dont nous disposons. Absolument tous.

U sgiò Sannutu, plus sauvage que jamais, émergea de la nuit pour se ranger aux côtés de son ami. Il portait sur son dos la petite Vannina. Sa voix rauque résonna comme un tocsin.

- Nous n'arriverons pas au terme du Grand Voyage si vous ne nous aidez pas. Comprenez-nous : nous n'avons pas besoin de votre force. Altonu et moi suffisons à protéger l'enfant. Nous n'exigeons pas votre ruse. La fée Vannina nous a fait rencontrer Russinu, le renard de la Petite Île, qui, bien que jeune, possède le vice de ses pères. Pour comprendre le message, nous ne demandons que votre sagesse celle de votre mémoire, celle du passé et celle du présent.

Le Roi de la montagne hocha la tête.

- Nous accédons bien volontiers à votre désir. Adorons la lune en communion. Les animaux fixèrent la Lune laissant pénétrer le grand vide dans leurs cerveaux. Ils regardaient sans regarder et ne vivaient plus que par l'unité du cosmos. Peu à peu, l'esprit des animaux se fondit avec le ciel étoilé.

Le Roi secoua son auguste tête.

- Qu'arrive maintenant le Sage et que l'Esprit suprême parle par sa bouche.

Un sourd murmure accompagna l'arrivée du plus vieil âne qui ait vécu à la surface de la Terre. Il marchait à petits pas sur ses jambes fragiles. Ses paupières, lourdes de tant de décennies, tombaient sur des yeux rougis et embués par les larmes. Sut son dos, enfin, les coups de bâton avaient laissé de larges tonsures ombrées. Il s'achemina jusqu'au centre de l'assemblée des animaux. Avant qu'il ne s'exprimât, le silence envahit la montagne ; un silence si fort que les pierres elles-mêmes cessèrent de rouler et de craquer. Chacun savait que de ce silence naîtrait la parole et de la parole, la vérité.

- Depuis des temps immémoriaux, commença le Sage en redressant ses longues oreilles, l'univers est un tout. Autrefois, les êtres vivants de toutes espèces savaient s'aimer.

D'une voix grave, il psalmodia un antique poème.

- Ùn c'era cria d'argogliu

Menu c'era gattivera

Ma c'era a fratiddanza

È l'amicizia sincera

È n'eramu sinceri è cari

Di mani più chè di sera.

Il n'y avait pas une once d'orgueil

Encore moins de méchanceté

Mais il y avait la fraternité

Et l'amitié sincère

Et l'on s'aimait

Le matin plus que le soir.

Pour l'enfant et pour nous, frères et sœurs, retrouvons cette pureté originelle.
Ne soyons plus qu'un.

Autour du vieil âne dansaient des ombres incertaines et des brouillards épais. Un bruit grandit qui devint tumulte. L'air parut saisi de vibrations grandissantes et un cœur gigantesque commença de battre au sein de la montagne. Le bruit enfla jusqu'à remplir l'univers. Alors la voix du Sage imposa à nouveau le silence.

- La fille de l'Homme devra trouver l'endroit qui lui permettra de pénétrer dans le Monde Glacé où son peuple est retenu prisonnier. Puis, il lui faudra revenir parmi nous et, ensuite seulement, rejoindre les siens au pays de la Licorne, là où naît la Grande Lumière. L'Œil du Géant n'est autre que le trou qui traverse l'une de nos montagnes. La lumière est l'indication du moment durant lequel il sera possible de passer. Le premier jour de l'hiver, l'enfant devra se tenir devant le Puits de l'Oubli. Au premier jour de l'été, si elle réussit à passer l'épreuve précédente, nos esprits la guideront vers u Capu Tafunatu. Alors, elle glissera vers le Petit Peuple sur un rayon de notre dieu, le Soleil. Altonu et toi, Sannutu Sinibaldo Brancaleone di a Cinarca, je vous mets en garde contre une faute qui mettrait fin au Grand Voyage l'inversion des portes. Car alors, Vannina et le Petit Peuple ne se retrouveraient jamais.

XII - Vannina avalée par le serpent

Altonu et son ami le sanglier avaient opté pour la solution qui offrait le plus de sécurité : vivre parmi les mouflons.

La fillette avait trouvé chez les agneaux de parfaits compagnons de jeu. Ce faisant, elle délaissait le pauvre Russinu et montrait une préférence pour un jeune mouflon d'une infinie témérité nommé Scimitu, le petit fou.

- Scimitu, hurlait sa mère en direction des sommets dentelés, reviens ou lu Diavulu te tuera.

Campé sur ses petites pattes au bord du vide abyssal, Scimitu bêlait de joie. Il laissait monter cette force qu'il portait en lui et l'obligeait à grimper toujours plus haut, vers la demeure du Soleil.

Une fois seulement, il avait aperçu u Diavulu, accompagné de Ghjaccaracciu, qui escaladait un chemin. L'homme, dont le seul nom faisait trembler les habitants de la montagne, semblait si petit, moins gros même qu'une fourmi, que l'enfant mouflon en avait ri. Il se sentait si agile, presque éternel.

Vannina l'avait abordé au retour d'une folle descente. Scimitu avait paru voler par-dessus les obstacles. Ses sabots effleuraient les pointes granitiques, relançant son corps jeune et svelte vers l'azur.

- Apprends-moi, demanda l'enfant du Petit Peuple sur un ton de supplique.

Scimitu ne se fit pas prier car l'admiration de Vannina le flattait. Au petit matin, dans le plus grand des secrets, ils quittèrent le troupeau pour gagner la plus haute des pointes rocheuses. Vannina n'emportait avec elle que le petit poignard trouvé dans le saucisson. Un lien précieux et mystérieux l'attachait à cette arme qu'elle gardait en permanence contre elle.

L'enfant s'astreignit des heures durant à grimper dans les rochers. Là-haut, la tête dans les nuages, aux côtés du petit mouflon, elle goûta au bonheur de la réussite après celui de la témérité, respirant à pleins poumons le vent du Nord. Les pieds ballants dans le précipice, elle observait les contreforts de la montagne, la ville de Sartène et, plus loin encore, la mer tranquille.

Les difficultés commencèrent lorsqu'il fallut descendre. Vannina ne voyait plus ses pieds et se mit à être gagnée par le vertige. Ses jambes engourdis par la fatigue commencèrent à trembler. Très vite, les conseils de Scimitu n'eurent pour seul effet que de provoquer chez l'enfant des crises de désespoir. Vannina éclatait en sanglot et refusait d'aller plus loin avant d'accepter d'avancer de quelques mètres.

Scimitu jeta un regard inquiet sur le soleil qui déclinait à l'horizon. La fillette s'était réfugiée sur une plate-forme battue par les vents. Il soupira fortement.

- Vannina, je vais aller chercher de l'aide. Le Roi, mon père, sera d'un bon conseil. Alors, surtout, ne bouge pas.

Il s'approcha de l'enfant et essuya ses larmes d'un coup de langue.

- Tu me le promets ?

Vannina lui rendit son baiser sur le museau.

– Je te le promets, Scimitu, mais fais vite. J'ai déjà peur d'être toute seule.

L'agneau bondit dans le vide et, le temps d'une respiration, ne fut plus qu'un point bondissant, plusieurs dizaines de mètres en contrebas.

Vannina étala ses jambes. Cette solitude momentanée lui pesait moins que le risque d'une chute. Elle se glissa derrière un petit chêne vert tout rabougri, au milieu de longues herbes et les yeux dans le ciel, entreprit de suivre les nuages. Ainsi, la Terre lui paraissait suivre une course folle.

- Je pourrais presque les attraper de la main, pensa-t-elle.

Elle dressa l'oreille car, derrière elle, s'était fait entendre un curieux glissement. Elle s'assit et regarda autour d'elle avec inquiétude. Elle aperçut alors deux lueurs au fond d'une fente qui séparait un rocher. Prise de frayeur, elle recula jusqu'au chêne afin de s'y cramponner. À présent, les lueurs s'avéraient être des yeux. L'animal sortit la tête. Il s'agissait d'un gigantesque serpent dont la peau noire devenait jaune sur le ventre.

Son corps ondulait et sa bouche s'ouvrait pour laisser passer une langue fourchue. La fillette brandit l'aiguille d'or à la façon d'un poignard en poussant un cri qui se voulait sauvage.

- Voilà donc l'enfant que recherche le Seigneur de l'Alliance, siffla le redoutable animal. Il donnerait sa fortune pour te tenir entre ses mains.

- N'approchez pas ou je vous transperce, hurla Vannina.

- Tu voudrais me tuer ? Mais, mon enfant, je suis cent fois plus fort que toi. Si j'avais voulu t'avalier comme un œuf, je l'aurais fait depuis de longues minutes. Je me présente : u sgiò Taravucciu.

Il hésita puis expliqua :

- Il paraît que je ressemble à de l'asphodèle et que j'en ai les vertus. Je suis le chemin qui mène de la vie à la mort.

Il s'extirpa entièrement de la fente rocheuse et se lova à trente centimètres d'elle. Il la dominait de deux têtes.

- Regarde, je ne vais plus bouger. Je me tiendrai là, tout petit. Maintenant, calme-toi.

De la main gauche, Vannina se tenait à une branche tout en gardant la droite armée et levée. Le serpent se taisait. Il la contemplait avec une certaine placidité. Fatiguée, Vannina, finit par baisser le bras.

Au loin, le soleil se couchait et le ciel virait au rouge vermillon. La gorge de Vannina se serra. Était-il concevable de mourir au milieu d'une pareille beauté ? La voix du serpent s'éleva plus douce que le vent chaud du sud.

- Tu vois bien que tout est mieux ainsi. La paix, mon enfant, je ne veux que la paix.

- Pour moi, le bonheur, ça sera quand je ne vous verrai plus. Vous me faites peur.

- Il ne faut pas, petite Vannina, on a dit bien des méchancetés sur moi. Mais,

entre ce que l'on raconte et la vérité, la distance est souvent immense.

Il s'arrêta de parler, sembla se perdre dans de mystérieuses pensées avant de rompre à nouveau le silence.

- Prenons un exemple au hasard toi. As-tu vraiment confiance dans ceux qui se prétendent tes amis ?

Vannina se dressa sur ses jambes.

- Ce sont eux qui m'ont sauvé la vie et qui me mèneront jusqu'aux miens.

- Mais t'ont-ils parlé du Monde Glacé ?

- Oui, je dois bientôt m'y rendre, Monsieur.

Le serpent exhala un ricanement désabusé.

- Et voilà, ma pauvre enfant. T'ont-ils précisé qu'ils voulaient t'y abandonner ?

- Vous n'avez pas le droit, le coupa l'enfant ; vous m'entendez, vous n'avez pas le droit. Et d'abord, qui êtes-vous ?

- Celui que tu devais rencontrer, Vannina. Celui qui va te mener où se trouvent les tiens.

- Et pourquoi est-ce que je vous croirais ? demanda Vannina sur la défensive.

Le serpent rendit sa voix plus douce encore.

- Parce que je suis l'envoyé de ta grand-mère.

- Grand-mère ?

Vannina ne savait plus que penser. Le serpent balança la tête de droite à gauche.

- Tu veux une preuve de ma bonne foi ? Elle m'a dit de te chanter une berceuse.

- Quelle berceuse ?

- Ta grand-mère pensait que tu le saurais tout de suite.

Vannina sourit.

- C'est celle di u Cuscionu.

Le serpent siffla.

- Écoute ceci.

Il commença par accélérer son mouvement de balancier. L'esprit de Vannina se brouillait. Alors, de la bouche du serpent s'écoulèrent les paroles d'une berceuse que la grand-mère de Vannina lui chantait pour l'endormir.

- *Ninnina, la mia diletta Ninnina, la mia spiranza*

Sichiti voi la me barchetta

Chì cammina cun baldanza

Quidda chì non temi venti,

Nè timpesti di lu mari

Addurmenta ti par pena,

Feti voi la ninninanna.

Dodo, ma chérie

Dodo, mon espérance,

Vous êtes ma petite barque

Qui vogue à pleine voile,
Qui ne craint ni les vents,
Ni les tempêtes de la mer.
Endormez-vous doucement
Faites votre dodo.

- C'est ma nanna, gémit l'enfant. Où l'avez-vous apprise ?

Le serpent poussa plus loin son avantage, amenant des larmes sous les paupières de sa victime. Ses yeux ronds de serpent plongeaient dans ceux de Vannina, captant toute son énergie.

- L'aigle et le sanglier sont les emblèmes du Seigneur de l'Alliance, parce qu'ils étaient ses animaux familiers. Lorsque le monde de ta grand-mère disparut dans le froid glaciaire, il leur ordonna de fuir afin de pouvoir l'aider à s'échapper du Monde Glacé. Ce qu'ils firent.

- Mais l'âne, chevrot la fillette, le vieux Sage ? Je suis certaine qu'il n'a pas menti.

- Tstt, tstt, fit le serpent, la gueule grande ouverte par un maléfique éclat de rire. As-tu déjà vu un âne donner des leçons de sagesse ?

- Non, reconnut faiblement Vannina.

- La vérité est celle que je vais te raconter. Ton peuple se trouve déjà dans le pays de la Licorne car le Soleil ne l'a pas jugé coupable. Et comment l'aurait-il pu puisqu'il n'a fait que se conformer aux ordres du Seigneur de l'Alliance ? Par contre, ce dernier est encore prisonnier du Monde Glacé et ne peut en être délivré qu'en échange d'une enfant dont l'âme sera aussitôt dévorée. L'aigle et le sanglier veulent donc t'y envoyer pour que leur Seigneur soit libéré.

- C'est faux, sanglota l'enfant. U Diavulu est le Seigneur de l'Alliance.

- L'apparence, ma chérie, seulement l'apparence, siffla le serpent.

Il se tut, continuant de l'envoûter. Sa queue entourait maintenant l'une des jambes de l'enfant. Elle, hochait de la tête ne sachant plus que croire.

- Dis avec moi, petite Vannina : Altonu et u sgiò Sannutu veulent m'empêcher de rejoindre mon peuple. Dis-le.

Trois de ses anneaux entouraient la poitrine de l'enfant.

- Non, se rebella-t-elle, ils ont été bons avec moi.

- Dis-le, mon enfant, car ce n'est là que la stricte vérité.

À bout de résistance, Vannina murmura.

- Altonu et u sgiò Sannutu sont mes ennemis...

Puis sa tête retomba sur le corps du serpent.

- Ainsi finit le Grand Voyage, lâcha le serpent en distendant ses mâchoires, dans mon ventre. C'est u Diavulu qui va me récompenser.

La tête de Vannina disparut doucement dans la gueule du monstre. Le serpent avalait ses épaules lorsque des cris stridents retentirent dans le ciel.

- Vannina, réveille-toi ou tu vas mourir.

Une seconde voix reprit comme un écho.

- Mourir.

Deux ombres fondirent sur le serpent, perturbant son repas. Ubaba et Ubobo, piquaient sur lui, menaçant ses yeux. Puis elles remontaient dans le ciel en hurlant "Vannina, dépêche-toi" avant de fondre à nouveau sur le monstre.

Le serpent, la bouche monstrueusement ouverte, leur lançait des regards furieux. Que venaient faire ces satanées corneilles aussi haut dans la montagne ? En un dernier effort, il finit d'avalier la fillette et s'apprêta à combattre les oiseaux.

Une douleur immense le paralysa alors qu'il tentait d'attraper Ubobo. La douleur grandit. Il ne comprenait pas. L'ennemi se trouvait au-dessus de lui et il semblait qu'une main invisible lui déchirait le ventre. Il se tordit en ouvrant la bouche. La vie s'échappait de lui comme un torrent en furie. Son estomac jaillit de sa peau fendue. La tête de Vannina apparut au milieu, polluée par les chairs et le sang. Le bras rougi se leva encore et frappa le serpent à la tête, la transperçant de part en part, sous les encouragements d'Ubaba et d'Ubobo.

- La brave, l'adorable petite fille !

Les humeurs du serpent collaient au visage de Vannina, répandant une odeur épouvantable.

- Tu vas mourir, folle que tu es, cracha le serpent, vacillant au-dessus de la fillette.

Une pierre ou son apparence sembla tomber du ciel, une pierre qui repartit aussi vite vers les cieux. Mais elle emportait avec elle u sgiò Taravucciu qui se tordait en d'ultimes convulsions. Puis elle le lâcha dans le vide.

Altonu le regarda tomber puis plana jusqu'à Vannina qui s'était effondrée en pleurs au pied du chêne.

- Je suis arrivé à temps, me semble-t-il, gronda l'aigle.

Vannina au bord de l'évanouissement se glissa contre lui.

- Si tu savais Altonu, si tu savais...

- Scimitu nous a prévenus. Je me suis envolé tout de suite. L'important est que tu sois sauve. Mais c'était moins une.

- Ce n'est pas ça, Altonu. J'ai douté de vous, d'u sgiò Sannutu, de toi, de la fée Salamandre.

Avec beaucoup de larmes et plus encore de reniflements, elle parvint à raconter les propos du serpent. Altonu frotta son bec contre sa longue chevelure.

- Tu apprends la vie, Vannina. L'important n'est pas d'avoir douté mais, qu'au bout du doute, tu aies retrouvé la confiance.

- Oh oui, Altonu, s'écria Vannina avec empressement. Tu me demanderais de voler que j'essayerais.

Altonu éclata de rire.

– Je n'irai pas jusque-là parce que c'est alors tu pourrais douter de moi et de mon affection.

Il s'étouffa à cette pensée.

- Une enfant... Voler... Quelle plaisanterie... Allez monte sur mon dos.

Altonu s'élança de la plate-forme et, léger comme une feuille, se dirigea vers la vallée. Vannina ferma les yeux. L'odeur du grand oiseau lui arrivait jusqu'aux narines puis s'en allait, chassée par l'air frais, pour aussitôt revenir. Elle aidait l'enfant à retrouver l'extraordinaire sensation de sécurité dont elle avait tellement besoin, depuis la disparition du Petit Peuple.

- Nous sommes tellement heureuses que tu t'en sois sortie !

Ubaba et Ubobo battaient de l'aile autour d'Altonu. L'effort consenti pour le suivre les essoufflait et les mots sortaient de leurs becs, hachés comme par des grêlons.

- C'est tout de même un peu grâce à nous, haleta Ubobo.

- Nous avons risqué notre vie pour toi, reprit Ubaba, parce que le serpent aurait pu nous avaler.

Altonu tourna la tête avec colère.

- Partez d'ici, oiseaux de malheur. Vous nous avez attiré assez d'ennuis comme ça.

- Oh se récria Ubobo, que d'ingratitude Et venant de toi, Altonu ? Jamais, nous ne l'aurions cru. Un aigle ! Le roi des airs i jusque-là, tu étais pour nous un exemple.

Vannina se pencha vers la tête de son protecteur.

- Tu sais que c'est vrai. Elles m'ont bien aidée.

Altonu montra sa mauvaise humeur en piquant vers le sol. D'abord surprises, les corneilles l'imitèrent avec un léger retard.

Altonu avait atterri non loin des mouflons. Le roi s'approcha et laissa courir sa barbe sur la tête de la fillette.

- Nous avons eu très peur pour toi. Scimitu sera durement puni pour sa faute.

- Oh non, seigneur roi, supplia Vannina, je suis aussi coupable que votre fils. Il a seulement voulu me montrer les beautés de votre montagne.

U sgiò Sannutu passa son groin humide sur le visage de Vannina tandis que Russinu, au comble de l'émotion, se pelotonnait contre elle.

- Sais-tu que ça me fait plaisir de te retrouver saine et sauve ? Nous nous sommes laissés dire que le serpent a répondu à une offre d'u Diavulu. Ce bandit a offert deux sacs d'or à qui te tuera.

- Deux sacs d'or ? hurlèrent ensemble les deux corneilles.

Le sanglier se retourna d'un bloc.

- Que faites-vous là, couple de pies dégénérées ?

- Votre Seigneurie ne sait donc rien de ce que fut notre courage ? souffla Ubobo.

- Et quoi donc, poulardes ?

- Nous avons sauvé la vie de votre petite protégée.

- Par le Soleil, s'étouffa u sgiò Sannutu.

Puis se tournant vers Altonu :

- Est-ce vrai ?

L'aigle approuva d'un air attristé.

- Il paraît.

- Nous leur devrions donc un service ?

- À ce qu'il me semble, mon ami, fit Altonu. C'est la tradition corse.

Le sanglier s'approcha de lui.

- Et savez-vous ce qu'elles veulent ?

- Absolument pas. Mais évitons de le leur demander.

La mine soudain radoucie, le sanglier se tourna vers les deux corneilles.

- Nous voudrions, au nom des créatures de Corse, vous remercier de votre aide.

Les deux corneilles s'inclinèrent d'un même mouvement. Puis, comme le silence durait, elles relevèrent la tête.

- Et quoi d'autre ? demanda Ubobo.

- Comment ça quoi d'autre ? s'indigna le sanglier.

Ubobo remit en place une plume qui dépassait de sa queue.

- Nous vous remercions de vos remerciements, votre Seigneurie, et croyez que nous les apprécions à leur juste valeur. Aussi ne doutons-nous pas de votre intention de nous faire plaisir.

- Et vous avez raison, murmura le sanglier, redoutant déjà la suite des événements.

- Dieu, dans sa grandeur, a façonné des créatures de lumière telles que vous, vos grâces. Mais parce qu'il savait que la lumière sans l'ombre ne serait rien, il nous a faites, nous, les misérables oiseaux aux couleurs de la nuit. Mais, malgré nos incomparables situations, comme vous, nous vivons, nous nous étonnons, nous nous émouvons. Le Soleil est, par exemple, la beauté incarnée. Il est la vie. Et nous aimons la vie. Nous voudrions l'adorer à chaque instant du jour et de la nuit. Seulement voilà, à trop vouloir fixer la beauté du soleil, on finit par perdre ses yeux.

Ubaba le relaya dans son explication.

- Mais, dans son infinie intelligence, le dieu Soleil a donné sa couleur à un métal : l'or.

L'émotion brisa sa voix.

- L'or, mes Seigneurs, nous rapproche de Dieu. Nous le contemplons et nous voilà meilleurs. C'est pourquoi nous ne vous demandons qu'un peu d'or.

Il couvrit Vannina d'un regard protecteur.

- Que diriez-vous de trois sacs d'or ?

Altonu s'indigna.

- Mais nous ne sommes que des animaux. Où voulez-vous que nous trouvions trois sacs d'or ?

Ubaba se mit à rire.

- Oh, si c'est là le seul problème, il est aisé de le résoudre. Avec une petite fille et un petit renard, tout est réglé.

- Vous n'allez pas recommencer, menaça l'aigle. Russinu a déjà failli être tué par votre faute.

- Votre Seigneurie, vous ne pouvez pas tout à la fois vouloir nous récompenser puis refuser lorsque nous vous indiquons où et comment trouver la récompense.

La corneille parlait d'une voix douce comme un père à son enfant.

Le roi de la Montagne attira l'aigle et le sanglier derrière un buisson de bruyère.

- Elles ont raison, mes amis. Nous devons les contenter ou elles iront voir u Diavulu pour les trois sacs d'or.

- Mais ce sont des canailles, rugit u sgiò Sannutu.

- Mais non, fit le mouflon, c'est dans leur nature d'aimer l'or plus que les vivants. Elles ont été ainsi faites et n'y peuvent rien. C'est à nous de faire en sorte qu'elles restent dans notre camp.

- La petite risque d'y laisser la vie, s'inquiéta Altonu.

- Ne vous en faites pas. La Confrérie des Pinnuti nous aidera à la protéger. Allons demander à Ubaba et Ubobo où elles pensent que nous trouverons l'or. Elles, doivent le savoir.

XIII – Proche du château

Russinu rampait sur l'épaisse couche de neige tombée la nuit précédente. Elle recouvrait le sol sur dix centimètres, étouffant les odeurs et rendant plus difficile la progression des trois amis.

La Confrérie des Pinnuti s'était réunie dans le froid et le vent sous la garde des gigantesques aiguilles de granite. Bien que de nombreux animaux aient été absents à cause de l'hibernation, le Roi de la Montagne avait peaufiné un plan qui réduisait au minimum les risques encourus par les jeunes héros de cette nouvelle aventure : Russinu, Vannina et Scimitu le petit mouflon. Car ce dernier, à son tour, s'était pris d'affection pour l'enfant du Petit Peuple.

- Je lui dois un service et, parole de mouflon, je le lui rendrai, s'était-il promis.

De plus, il se sentait coupable de l'avoir laissée sur la plate-forme rocheuse, entraînant ainsi la périlleuse confrontation avec l'affreux serpent.

- Mon père, avait-il lancé au Roi de la Montagne, c'est avec le plus grand des respects que je vous désobéirais si vous ne m'accordez pas le droit d'accompagner Vannina.

Furieux en apparence mais fier en son for intérieur, le vieux mouflon avait rapidement cédé à son fils.

- Sois digne de notre race, mon fils, lui avait-il répondu en le regardant s'éloigner vers la plaine.

- Dépêchez-vous, souffla Russinu avec irritation ou ils finiront par nous voir.

Un vrombissement causé par un battement d'ailes les paralysa dans leur élan. Ubaba et Ubobo leur avaient indiqué parmi les dangers qui les attendaient la présence redoutable d'u Moru, le grand corbeau d'u Diavulu.

- Il est rusé comme un renard et presque aussi puissant que Altonu. Méfiance.

Le son de deux voix bien connues les rassura. Les deux corneilles venaient aux nouvelles sans oublier d'en apporter.

- Tout le monde dort dans le château mais il faudra faire attention car u Moru veille.

Ubaba, à peine visible dans la nuit, rejoignit ses ailes devant lui comme en prière.

- Mon Dieu, mon Dieu, quelle bénédiction pour nos vieux jours. Nous allons pouvoir agrandir notre collection, notre belle collection de pièces d'or, et la contempler à loisir dans notre misérable demeure.

Elle essuya une larme qui coulait le long de ses plumes.

- Tant d'or ! Que demander de plus à la vie ? N'est-ce pas, Ubobo ?

- Rien, fit Ubobo en extase. Peut-être capturerons-nous quelques centaines de vers luisants afin de pouvoir également admirer ce trésor jusque dans

l'obscurité profonde d'une nuit sans lune. Merci, mes enfants, merci du fond du cœur.

Russinu claqua des dents.

- Au lieu de tant parler, montrez-nous la bonne direction.

Scimitu ne laissa guère le temps aux corneilles de répondre.

- Je connais un raccourci pour atteindre le château. Suivez-moi.

- Toi, fit Russinu, tu te tais et tu obéis.

Il le dévisagea avec mépris.

- Tu ne crois pas que tu as fait assez de dégâts comme ça.

Scimitu gratta la neige du sabot.

- Quel culot que celui de ce mangeur de charogne. Est-ce de ma faute s'il vient d'une île si petite qu'on en fait le tour en se mordant la queue ?

Russinu, au comble de l'exaspération, gronda en découvrant ses canines.

Vannina se jeta au milieu d'eux.

- Vous n'êtes pas fous ? Nous devons nous entraider ou nous résigner à l'échec. Car, sans cette solidarité, nous ne réussirons pas.

- Je sais bien, fit Russinu honteusement, mais c'est lui qui a commencé.

- Non, Monsieur, protesta le mouflon, je n'ai pas commencé mais je ne vois pas pourquoi le fils du Roi de la Montagne obéirait sans discuter à un ...

- Un fauve, Monsieur, aboya Russinu.

- Une fauvette oui ! laissa tomber Scimitu.

- Mes enfants, mes enfants, lancèrent ensemble Ubaba et Ubobo, mes petits enfants. Il faut vous aimer les uns les autres. Sinon, nous n'aurons jamais l'or.

Scimitu s'était tourné vers la montagne.

- Un prince ne peut recevoir d'ordre d'un renard. N'est-ce pas, Vannina ?

La fillette, pressée de choisir entre ses deux amis, hésitait en se tordant les mains. Russinu prit cela pour de l'indifférence.

- Tu ne m'aimes plus, Vannina ? gémit-il.

- Mais si, Russinu, mais je ne veux plus que vous vous disputiez. Je ne le veux plus ou je vous quitterai.

- Pour toujours ? questionna le petit mouflon soudainement angoissé.

- Pour toujours, répondit Vannina d'un ton décidé.

Scimitu s'en alla toucher le renardeau.

- Alors, je préfère faire la paix avec toi, Russinu.

- Moi aussi, Scimitu, dit Russinu en lui léchant le poil tandis que les deux corneilles caquetaient de bonheur.

Le château avait été construit sur un piton rocheux ce qui permettait de surveiller la petite vallée, de telle sorte qu'il paraissait impossible à d'éventuels assaillants d'en surprendre les guetteurs.

Lorsque Vannina l'aperçut, montant à l'assaut du ciel constellé, elle s'arrêta, le cœur battant. Elle saisit Scimitu par le cou.

- Scimitu, j'ai peur.

Le petit mouflon émit un rire moqueur.

- Que veux-tu qu'il nous arrive ? Et puis, le maître des lieux n'est qu'un méchant corbeau, bouffeur d'asticots.

La fillette réprima un sanglot.

- En restant tous les trois unis comme les doigts de mon sabot, nous serons les plus forts, crâna Scimitu.

- C'est vrai, renchérit Russinu, en calant sa tête flamboyante contre l'épaule de l'enfant, repose-toi sur nous. Tu verras.

Vannina sourit tristement.

- Je vous remercie tous les deux. Après Grand-Mère, vous êtes avec u sgiò Sannutu et Altonu, ceux que j'aime le plus.

- On s'arrête, grinça Russinu avec acrimonie ou tu vas nous citer toutes les créatures de l'Île aux mille parfums.

- Je crains quelque chose, reprit Vannina. Regardez le château : il sent la malédiction. Est-ce que nous sommes vraiment obligés d'aller chercher cet or. Après tout, ces corneilles n'en valent pas la peine.

Scimitu se recula pour mieux observer son amie.

- Le Vieux Sage avait prévu ta réaction. Il te fait dire que tu arriveras au bout du Grand Voyage si ton âme est pure. Pour qu'elle soit sans tache, il faut que tu sois honorable et, pour être honorable, il faut que tu tiennes toutes tes promesses.

- Mais je n'ai rien promis, protesta Vannina.

- Tu as une dette vis-à-vis des corneilles. Dépêchons-nous maintenant.

Ils progressèrent dans le maquis, remerciant le Dieu Soleil d'avoir fait pousser une telle végétation. La neige tombait parfois sur eux en paquets humides. Vannina rampait sur le tapis de feuilles, respirant à pleins poumons une forte odeur d'humus. Le nez collé sur le terreau noir, elle y puisait force et courage.

- Et maintenant ? murmura Russinu lorsqu'ils touchèrent les murs du château.

- Et maintenant, suivez le guide, siffla une petite voix aiguë, juste à leurs pieds.

- Le général Tupinu, s'écria le renard, mon bon Tupinu, que faites-vous si loin de la tour d'u Diavulu ?

Les grands yeux sombres du rat s'embruèrent.

- C'est dur l'exil. Mais, dans le cas présent, il était nécessaire.

Son museau se fendit d'un sourire lumineux qui dévoila ses dents pointues.

- Tu n'as pas vu la fin de notre combat contre les brigands. Une merveille du genre. Nous nous sommes battus comme des héros, mordant à droite, griffant à gauche. Puis, j'ai organisé la retraite de mes troupes. Hélas, certains de mes cousins avaient laissé leur vie dans cette gigantesque bataille. Ensuite, u Diavulu et ses hommes sont devenus fous de rage. Ils ont quitté la tour durant deux jours et y ont fait brûler de l'herbe humide pour nous chasser. Ils ont empoisonné nos trous d'eau avec de *l'ochjigrisgiu*, cette plante qui nous tue après que nos yeux sont devenus tout gris.

À cette évocation, il trembla.

- Une horreur. Alors, pour préserver notre descendance, nous avons choisi de partir.

Il crispa ses mâchoires avec détermination.

- Nous y retournerons quand ces bandits nous auront oubliés. Car, à force de temps, nous sommes toujours les plus forts.

- Et que faites-vous en ce moment ? fit Vannina.

- Nous nous sommes cachés dans une maison abandonnée. Heureusement que nous avons pu emmener avec nous quelques-unes de ces excellentes charcuteries que Russinu aime tant.

À ce souvenir, ce dernier se mit à saliver.

- Mais la nourriture n'est pas tout, souffla le rat, et elle ne suffit pas au bonheur. Nous ne sommes plus chez nous.

Il refoula son émotion et pinça les lèvres. Puis il se rapprocha et porta la main à sa bouche comme pour confier le plus grand des mystères.

- Entre nous, comme ça, histoire de ne pas se fâcher, est-ce que vos aventures, elles vont continuer tout l'hiver ? Parce que, si c'est le cas, je renonce définitivement à dormir, tout au moins pour cette année. J'errerais dans les bois en attendant le printemps.

- C'est impossible, ça, rétorqua Scimitu la bouche tordue par une curieuse grimace.

- Pourquoi ça, Monsieur le mouffinet ? répondit du tac au tac le général Tupinu.

- Parce que tu serais rat... tiboisé.

Scimitu se laissa tomber à terre et, en proie à un rire inextinguible, se tortilla comme un ver. Russinu maîtrisa une fraction de seconde un jappement sauvage pour, à son tour, se plier en deux contre un mur. Vannina, quant à elle, ne put contenir un terrible gloussement.

Le général Tupinu, le torse bombé, la moustache frémissante, les mains derrière le dos, les contemplait avec hauteur malgré sa très petite taille.

- Alors, écoutez-moi bien parce qu'il semblerait qu'il y ait un malentendu entre nous. L'humour, j'adore. Le rire, je ne crache pas dessus. Mais là, pour vous dire le fond de ma pensée, je suis un peu fatigué.

Il avala une grande goulée d'air.

- Ventre Saint Gris et par le Grand Mistigri, le général Tupinu a horreur qu'on se fiche de lui. Alors, si vous continuez, *pinnuti* ou pas *pinnuti*, je vous laisse vous débrouiller seuls.

Scimitu et Russinu avaient cessé de s'esclaffer et Vannina essuya une larme.

- Pardonnez-nous, général Tupinu. Croyez-le bien, nous vous sommes extrêmement reconnaissants et nous vous remercions du fond du cœur.

Le général toussota.

- Bon. N'en parlons plus. Après tout, dans cette dure aventure qu'est la vie, les plus forts doivent aider les plus faibles. Je suis là. Nous allons pénétrer dans des souterrains. Pour ne pas vous perdre, Russinu se mettra derrière moi et me

suivra à l'odeur. Le petit mouflon fera de même avec le renard. Malgré un odorat moins subtil, il n'aura pas de mal à cause de l'odeur de renard.

Russinu colla sa truffe contre la tête du rongeur.

- Quelle odeur ?

- Un renard, Monsieur le touffu-tout flamme, ça sent fort.

- Non, Monsieur le général des rats, fit Russinu, ça ne sent pas fort. Ça a une forte personnalité, c'est tout. D'ailleurs, je ne pourrai pas m'allier à un individu qui estime que je pue.

Tupinu soupira d'exaspération.

- Entendu, concéda Tupinu, que le petit mouflon se guide à la forte personnalité de Monsieur. Quant à la fillette, elle tiendra la queue de Scimitu.

Il se souleva sur la pointe des pieds et émit un ricanement, en observant le petit bout de queue qui terminait Scimitu.

- Ce n'est pas bien grand mais il faudra bien faire avec.

Scimitu allait répondre mais, déjà, Tupinu et Russinu plongeaient dans l'obscurité du souterrain.

XIV - Dans la grotte au trésor

À la queue leu leu, la petite bande progressa au sein du boyau sombre et humide où dominait une forte odeur de terre et de racines.

Soudain, un juron éclata dans le noir puis une vigoureuse protestation.

- Par les moustaches de Ratapoil, tu pourrais faire attention, Russinu !

À la voix de Tupinu répondit celle du renard, grossie par l'écho.

- Excuse-moi mais ton odeur se confond avec celle du sol.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Vannina avec inquiétude.

- Rien. Sinon que Monsieur Russinu devient aveugle de la truffe.

Scimitu étouffa un rire.

- Je n'ai pas fait exprès d'envoyer un coup de corne dans les fesses de Russinu.

- Tu me revaudras ça, faux mouton, promit ce dernier.

- Je te demande de m'excuser, Russinu, mais ce sont mes jambes qui m'ont trahi.

Le renard cracha sur le sol.

- Tu parles de jambes pour désigner les baguettes qui te servent à marcher, *o tirulinu* ?

- Si, moi, je suis une tige d'asphodèle, toi, je vais t'appeler *a ruta*, la rue. Comme cette plante, tu pues et tu empoisonnes la vie des autres.

- Qu'on me retienne, mugit Russinu, ou je lui bouffe son moignon de queue.

- Viens-y donc !

- Maintenant vous arrêtez !

Vannina se tenait entre eux, un bâton à la main.

- Sinon, je vous frappe tous les deux. Où sommes-nous, général Tupinu ? fit Vannina.

Tupinu les amena dans un halo de lumière qui provenait du plafond.

- Au-dessus se trouve la salle dans laquelle est enfermé l'or d'u Diavulu. Le corbeau n'a même pas besoin de veiller puisque le trésor se garde de lui-même, à ce qu'il paraît.

Il bâilla longuement.

- Mon travail s'arrête ici. Je vous présente votre nouveau guide qui vous expliquera comment mettre la main sur l'or.

Malgré leurs efforts, les trois amis n'arrivaient pas à discerner le nouveau venu.

- Je crois que nous devrions cheminer.

Le croassement du nouveau guide les fit sursauter. Enfin, il se dévoila. C'était un énorme lézard, plat comme une galette et couvert de pustules brunes. Il chemina par ondulations paresseuses pour se percher sur le dos du jeune mouflon qui en frissonna de dégoût.

Conseillés par le reptile, ils gravirent les marches d'un escalier, franchirent deux portes secrètes et, enfin, accédèrent à la salle au trésor. Elle se composait d'un

plafond voûté et de deux puits profonds chacun de dix mètres. Entre ceux-ci, était dressé le fléau d'une gigantesque balance. L'un des plateaux, placé au fond du premier puits, portait le trésor du brigand. Sur l'autre, accessible à l'entrée du deuxième puits, était posé un énorme récipient vide.

Le lézard leur expliqua le système ingénieux, mis au point par u Diavulu.

- Il faut remplir le récipient d'eau. Ainsi, par le jeu du contrepoids, le trésor remonte à la surface tandis que le seau s'enfonce dans son puits.

- Mais alors, s'écria Scimitu, il est facile de le voler !

- Malheureux, répondit le vieux lézard. Si tu mets trop d'eau, elle va remplir un autre récipient, situé en dessous qui déclenche la chute du trésor et la fermeture d'une grille, nous empêchant définitivement de nous en emparer. Quelques gouttes d'eau et cela suffirait. Pour réussir, il faut que le plateau du trésor arrive jusqu'en haut et que nous le bloquions avec une cale. Si nous tentions de prélever le trésor alors que le mécanisme n'est pas arrivé au terme de sa course, le trésor redescendrait aussi en bas.

- Et l'eau, d'où vient-elle ? interrogea Scimitu en regardant autour de lui.

- De là-haut. Il y a un réservoir qui contient, à une goutte près, le volume nécessaire. Elle descend par la gargouille. Mais il est impossible d'ouvrir le robinet qui est commandé de la pièce occupée par u Moru, le terrible corbeau d'u Diavulu.

- Comment faire ? murmura Russinu.

- Ne vous préoccupez de rien, fit orgueilleusement le lézard. J'ai tout prévu. Regardez le long du puits.

Sur la pierre humide s'étaient collées des milliers de grosses limaces rougeâtres. Vannina les observa puis se recula dégoûtée.

- C'est quoi, ces machins-là ?

- Chut, la coupa le lézard, elles sont très susceptibles. Une parole mal placée et elles attrapent un coup de sang. Ce sont des sangsues du peuple di i Mignatti. Elles forment une chaîne jusqu'en bas du puits pour nous prévenir si, par hasard, tout ne fonctionnait pas comme il le faudrait. La dernière de ces demoiselles indiquera à la suivante l'état du niveau. Elles se passeront le mot jusqu'à nous.

Le lézard jeta un regard satisfait sur son œuvre.

- Maintenant, j'appelle les porteuses d'eau.

Il lança un abominable cri rauque qui se voulait empreint de douceur. D'un trou pratiqué dans le mur, surgit une invraisemblable procession de grenouilles et de crapauds qui avançaient par bonds pesants et calculés.

Le vieux lézard frappa sur le sol avec sa queue puis, se tourna vers les trois amis.

- Ils ont la bouche pleine de l'eau prise dans le réservoir du dessus. Ils vont la verser dans le récipient. De cette façon, il sera impossible de se tromper car ils amènent l'exacte quantité nécessaire. De toutes les manières, les sangsues nous tiendront au courant.

Il se pencha vers le fond du puits.

- Êtes-vous prêtes, mes demoiselles di i Mignatti ?

Un bruit de succion lui répondit.

- Ffffffoui...

Augustes jusque dans leur façon de cracher l'eau, grenouilles et crapauds accomplissaient leur devoir avec un sérieux de cardinal. Après les gros crapauds boutonneux, surgirent les grenouilles des marais, plus légères dans leur démarche, au regard plus doux. Il en arrivait des centaines et, peu à peu, le récipient descendait tandis que le trésor remontait. Le lézard, tel un contremaître, surveillait les opérations, lançant parfois des ordres précis.

- Plus vite, très bien. Voilà.

Scimitu, Russinu et Vannina, encore ahuris par cette ronde batracienne, gardaient le silence, observant le seau qui s'alignait peu à peu sur la bonne position. Il restait quelques centimètres à gagner lorsque surgirent des grenouilles aux membres graciles. La beauté de leurs yeux le disputait à la délicatesse de leurs membres. Elles sautillaient avec une telle légèreté que Vannina ne put s'empêcher de les complimenter.

- Qu'elles sont belles ! Ce sont les plus belles de toutes !

D'un mouvement unanime, elles arrêtaient leur marche et se tournèrent vers l'enfant. Leurs yeux sourirent, leurs bouches s'ouvrirent largement pour laisser échapper un grand merci... mais aussi le précieux liquide. Lorsqu'elles mesurèrent l'ampleur de la catastrophe, le mal était fait.

Le lézard, d'abord pétrifié par la rapidité de la scène, osa enfin bouger. Il contempla l'eau qui s'écoulait entre les pierres.

- Nous voilà frais, maintenant. Plus d'eau, plus de trésor, conclut-il avec fatalisme.

Effondrée, Vannina se rongea les ongles, s'accusant de cet échec.

XV - La défaite d'u Moru, le grand corbeau

L'atmosphère virait au sinistre lorsque Russinu poussa un cri de joie qui résonna cent fois contre les murs.

- J'ai trouvé. De l'eau, nous en avons. Elle est en nous.

- Tu veux dire ? hésita Scimitu.

- Je veux dire qu'à la guerre comme à la guerre...

Le vieux lézard se tordit de plaisir.

- Il a raison, ce fils de renard. La solution se trouve dans vos ventres. Voilà ce que je propose. Le petit renard urinera bien tranquillement. Le mouflon se tiendra derrière, pour lui donner un grand coup de corne lorsqu'il faudra s'arrêter.

- Eh ! Ça ne va pas ? hurla Russinu. Pourquoi me donnerait-il un coup de corne ?

Le lézard adopta un ton paternel.

- Rappelez-vous qu'il ne faut pas que le récipient déborde. Qu'est-ce qui nous assure que tu pourras t'arrêter au bon moment ?

Russinu protesta, gronda, menaça et finit par s'incliner. Il ne mit qu'une condition : que Vannina se détournât. Cette dernière fit donc semblant de s'intéresser au plafond de la salle tandis que le renardeau offrait au ruisseau le liquide dont Dame Nature l'avait, semblait-il, généreusement doté. Lorsqu'il eût terminé, le lézard se pencha vers les sangsues puis, recula de surprise. Le plateau du trésor remontait mais n'arrivait pas au bord du puits.

- Il va falloir échanger les rôles. Ça ne suffisait pas. Russinu, tu tireras Scimitu par la queue si les sangsues t'en donnent l'ordre.

- Avec le plus grand plaisir, laissa tomber le renard en se plaçant derrière le mouflon.

À son tour, celui-ci donna au ruisseau le meilleur de lui-même. Le vieux lézard siffla encore d'étonnement.

- Bigre, je crains que la jeune demoiselle ne doive à son tour s'acquitter de son devoir.

- Alors là, il n'en est pas question, fit Vannina en se croisant les bras.

Chacun, désormais, regardait voler les mouches de roche en attendant que passe le temps.

La situation semblait bloquée lorsque, du plafond, tomba un objet scintillant. Une goutte d'eau venait de choir dans le seau.

On entendit alors un sourd murmure.

- Sssssuffffffit.

Le trésor atteignit la surface. Un sourire éclaira le visage de Vannina qui chercha du regard d'où était tombée la goutte providentielle. Une mante religieuse, accrochée au plafond, cligna de l'œil :

- Entre femmes, on peut s'entraider, non ?

Les trois amis coururent vers le trésor et Vannina saisit trois sacs d'or qu'elle brandit victorieusement, après que le lézard eut glissé sous le plateau une cheville de bois, l'empêchant ainsi de redescendre.

- Nous avons réussi.

Ils s'embrassaient à qui mieux mieux, évitant quand même le lézard pustuleux, lorsque d'épouvantables cris retentirent dans la salle du trésor.

Le lézard s'aplatit de terreur au point de ressembler à un rocher.

- C'est u Moru, le corbeau d'u Diavulu. Sur la sainte vie de mes lézardons, nous devons nous sauver. Son bec pourrait transpercer n'importe lequel d'entre nous.

De fait, deux yeux phosphorescents les fixaient depuis l'entrée. Un grincement s'éleva dans le silence, un grincement en forme de voix.

- Petits imprudents, vous avez voulu vous aventurer jusqu'ici. Vous allez mourir. Mais d'abord, je vais m'amuser.

- Non seulement, c'est un tueur, mais, en plus, un tueur cruel, gémit le lézard.

U Moru éclata de rire.

- Mes amis vont venir vous chatouiller.

Un vrombissement énorme occupa soudain l'espace et, au milieu de ce tumulte, il leur sembla que des ombres hantaient l'endroit. Russinu hurla en éprouvant une grande douleur à l'épaule.

- Les frelons, bredouilla Scimitu, il faut nous cacher ou leur venin nous tuera.

Vannina avait sorti la longue aiguille qui lui servait de poignard et venait de transpercer le premier des assaillants. Les insectes les encerclaient cherchant à les affoler.

Scimitu, Russinu et Vannina s'étaient placés dos à dos pour mieux se défendre. L'air n'était plus que bruits et fureur lorsque des milliers d'oiseaux, suivis par des abeilles en déchaînées, pénétrèrent dans la salle. Tous rivalisaient d'audace pour mettre en déroute l'armée de frelons. Des hirondelles traquaient les gros insectes jusque derrière u Moru qui, piqué par les abeilles, recula vers l'entrée avant de s'enfuir en poussant de cris lugubres.

Les abeilles entouraient leurs ennemis et, malgré les pertes cruelles, les enfermaient dans cette prison vivante en battant des ailes toujours plus vivement. Au bout de quelques secondes, le frelon cessait de vivre, tué par la chaleur ainsi créée. Des milliers de cadavres jaunes et noirs jonchaient le sol. Vannina et ses deux amis reprenaient leur souffle, bénissant la Confrérie des Pinnuti quand on les interpella.

- Nous nous tenions prêts dans la montagne lorsque le Roi nous a demandé d'attaquer. Ubobo et moi-même n'avons pas hésité à nous joindre à ces courageux volatiles et...

Le regard d'Ubaba venait d'être attiré par les reflets du trésor. Elle en restait sans voix. Déjà Ubobo, la patte tremblante et l'esprit brouillé, sautillait sur les tas d'or.

- Dis-moi que nous ne rêvons pas, que tout cela n'est pas seulement l'apparence du bonheur parfait.

- Est-ce que tout cela existe vraiment ? demanda en écho Ubaba.

- Oui, gémirent-elles en s'embrassant, l'or a une odeur que nous reconnâtrions entre mille.

- Prenons-en autant que nous pouvons l'imaginer puisque nos amis vont nous aider.

- Trois sacs, avons-nous dit, indiqua le lézard sorti de sa cachette.

Ubaba leva son aile en l'air.

- Trois sacs ? Alors que nous en avons cent fois plus à nos pieds ?

Le lézard hocha la tête.

- Impossible et interdit. U Diavulu se vengerait d'une façon terrible. Tandis qu'avec trois sacs, il ne verra même pas la différence.

- Vous n'allez tout de même pas défendre ce brigand, protesta Ubobo.

- Là n'est pas la question, stupide corneille. Mais puisque nous ne pouvons éliminer u Diavulu, nous devons vivre avec. Si nous rompons cet équilibre, c'en sera fini de notre existence. Il sera furieux et incendiera le maquis.

- Un tout petit peu plus que trois sacs, alors, supplièrent les deux oiseaux.

Le lézard s'éloigna, des rides soucieuses sur son front d'écailles. Puis, il revint, fixant Ubaba et Ubobo de ses yeux globuleux.

- Un de plus alors. Mais j'ai l'impression de faire une imbécillité. Si j'accepte, c'est que sans les oiseaux, vos semblables, nous ne serions plus là.

Le lézard se laissa lourdement tomber sur l'or.

- Je surveille les opérations. Comment allez-vous faire pour transporter votre magot ?

Ce fut au tour d'Ubaba et d'Ubobo de se lancer dans de mystérieux conciliabules d'où jaillissait parfois une exclamation ou une protestation. Enfin, Ubobo s'adressa aux milliers d'oiseaux présents dans le château.

- Mes bien chers frères, mes bien chères sœurs, n'est-il pas vrai que nous autres, les corneilles, sommes une très sale engeance pour vous, les petits oiseaux ?

Les oiseaux se regardèrent, étonnés de ce soudain excès de lucidité. Ubaba relaya Ubobo, des tremblements dans la voix.

- Chers frères, chères sœurs, je ne vous parlerai que de vos œufs, vos chers œufs, le fruit de vos entrailles, l'espérance de votre existence. Combien en avons-nous gobés, ne laissant derrière nous que larmes et désespoir ?

À ce souvenir, quelques centaines de cris éclatèrent comme une approbation emplie de colère.

- Alors, n'est-il pas vrai que sans cette menace, vous seriez plus heureux ?

Un oui massif monta vers la voûte. Ubaba s'essuya les yeux.

- Nous sommes mauvaises.

Elle haussa le ton.

- Mais, c'en est fini. Nous voulons être bonnes. Aussi, voilà le marché qu'Ubobo et moi-même vous proposons. De toute l'année, nous ne toucherons plus à un seul de vos œufs. Notre lutte contre les frelons nous a rendus si proches. Nous voilà presque parents.

- Bravo, s'exclamèrent les oiseaux.

- Je suis heureuse que nous puissions nous entendre. La seule chose que nous vous demandons en échange...

La corneille s'arrêta laissant passer un petit rire.

- J'hésite même à en parler tellement la chose est dérisoire. Chacun d'entre vous va prendre dans son bec l'une de ces petites pièces d'or que vous voyez traîner là pour la déposer dans notre ruine. D'accord ?

Les oiseaux se regardèrent.

- Vous ne toucherez à aucun de nos œufs pendant un an ? C'est promis ?

- Sou de bois, sou de fer, si je mens, tout mon or je perds, jurèrent les deux corneilles.

- Alors, d'accord.

Les oiseaux s'abattirent sur le trésor puis s'envolèrent, chacun tenant un sequin d'or dans le bec. Le lézard sautait en tous sens, protestant sauvagement.

- Cela fait bien plus que quatre sacs. Arrêtez. U Diavulu va se venger.

Ubaba et Ubobo, l'air faussement désolé, se justifiaient d'une voix molle.

- Ils sont beaucoup trop nombreux, tous ces oiseaux voleurs. Que pouvons-nous faire ? Impossible de les rattraper. Mais, croyez-nous, nous restituerons l'or, l'année prochaine. Et puis, vous direz à u Diavulu que « chî sumina avanti i santi sumina per i cantanti », celui qui sème avant la Toussaint sème pour les oiseaux. Nous sommes certains qu'il sera sensible à cet humour.

- Je vous interdis de vous en aller.

Le vieux lézard mordait la patte d'Ubobo. Ce dernier se secoua en vain.

- Oh, et puis tant pis, fit-il.

D'un coup de bec, il sectionna la queue du lézard dont l'extrémité ainsi tranchée se tortilla bêtement sur le sol, s'agitant comme un asticot saisi par la folie. Son propriétaire, hébété, ouvrit les mâchoires, puis, du bout du museau, s'en vint taquiner ce morceau de lui-même qui n'en finissait pas de mourir.

- Ma queue, ma chère queue, ils t'ont sacrifiée sur l'autel du Veau d'or.

- Pardonne-nous, lança Ubobo en s'envolant, mais elle repoussera plus belle qu'avant. Adieu.

XVI - Le désespoir d'Ubaba et d'Ubobo

U Moru étala ses larges ailes noires. Leur envergure n'atteignait pas celle d'Altonu mais leur couleur de nuit les rendait tout aussi impressionnantes. Il se percha sur un tronc de chêne, tordu par les siècles. Son regard balayait la foule des Pinnuti sans la moindre expression de crainte. Il secoua fièrement la tête.

- Je ne suis pas venu mendier le bien qui m'avait été confié. Je ne désire que la justice.

Un murmure de désapprobation s'éleva parmi les animaux. U Moru le méprisa et poursuivit.

- L'enfant et ses deux compagnons ont réussi à percer le secret du trésor. Eux seuls avaient le droit de prendre ce que bon leur semblait. Mais ces deux...

Il toussa de mépris, cherchant son inspiration dans la lune.

-... ces deux bouffe-la-mort ont agi avec félonie. Moyennant une fausse promesse, elles ont fait apporter le trésor dans leur cache.

Une petite voix flûtée se fit entendre, brisée par l'émotion.

- Veuillez m'excusez de vous interrompre, o sgiò Moru, mais pourquoi parlez-vous de fausse promesse ?

Un petit étourneau s'était élevé au-dessus de la masse des Pinnuti. Le corbeau se secoua, rentrant la tête dans son corps.

- Ainsi, voilà l'un de ceux qui m'ont vaincu. À constater la taille de celui qui ose s'adresser à moi, la honte que je ressens est plus forte encore. Moi, u Moru, corbeau royal depuis la naissance du monde, j'ai dû reculer devant cette minuscule chose ailée. Pourtant, je vais te répondre, vermisseau volant. Tu ne connais pas l'esprit vicieux de la corneille. Ubaba et Ubobo, mes lointaines cousines, tiendront leur promesse et ne voleront plus vos œufs parce qu'elles craignent les Pinnuti. Mais, avec leur or, elles pourront acheter vos œufs à d'autres corneilles. Et, pour vous, rien ne sera changé.

Des centaines d'oiseaux s'élevèrent vers le ciel étoilé en piaillant :

- Tu dis ça parce que tu t'es fait voler le trésor d'u Diavulu et que tu as peur d'être puni par ton maître. Ubaba et Ubobo ont promis de ne plus dénicher nos œufs. Nous leur faisons confiance ou nous les y contraindrons. Nous en avons la puissance puisque nous t'avons fait reculer, toi, l'invincible.

U Moru s'ébroua. Son croassement de fureur fit trembler les arbres couverts de neige.

- Vous n'êtes que des sots et des fats. Faites comme bon vous semble. Mais je vous préviens que si je ne retrouve pas l'or d'u Diavulu, nous nous vengerons d'une façon terrible. Nous transformerons cette région en un désert. Nous détruirons vos enfants. Nous traquerons les survivants.

Il volait au-dessus des Pinnuti en les menaçant du bec.

- Vous regretterez de ne pas avoir obligé ces vieilles folles de corneilles à me le restituer.

Il s'éleva dans la nuit qui l'avalait. Son ombre obscurcit la lune puis le silence retomba sur l'assemblée des animaux, glacés par la peur et le froid.

Le vieil âne, recouvert d'un étonnant manteau de paille destiné à le réchauffer, prit la parole.

- À sa façon, u Moru dit vrai. Nous ne pouvons prendre le risque de nous affronter à u Diavulu pour ce trésor dont nous n'avons que faire. Ubaba et Ubobo avaient droit à quatre sacs d'or. Qu'il en soit ainsi puisque nous les leur avons promis. Et puis, nous savons qu'u Diavulu ne brûlera pas la région pour ces quatre sacs. Mais il le fera sans hésiter s'il ne récupère pas son trésor. Les corneilles doivent donc le lui rendre.

- Comment agir pour y parvenir ? demanda Altonu en piétinant nerveusement le sol blanc.

- Nous avons trois chemins possibles, déclara sentencieusement un vieux renard au noble port de tête. Le premier est celui de la sagesse : il s'agit de convaincre les corneilles que leur intérêt est de rendre l'or. Si nous leur faisons comprendre qu'en cas contraire elles seront mises au ban de la société des animaux, peut-être accepteront-elles. Si la puissance de leur passion est plus forte que celle de leur raison, le deuxième consisterait à user de leurs propres méthodes pour, à notre tour, avec l'aide de nos amis les oiseaux, leur dérober l'or. La troisième, enfin, serait d'indiquer la cachette des corneilles au corbeau. Il se chargerait du reste avec son maudit maître.

- Impensable, s'écria le Roi de la Montagne. Dieu sait que je ne porte pas ces commères dans mon cœur. Mais, il m'est impossible d'imaginer que, moi, habitant de ces montagnes, je puisse livrer un animal à cet homme qui incarne le mal. Il faut trouver autre chose. Dérober l'or ? Nous ne savons même pas si c'est possible.

Il leva le museau.

- Que peuvent nous donner comme renseignements les oiseaux qui ont porté les pièces dans la cachette des corneilles ?

Le minuscule oiseau qui avait parlé au corbeau s'éleva à nouveau dans le ciel.

- Elles habitent dans une ancienne église au centre de laquelle a poussé un arbre. L'arbre est mort depuis tant d'années que personne ne se souvient de l'avoir vu pousser. Les fourmis ont creusé son cœur jusqu'aux entrailles de la terre et nous avons fait tomber les pièces dans ce trou.

- Est-il possible de les voler... de les reprendre, demanda le Roi.

- Oh non, s'écria l'étourneau, le trou est très étroit et très facile à défendre. Nous ne pourrions pas nous y engouffrer si Ubaba et Ubobo l'obstruaient. D'ailleurs, elles l'ont à moitié bouché avec une pierre.

- Puis-je parler, à la fin ?

Tupinu, l'inimitable général Tupinu, venait de sauter sur la tête du Roi. Il agitait son petit bonnet de laine comme un drapeau. Son regard flamboyait de colère. Même le cri de joie de Vannina ne le fit pas sourire.

- Au lieu de jacasser comme de vieilles pies sans cervelle, vous devriez m'écouter. Voilà des heures que je m'évertue à vouloir parler. Ce n'est pas parce que je suis petit que je suis de mauvais conseil.

Il se pencha vers le roi des mouflons.

- Votre Majesté, je vous demande de cesser de m'approuver car, à chaque fois que vous hochez la tête, je manque de tomber. Nous pouvons récupérer l'or. J'en suis sûr. Mais aucun des chemins proposés par le vénérable renard n'est le bon. Qu'il m'excuse à l'avance pour mon impudence.

Le petit rat pointa un doigt griffu sur son nez, au bout duquel coulait une goutte de liquide. Il éternua un bon coup, se moucha dans ses doigts et jura fortement.

- De mémoire de rat, aucun hiver n'a jamais été aussi terrible que celui-là. Il a vraiment fallu que l'enjeu en vaille la chandelle et que notre sort à tous dépende de la petite fille pour que, une fois encore, j'interrompe mon sommeil hivernal. Ma tendre et digne épouse m'en tient d'ailleurs fortement rigueur car, chaque fois que je la quitte, je la réveille. Enfin, puisqu'il le faut.

Il se décoiffa une nouvelle fois.

- Grâce aux abeilles, qui, faut-il vous le rappeler, ont aussi combattu vaillamment u Moru, je peux vous renseigner sur l'endroit où Ubaba et Ubobo rangent leur or. Car leur taille, qui les fait tenir pour insignifiante, leur a permis de descendre dans le tronc de l'arbre. Or, sous cet arbre vit Filomena.

- Filomena ?

La surprise des Pinnuti se traduisit par la reprise unanime de ce nom.

- Filomena existe encore ? s'écria le Roi de la Montagne.

Le général Tupinu s'accroupit sur la tête du vieux mouflon, prit appui sur une corne et se pencha pour le regarder dans le fond de l'œil.

- O Missiavu ! O grand-père ! Si Filomena était morte vous le sauriez car, rien ne serait plus comme avant. C'est quand même elle qui nous a nourris des plus belles histoires de la Création.

- Qui est Filomena ? chuchota Vannina dans l'oreille d'u sgiò Sannutu.

Le sanglier soupira bruyamment.

- Filomena ? Comment te dire, fillette ? Tu aimes ta grand-mère ?

- Oh oui ! s'écria Vannina.

- Eh bien, Filomena c'est un peu notre grand-mère à tous. Nous savons qui nous sommes grâce à sa mémoire et aux légendes qu'elle a protégées comme un écrin protège un diamant.

- Pourquoi, alors, l'avez-vous oubliée ?

U sgiò Sannutu remua son arrière-train avec gêne.

- Nous ne l'avons pas oubliée mais elle est tellement vieille. De mémoire animale, elle a toujours existé. Alors, nous n'avons jamais pensé qu'elle pourrait disparaître.

- Ce n'était pas une raison pour l'oublier, répéta l'enfant butée.

- Elle ne veut pas qu'on s'occupe d'elle. Elle vit sous le vieil arbre, au milieu des racines et se trouve très contente ainsi.

- Qu'est-ce que vous en savez puisque vous ne vous souveniez plus de son existence ? Si ça se trouve, elle est malheureuse comme les pierres.

La voix de l'enfant dominait celle de Tupinu et sonnait comme un tocsin accusateur.

- On dit toujours ça avec les personnes âgées quand on ne veut plus d'elles. On dit qu'elles sont heureuses dans leur solitude. Mais ce n'est pas vrai. Et c'est pour cela que je veux retrouver ma grand-mère.

- Vannina a raison, énonça le vieil âne, nous sommes fautifs de ne pas nous être préoccupés plus tôt du sort de Filomena. Voilà l'occasion de nous racheter. Tupinu toussota violemment.

- Je vais tout de même essayer d'achever mon propos. Car les miens se sont occupés de Filomena. Et, voilà où elle en est : Ubaba et Ubobo avaient trouvé que son abri constituait un merveilleux coffre-fort. La pauvre Filomena s'est peu à peu laissé recouvrir par le butin des corneilles. Lorsque le trésor d'U Diavulu lui est tombé dessus, elle n'a plus pu bouger. Et si nous ne la délivrons pas, elle va mourir de faim.

- Comment cela se fait-il ? s'interrogea le Roi. Filomena pouvait, tout de même, en imposer à ces deux corneilles et leur interdire de l'ensevelir, non ?

La voix de Tupinu se fit triste.

- Et que vouliez-vous qu'elle fît, Monsieur. Le pouvoir de Filomena ne vaut que par le respect qu'elle nous inspire. Elle n'est qu'un petit insecte relativement faible. Sans ce respect, n'importe lequel d'entre vous peut la croquer. Vous-même, croyez-vous avoir été respectueux, en l'oubliant ?

Sa voix se brisa.

- Nous devons tant à Filomena. Elle est notre mémoire. Nous devons la sauver. Le roi gratta le rocher de son sabot.

- Si la vie de Filomena est en jeu, il se peut que la solution proposée tout à l'heure par notre vieil ami le renard, et qui consistait à prévenir le brigand, soit la bonne. Seul, U Diavulu pourra creuser le sol pour retirer l'or de sa cachette.

- Halte là, hurla le général Tupinu. U Diavulu agira avec sa brutalité d'humain et écrasera Filomena dont il n'a que faire. Quant aux corneilles, elles risquent de prendre Filomena en otage pour garder leur or. Non ! La solution est que les corneilles nous offrent le trésor.

- Inimaginable, décréta le roi, d'un ton péremptoire, de toute l'histoire de l'île aux mille parfums, jamais une corneille n'a rendu de l'or.

- Pourtant si, répondit le petit rat, presque joyeusement, mais il nous faudra l'aide de l'enfant.

- Je ne connais pas Filomena mais pour la sauver, j'accepte tout de suite, répondit aussitôt Vannina.

- Attends donc, l'interrompit Tupinu, c'est au Vieux Sage de répondre.

Il haussa la voix car l'âne, malgré ses longues oreilles, semblait avoir quelque mal à entendre.

- La pureté de Vannina sera-t-elle entamée si elle accepte de se livrer à une ruse ?

Le Vieux Sage rabattit ses oreilles sur les yeux.

- À nouveau, fixons la lune, frères et sœurs, et que la vérité nous soit révélée !

Petits et grands se serrèrent les uns contre les autres afin que toute l'énergie contenue dans leurs esprits monte jusqu'au ciel. Lorsque, autour d'eux, l'air se fit plus dense, lorsqu'ils ne firent plus qu'un avec la Terre et le Ciel, la peur et le froid s'évanouirent. Un murmure sourd grandit et l'air trembla. Vannina, elle aussi, se laissa aller à cette grande communion.

Et soudain, de cette foule de Pinnuti, naquit le rire. Au début, ce ne fut qu'un mince son aux accents de cristal. Puis, il s'étoffa et roula vers la vallée pour gagner la plaine. Le Vieux Sage agitait ses oreilles en tous sens, ses lèvres retroussées découvrant de grandes dents jaunes. Autour de lui, depuis le très petit loir jusqu'au grand mouflon, les animaux lançaient un immense éclat de rire vers les étoiles.

Vannina essuya les larmes qui coulaient de ses yeux.

- C'est fou, ça. Qui a eu l'idée ?

Altonu étouffa un sourire.

- Nous tous. Toi, moi, eux.

Il se tut car le Vieux Sage allait parler.

- Nous savons désormais quoi faire. Dès demain matin, notre vieille amie Filomena sera libre. Notre plan se déroulera donc en trois temps.

Premièrement, il incombera à Malacella, la vieille chouette, de persuader Ubaba et Ubobo que leur or va devenir du crottin. Deuxièmement, il faudra réveiller le petit monde des fourmis pour qu'elles transportent le nécessaire dans le terrier de Filomena. Enfin, Vannina s'y glissera.

- Sauf votre respect, rétorqua Altonu, croyez-vous qu'il soit prudent qu'elle y aille ?

- Mon ami, fit l'âne, de nous tous, elle seule possède des mains. Elle ira beaucoup plus vite que le plus habile de nos frères ou de nos sœurs. Crois-moi : ma suggestion est la bonne.

Il émanait du Sage une telle tranquillité que les doutes d'Altonu s'évanouirent immédiatement. Il couvrit l'enfant d'une aile protectrice.

- Nous serons avec toi, Vannina.

Celle-ci caressa l'aigle puis posa son visage sur le plumage.

- Ne t'en fais donc pas. Tout se passera bien.

XVII - Mademoiselle Filomena

Pétrifiés par une horreur sans nom, Ubaba et Ubobo dévisageaient Malacella, la vieille chouette. Les mots terribles, prononcés par cette dernière, résonnaient encore dans leur tête comme sonne le glas de l'espérance.

- Dans l'or d'u Diavulu s'est glissée une pièce maudite qui risque de contaminer toutes les autres.

- C'est-à-dire ? avait hoqueté le couple de corneilles.

- C'est-à-dire que l'or va se transformer en crottin si on ne sépare pas les bonnes pièces de celles qui sont déjà contaminées.

Les deux corneilles, les serres accrochées à une poutre pourrie, tanguaient comme une barque dans la tempête. Leur vie se transformait soudain en un cauchemar. Jusque-là, elles s'étaient nourries, elles avaient survécu aux grands froids, elles avaient menti et volé pour l'or. C'était, à leurs yeux, l'unique raison qui valût de vivre. Quel que fût son âge, le métal jaune ne se ternissait pas. Son aspect restait immuable malgré le temps qui passe. Il les fascinait et les rassurait tout à la fois.

Dans un geste désespéré, accompagné d'une longue plainte, Ubaba et Ubobo s'enlacèrent. Tout leur trésor allait devenir de la crotte ! Autant dire que elles le soleil allait s'arrêter de briller, que le jour deviendrait nuit, que les fleurs se mettraient à exhaler une odeur atroce et que le gazouillis des oiseaux allait se transformer en un chant funèbre. Puis, le courage reprit le dessus. Peut-être que la chouette mentait. Car, après tout, malgré son grand âge, elle était un être de chair et de sang et pouvait, à ce titre, convoiter leur trésor.

Ubobo vola jusqu'au tronc d'arbre et se pencha au-dessus de la pierre qui en bouchait l'orifice. Il recula, le cœur au bord du bec, jurant comme un damné. Il montait une odeur épouvantable, aisément reconnaissable : celle du crottin. Il vacilla. La vieille chouette avait dit vrai. Ubobo lança un regard de détresse à Ubaba et un sanglot s'échappa de sa gorge.

- Ubaba, ma tendre épouse, qu'allons-nous devenir sans notre or ?

- Ubobo, mon doux mari, je l'ignore.

- Peut-être trouverons-nous dans un amour réciproque et plus profond, un remède à notre insondable malheur ?

- Peut-être, répondit Ubaba en écho d'un ton lugubre.

Ubobo sautilla sur place :

- Nous ne sommes plus de toutes jeunes corneilles. Nous devons prendre sur nous et dépasser ce deuil. Tiens, Ubaba, regarde-moi.

Ubaba leva un regard accablé et noyé de larmes sur son compagnon. Ubobo continuait sa gymnastique de moineau.

« *Per tuttu l'oru*

*Quiddu di la Turchia
Ancu l'arghjentu
Quiddu di Lumbardia
Ùn pudria abbandunà ti
Spechju di l'anima mia. »*

« Pour tout l'or
Celui de la Turquie
Aussi l'argent
De Lombardie
Je ne pourrais te quitter
Miroir de mon âme. »

- Tu vois, Ubaba, je suis heureux, heureux d'être à tes côtés et, en définitive, peu m'importe la perte de notre trésor...

Il répéta :

- Peu m'importe peu. Je suis...

Mais soudain, il s'arrêta de sauter et parut s'affaïsser sur lui-même. De grosses larmes coulaient de ses yeux tandis que ses ailes tressautaient.

- Je suis la plus malheureuse des corneilles, Ubaba, et j'aimerais être mort, sanglota-t-il sans parvenir à réprimer son chagrin.

- Il y a bien une solution, fit la chouette avec compassion.

- Laquelle ? s'exclamèrent les deux corneilles, soudain réconciliées avec la vie.

- Il faut vider l'or malade et très vite.

- Impossible, gémit Ubobo, les oiseaux ne peuvent pas y entrer. C'est pour cela que nous avons fait déposer les pièces dans ce trou.

- Ne vous préoccupez de rien, les rassura Malacella, je vais arranger cela.

Elle se tourna une dernière fois vers Ubaba et Ubobo.

- C'est vraiment vous qui le voulez ? Nous retirons toutes les pièces malades ?

- Oui, retirez-les sans attendre. Mais nous serons là pour voir si notre or, notre bel or est vraiment devenu du crottin.

Vannina s'était appliqué un masque en feuilles de menthe sur le visage. Malgré cette bonne odeur, celle du crottin lui parvenait, étouffante et écoeurante. Car les fourmis en amenaient tant et plus, de ces excréments trouvés çà et là dans la montagne.

L'enfant enfonçait les sequins rutilants dans la matière malodorante. Elle s'arrêta pour s'essuyer le front.

- J'en ai assez. On n'y arrivera jamais. Il y en a trop. Si Malacella ne convainc pas très vite les corneilles, nous serons deux à mourir étouffées : Filomena et moi-même.

La reine des fourmis, transportée sur les lieux par ses sujets, hochait la tête qu'elle avait fort petite, comparée à son énorme derrière livide.

- Nous sommes très mécontente de la manière dont se déroule le sauvetage de Filomena. Nous avons interrompu notre sieste hivernale pour travailler gratuitement et nous sommes obligée d'attendre en ces lieux.

Elle huma l'air.

- Bien que l'odeur ne soit pas désagréable. Je détecte du bon foin, un rien de luzerne et ma foi, de ce bon chardon qui ne pousse que dans la plaine, sans oublier ces délicieuses décoctions glanées dans quelque porcherie. Ma chère...

Vannina arrêta de travailler.

- Oui, votre Majesté ?

- Nous désirerions que vous intercédâssiez afin qu'un peu de ce délicieux crottin nous revînt. Nous l'entreposerons dans nos greniers. J'y vois une nourriture propice à notre belle jeunesse.

Vannina s'inclina avec un sourire.

- Votre Majesté, vos désirs sont des ordres. J'exigerai que vos greniers en débordent.

La reine des fourmis soupira de bonheur.

- Oh la brave enfant ! Tiens, tu pourras me demander un service. N'importe lequel et je l'exaucerai.

Vannina enfonça de nouvelles pièces.

- Je vous remercie mille fois, votre Majesté, mais pour l'instant j'aimerais que nous dégagions Filomena.

Une voix sortit de dessous les pièces d'or.

- Oh ne vous préoccupez pas de moi. Depuis que cette délicieuse odeur me flatte l'imagination, je me sens très bien, vraiment très bien. Elle me rappelle mon enfance, il y a si longtemps, lorsque je partais sur les sentes parfumées à la recherche de bouses fraîches. Ah, mes bons ! Si vous saviez comme à l'époque, les animaux savaient se nourrir. Ce n'est pas comme aujourd'hui.

- Tenez bon, Madame Filomena, cria Vannina.

- Mademoiselle, s'il vous plaît, corrigea Filomena avec sévérité.

Vannina se retourna vers la reine.

- Je me demande bien à quoi elle ressemble.

La reine partit d'un rire flûté.

- Vous ne la connaissez pas ? Vous verrez, elle est très, hum, comment dire ? primitive dans son apparence et subtile dans sa pensée.

Vannina attaqua les dernières pièces lorsqu'une pierre lui arriva sur la tête. Elle poussa un petit cri de douleur et leva les yeux. Tout en haut, dans le rond de lumière qui coiffait la maison de Filomena, deux paires d'yeux angoissés tentaient de percer l'obscurité.

- Oh, oh, s'il vous plaît, sauvez notre or ! Sauvez-le !

- C'est la voix d'Ubaba et d'Ubobo, s'écria Vannina, vous pouvez dire à vos sujets d'entamer la deuxième partie de notre plan.

La reine des fourmis sortit un petit sifflet d'un repli de son immense corps et lança un signal. Vannina se plaqua contre une paroi, tant sa surprise était

grande. Il lui sembla soudain se trouver au milieu d'un marché par jour de fête. On se pressait, on s'interpellait, on poussait des soupirs d'effort. Les fourmis saisissaient le crottin fourré et le montaient le long du trou creusé au cœur de l'arbre. En une ronde incessante, elles vidaient la maison de Filomena. L'odeur se fit moins obsédante.

Vannina, campée sur ses deux jambes comme une contre-maîtresse, vérifiait que les ouvrières ne retiraient que l'or souillé. Elle compta bientôt qu'il ne restait que les quatre sacs du trésor octroyés aux corneilles.

Au grand air, Ubaba et Ubobo avaient contrôlé l'état des pièces qui remontaient. Puis, écrasées par le spectacle de cette épouvantable métamorphose, de nouveau enlacées, elles s'étaient réfugiées derrière le bénitier de l'église pour pleurer toutes les larmes de leurs corps.

- Tout à l'heure, fit Ubobo entre deux sanglots, nous descendrons par le chemin secret afin de constater notre pauvreté.

- Tu crois qu'il ne va nous rester ? répondit Ubaba.

- Le ciel ne peut pas se montrer aussi cruel, ma mie.

Ubaba laissa échapper quelques notes d'un chant de détresse, funèbre comme une nuit d'hiver.

« O mansa cum'è lu pani

O dolci cum'è lu meli !

Ùn la videti sta mani

Cum'ugnu hè turratu crudeli ?

Amandula inzucarata

Oghji amara cum'è feli. »

« Oh bonne comme le pain

Oh douce comme le miel !

Ne voyez-vous pas comme ce matin

Tout est devenu cruel ?

Amande sucrée

Maintenant amère comme le fiel. »

Les oiseaux cueillaient les pièces avant de prendre la direction du château. Haut dans le ciel, u Moru surveillait l'opération.

Vannina eut du mal à distinguer la silhouette de Filomena car cette dernière gisait sur le dos.

- Mon enfant, venez m'aider à me remettre d'aplomb.

Vannina prit respectueusement congé de la reine des fourmis.

- Votre Majesté, je dois vous remercier pour votre aide. Je n'oublierai pas ma promesse.

La reine gloussa de plaisir.

- Délicieuse enfant, je vous renvoie la pareille et vous réitère ma proposition. Vous serez toujours la bienvenue dans notre royaume. Dieu vous garde.

Ses porteurs la soulevèrent pour l'emmener dans l'une des innombrables galeries qui trouaient les parois.

- Alors, ces secours, ils arrivent ? grincha la voix de Filomena.

Vannina rampa précipitamment vers elle. Tandis qu'elle avançait, sa curiosité croissait. Enfin, elle allait savoir à quoi ressemblait la grand-mère de tous les animaux. Elle sentit d'abord une sorte de chatouillis sur la main. Elle la retira vivement et la regarda dans le rayon de jour qui descendait du puits. Elle poussa une exclamation de surprise.

- Mais, vous êtes un scarabée.

La vieille Filomena s'agitait comme une diablesse pour se redresser.

- Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais être un scarabée sur mes pattes.

Vannina l'empoigna et l'aida à retrouver une position plus digne.

- Ah, soupira la Mémoire de tout ce qui vit avec une joie impossible à lire sur ses traits d'insecte, quel bonheur de voir le monde à l'endroit. Et cette merveilleuse odeur qui persiste. Autrefois, dans mes jeunes années, j'étais capable de rouler une boule de crottin durant des heures sans faiblir.

Elle s'approcha de l'enfant et la frotta de ses antennes.

- C'est donc toi, la fillette que j'attendais.

- Vous m'attendiez ? s'étonna Vannina.

- Il était écrit qu'une enfant du Petit Peuple viendrait alors que passeraient dans le ciel les restes d'une étoile éclatée. Cette enfant à l'âme pure sauverait son peuple du Monde Glacé, empêchant ainsi le monde des vivants de devenir un monde sans raison. Alors commencerait pour les vivants une ère nouvelle, de sagesse et de paix.

- C'est moi ? s'effraya Vannina. Est-ce que j'en serai capable ? Vous rendez-vous compte, Mademoiselle Filomena ?

- Si je me rends compte ? Parfaitement. Ne te pose donc pas de questions. Fais ce que tu dois faire comme tu le ressens et tout ira bien. Mais, avant de remonter à la surface de la Terre, je dois t'expliquer le Grand Voyage. Mon Dieu ! Par quoi commencer ? Lorsque tu vivais au sein de ton peuple, quel était le moment le plus important de la journée ?

- Le soir, Mademoiselle Filomena.

- Pourquoi ?

- Parce que les voisins venaient à la maison et nous nous racontions de belles histoires. Nous étions beaucoup d'enfants. Grand-Mère sortait les bocaux de confiture et nous y trempions les doigts pour en manger. Je me tenais contre Grand-Mère. J'avais chaud, j'étais bien. Alors les hommes et les femmes chantaient des airs de chez nous.

Vannina avait serré très fort les mâchoires. Filomena posa l'une de ses nombreuses pattes griffues sur sa main.

- C'est là l'essentiel, petite fille, cet amour et cette mémoire, cette solidarité qui font que l'existence donne l'impression de ne pas changer tout en se transformant. Ainsi, les humains peuvent vivre le présent en respectant ce qui

les a précédés tout en préparant leur avenir. Dans ce but, une immense chaîne de solidarité s'est constituée autour de toi. Elle rassemble des mammifères, des insectes, une fée. Là est l'importance du Grand Voyage. Comprends-tu, fillette ?

- Pas trop, Mademoiselle Filomena, mais je voudrais tellement aider les miens et retrouver ma grand-mère.

Filomena soupira.

- Nous y arriverons, ma chérie. À nous tous, nous y arriverons. Parlons concret : l'entrée dans le Monde Glacé nécessite ma présence. Aussi vais-je t'accompagner.

Elle fit jouer ses ailes et ses élytres puis agita ses multiples membres, achevant cette inspection d'un petit soupir de satisfaction.

- Retournons au grand air. Mais, pas avant que tu n'aies pris cela ?

Elle cueillit au milieu du trésor un fin collier, composé d'une trentaine de médaillons.

- Tu as toujours l'aiguille du trésor d'u Diavulu ? Garde-la aussi précieusement que ce collier. Ils nous seront tous deux indispensables pour le passage dans le Monde Glacé.

Russinu et Scimitu les attendaient au pied du chêne creux. Ils poussèrent des cris d'enthousiasme lorsqu'ils les virent apparaître sur la branche maîtresse. Vannina commençait de descendre quand Filomena poussa un curieux soupir et chuta sur le sol. Fort heureusement, elle eut le réflexe d'ouvrir ses ailes qui firent office de parachute. L'enfant sauta vivement à terre afin de s'assurer du sort de sa vieille compagne. Russinu, quant à lui, la contemplait avec curiosité.

- C'est elle, la Mémoire des Vivants ? On est bien peu de chose, en vérité. Qu'est-ce qui lui arrive ?

- Je ne comprends pas lança Vannina désespérée, elle allait si bien tout à l'heure. Filomena ? Mademoiselle ?

Elle remuait le vieux scarabée en tous sens. La réponse arriva d'Ubobo et Ubaba qui se consolait sur le clocher délabré de la vieille église.

- Elle est en train de mourir de froid. Une vieille personne, ça se sort avec égards parce que la mort la convoite comme des malfaisants convoitent notre or. Madame Filomena, ce serait, comme qui dirait, une œuvre d'art ? Nous, au moins, on y faisait attention. Elle se trouvait bien, au fond de son arbre avant qu'on ne l'y dérange.

- Russinu, hurla Vannina, vite, tourne-toi.

Le renardeau, tout surpris obéit. Vannina posa le scarabée sur la queue.

- Maintenant, roule-toi en boule autour d'elle.

- Bon, grogna Russinu, mais si vous croyez que ça m'amuse de jouer les nounous pour vieille demoiselle frileuse ?

- Où suis-je ? murmura bientôt Filomena, d'une voix planante. Je suis bien, comme avec Maman, autrefois.

- Est-ce que tu es sûre que sa tête a supporté le choc ? glissa Russinu en direction de Vannina.

Celle-ci balaya l'objection d'un geste agacé.

- Tu ne comprends pas. Mademoiselle Filomena est une mémoire. Alors, il est normal qu'elle se souvienne de tout et surtout de son enfance. Portons-la auprès des mouflons. Demain nous devons pénétrer dans le Monde Glacé et il va falloir trouver une solution pour qu'elle supporte le grand froid.

XVIII - En route pour le Monde Glacé

La vieille Filomena avait dormi tout son saoul, blottie contre le chaud pelage du Roi de la Montagne. Maintenant, elle contemplait avec bienveillance le peuple des animaux, venu assister au grand départ.

- L'enfant du Petit Peuple va s'enfoncer dans le Monde Glacé où le temps s'est arrêté. Elle aura besoin de notre aide et de nos encouragements.

Il avait été décidé en assemblée des Pinnuti que Vannina partirait seule avec Filomena. Les protestations d'Altonu et d'u sgiò Sannutu n'y avaient rien changé. Le Vieux Sage, fort de l'assentiment de tous les animaux, avait tranché. Vannina ne se sentait pas particulièrement rassurée de devoir errer dans cet univers sans chaleur avec pour seul compagnon un vieux scarabée aux mots souvent mystérieux. Mais puisque les Pinnuti en avaient décidé ainsi, elle ne pouvait rien y changer.

- As-tu bien l'aiguille d'or que contenait le trésor d'u Diavulu ? fit Filomena en écartant ses grosses ailes.

- Bien sûr, Mademoiselle, répondit Vannina en la montrant.

- Et le collier que je t'ai demandé de prendre dans mon terrier ?

- Il est là aussi.

Filomena regarda le pâle soleil d'hiver.

- Dans dix minutes, nous allons partir. Dirigeons-nous vers le Puits de l'Oubli, qui donne accès au Monde Glacé.

- Mademoiselle ? Est-ce que j'ai le temps de dire au revoir à tous mes amis ?

Filomena émit un craquement en frottant l'une contre l'autre ses antennes.

- Dépêche-toi car si nous ratons le passage du soleil, nous devons attendre un an supplémentaire.

Vannina se précipita vers u sgiò Sannutu qui, les larmes aux yeux, feignait de chercher des racines. Elle lui enserra le groin de ses deux mains et y déposa un baiser. Puis elle le fixa dans les yeux.

- O sgiò Sannutu, vous avez été le meilleur des amis. Même aux mains des Dévoreurs de Mémoire, je ne vous oublierai pas.

Le sanglier poussa un grognement qui ressemblait fort à un sanglot.

- Va, mon petit. Tous mes vœux t'accompagnent. Sache que je t'ai aimée plus fort encore que ma laie de la Cinarca.

Vannina se tourna alors vers l'aigle. Ses mains tremblaient lorsqu'elle les tendit vers lui.

- Altonu, est-ce que nous nous reverrons ?

Elle fourrait son petit visage dans les plumes du bel oiseau. Celui-ci abandonnant toute pudeur, pleurait, lui aussi, à chaudes larmes.

- Mon enfant, a me pupunedda, mon espérance.

Il dut la repousser vers Scimitu et Russinu. Elle les embrassa, les bousculant presque, comme si elle voulait garder de ce dernier moment autant de souvenirs que ceux qu'on récolte durant toute une vie. Puis, à reculons, elle alla se ranger à côté de Filomena. Cette dernière, moins insensible qu'elle ne voulait le laisser paraître, insista cependant sur la nécessité de partir.

- Montons vers le Puits de l'Oubli.

- Et nous on sent la crotte ?

Ubaba et Ubobo, indignées, fixaient Vannina avec un air de dépit.

Vannina sourit :

- Vous avez raison, allez venez ici que je vous embrasse.

Les deux corneilles la rejoignirent et se blottirent dans ses bras en croassant d'émotion.

- C'est la première fois qu'on nous témoigne de l'affection, murmura Ubaba.

- Même s'il est dommage que nous ayons dû un peu réclamer. Mais c'est oublié, compléta Ubobo.

Doucement Vannina se sépara d'elles avant de fouiller dans les replis de sa veste pour en sortir une pièce de laine.

- Mademoiselle Filomena, je vous ai confectionné ce chandail cette nuit pour que vous ne mouriez pas de froid dans le Monde Glacé. Je crois avoir bien compté vos pattes et j'y ai percé autant de trous.

Filomena fixa le vêtement avec méfiance.

- Crois-tu qu'on ait beaucoup vu de scarabées en tenue d'hiver ?

Elle s'approcha de l'objet.

- Dis-moi, Vannina. Tu étais forte en calcul ?

Vannina tordit sa bouche en une grimace hésitante.

- Pas trop, Mademoiselle ? Mais pourquoi me parlez-vous de cela ?

- Parce que, mon enfant, je crois bien être suffisamment vieille pour affirmer que j'ai six pattes et non huit.

Vannina respira fortement.

- Vous l'avez mal regardé, Mademoiselle. Les deux trous sont pour vos antennes. Le haut est une cagoule.

- Une cagoule ? Mon Dieu, mon Dieu, soupira le scarabée. Peut-être que la dernière vision qu'auront les animaux de leur Mémoire sera une boule de laine.

Enfin !

Filomena se laissa patiemment habiller par Vannina qui présenta le résultat aux Pinnuti.

- Qu'en pensez-vous, mes amis ? leur demanda-t-elle fièrement.

Un long silence tomba sur les montagnes de Bavella, un silence parfois brisé par un tousotement gêné. Vannina leva les yeux vers les animaux.

- N'est-ce pas que Mademoiselle Filomena a fière allure ? O sgiò Sannutu ?

Le sanglier remua la terre de son pied fourchu.

- Fièvre allure ? Certainement, certainement. En tout cas, je te félicite. À le regarder, le chandail sera efficace contre le froid, puisqu'on ne voit plus Filomena que par accident.

Vannina rougit.

- Et toi, Altonu ? Qu'en penses-tu ?

- Oh, tu sais, moi, je ne suis pas trop chiffon. Alors, mon avis ou rien...

- Et vous, Russinu et Scimitu ?

Le jeune mouflon s'étrangla d'un hoquet qui ressemblait fort à un rire.

- C'est sûrement ce qu'on appelle la mémoire enfouie.

- Oui, ça ne doit pas beaucoup la changer de son terrier, ajouta Russinu avec un éclair de malice.

La bouche de Vannina se crispa.

- Je vais m'en aller et tout ce que vous trouvez à faire, c'est de me critiquer. Vous n'êtes pas gentils.

Elle se détourna, le visage vers la plaine.

- Ne les écoute pas, fillette, fit la voix du Vieux Sage. Ton intention était excellente et le résultat ne l'est pas moins. Seul cela compte. L'élégance, Mademoiselle Filomena n'en a plus besoin, à son âge.

Vannina se retourna, un grand sourire aux lèvres.

- Après tout, je m'en fiche. Nous n'allons pas nous quitter fâchés. Je vous aime. Adieu à tous, cria-t-elle en direction de la Confrérie des Pinnuti, et merci pour tout. Vous valiez d'être connus.

À grands pas décidés, elle gravit la pente enneigée, en direction du pic qui dominait la vallée. Filomena, cachée sous le chandail en poil de mouflon que portait l'enfant, poussait de petits soupirs de bonheur.

- Il fait chaud, il fait bon. Mon Dieu, pourvu que ça dure. Mais, il faut nous dépêcher, petite fille, car je sens l'heure qui arrive.

Vannina força l'allure. En se retournant, elle pouvait encore apercevoir les silhouettes d'animaux qui, depuis le plateau aux grands pins, la fixaient. Puis ils disparurent dans les langues de brume.

Plus elle montait, plus l'air devenait froid. Elle réajusta son écharpe en frissonnant. Un calme étonnant régnait désormais en elle. C'était d'elle, Vannina du Petit Peuple, que dépendait le sort de Filomena, la Mémoire de tout ce qui vit. Et cette responsabilité l'obligeait à vaincre ses peurs.

Elles arrivèrent au sommet du pic.

- Marche vers le soleil couchant, ordonna le scarabée.

Vannina obéit et s'aperçut avec étonnement qu'un trou traversait le promontoire rocheux.

- C'est le Puits de l'Oubli, indiqua Filomena en se promenant sur l'épaule de la fillette. Nous allons y pénétrer. Mais seulement lorsque je te le dirai. Sors l'aiguille d'or et plante la sur l'arbre nain qui pousse entre les deux pierres. Les rayons du dieu Soleil, aussi faibles soient-ils, passeront par le chas. Lorsqu'ils éclaireront l'extrême pointe du pic, nous avancerons dans le Puits de l'Oubli.

Puis Filomena adressa de mystérieuses prières au petit arbre avant que Vannina n'y plantât son aiguille. Le soleil se glissa par la petite ouverture et son doigt lumineux progressa sur le sol. Vannina le regardait, fascinée.

- On y va, glapit Filomena en mordant légèrement la peau de l'enfant. Cette dernière entra dans la grotte humide. Sans hésiter. Son esprit était tranquille. La montagne sembla se brouiller et Vannina se sentit flotter.

Le soleil disparaissait lorsque deux ombres la bousculèrent. Tout comme dans la rivière, elle se sentit entraînée dans un tourbillon d'une infinie puissance. La lumière du jour s'éloignait comme un point et, rapidement, elle baigna dans un monde sans relief, lisse comme l'Éternité. Vannina ferma les yeux et sombra dans un demi-sommeil. La voix de Filomena lui fit reprendre conscience.

- Accroche-toi à ce rayon.

Instinctivement, l'enfant tendit la main et saisit un faisceau blanc, surgi d'on ne sait où. La chute cessa. Elles se trouvaient dans un monde sans limite où erraient des ombres claires.

- Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle ? chuchota Vannina, saisie par la crainte de réveiller ces mystérieux fantômes.

- Ce sont des âmes sans mémoire. Elles ne savent plus où aller et ont oublié jusqu'à leur aspect extérieur.

- Les pauvres ! Qu'est-ce qu'elles vont devenir ?

- Rien. Mais je te rassure, mon enfant, elles ne souffrent pas. Simplement, elles ne sont plus rien.

- Et celles-là, Ma..., Made... Mademoiselle ?

Des apparences aux grands yeux vides vinrent les frôler. Vannina recula avec un léger cri. Elle voulut demander conseil à Filomena mais s'empêtra dans les termes. Un courant d'air lui traversait la tête et emmêlait les noms et les choses. Elle bafouillait sans comprendre ce qui lui arrivait. Filomena, alors, lui gratta le cou avec l'une de ses antennes.

- Ma chérie, ne cherche pas à t'exprimer pour le moment. Écoute-moi seulement avec attention et nous y parviendrons.

Elle découpait les mots de façon à ce que l'enfant puisse bien les comprendre.

- Les Dévoreurs de Mémoire s'attaquent à toi. Ils aspirent tes souvenirs. Pose la main sur ton collier et regarde la première médaille. Que représente-t-elle ?

Vannina ouvrit grand la bouche puis la referma. Elle avait la réponse sur le bout de la langue mais elle ne lui venait pas.

- Fais un effort, ma chérie, la supplia Filomena. Je sais que c'est dur mais nous devons passer cette première épreuve. Dis-moi ce que représente la première médaille.

Le vide descendait dans le regard de Vannina lorsqu'un éclair lui traversa l'esprit : sa grand-mère l'avait, un soir d'hiver, prise sur ses genoux pour lui montrer sur un papier des figures qui rappelaient celles du collier. Elle poussa un cri.

- A. C'est un a.

Filomena en vola de joie.

- C'est bien. Et la seconde ?

La réponse arriva plus rapidement.

- Un b.

Après trois ou quatre lettres, Vannina récitait l'alphabet sans se tromper. Ses yeux avaient retrouvé leur force et même leur joie. Une voix intérieure lui assurait qu'elle se trouvait sur le bon chemin.

Filomena et la fillette jonglèrent avec des calculs mentaux pour se remettre la mémoire en forme. Parfois les Dévoreurs de Mémoire tentaient une nouvelle attaque. Les ombres se pressaient autour du scarabée et de l'enfant qui récitait alors les lettres gravées sur le collier. Les assaillants s'enfuyaient aussitôt à tire d'aile.

Deux formes seulement continuèrent d'avancer vers elles, dans cette brume qui encombrait l'air de l'Oubli.

- Pourquoi ne s'en vont-elles pas comme les autres ? questionna Vannina.

Filomena agita ses antennes en tous sens ce qui chez les scarabées de son espèce était signe d'intense réflexion.

- Ça, par exemple, je ne sais pas. Mais, ça ne me dit rien qui vaille. Laissons-les arriver jusqu'à nous.

Avant même qu'elles puissent distinguer la silhouette précise des fantômes, elles entendirent de curieux bruits qui leur rappelaient bien des souvenirs. Vannina sursauta et tendit l'oreille. Elle ne rêvait pas. Les propos qui lui parvenaient ressemblaient à s'y méprendre aux querelles de deux personnages qu'elle connaissait fort bien.

- Si tu ne m'avais pas envoyé un coup de tête aussi fort, nous n'en serions pas là à flotter au petit bonheur la chance.

- Si je t'ai donné un coup de tête c'est que tu ne voulais pas avancer, triple buse.

- C'est ça. Monsieur se prend pour un prince. Monsieur-je-sais-tout est toujours le plus fort mais Monsieur oublie de faire marcher sa cervelle. Alors, il préfère lancer des coups de corne.

- Russinu ! Scimitu ! s'écria Vannina, qu'est-ce que vous faites ici ? Attrapez le rayon de lumière.

Les deux amis obéirent et se retrouvèrent, tout haletant, auprès de leur petite amie. Russinu désigna le petit mouflon de la truffe.

- Il m'énerve, ce mouflon de malheur, il m'énerve prodigieusement.

- Et lui alors ? rétorqua Scimitu. Il faut toujours qu'il réfléchisse, qu'il étudie la situation comme il dit. Le résultat est que quand Monsieur a fini de réfléchir, il n'y a plus rien à faire.

Vannina éclata de rire.

- Ça fait du bien de vous retrouver ici. Parce que le paysage est glacial. Au fait, Mademoiselle Filomena, comment se fait-il qu'ils n'aient pas perdu la mémoire ?

Le scarabée toussota.

- À se disputer en permanence comme des pies, ils n'ont même pas dû s'apercevoir qu'ils pénétraient dans un nouveau monde. Ça doit durer ainsi depuis qu'ils sont tombés dans le Puits de l'Oubli. Ce qu'il faut maintenant, c'est m'écouter bien soigneusement pour ne pas donner prise aux Dévoreurs de Mémoire. Nous allons nous laisser glisser sur cette ligne de lumière qui nous guidera jusqu'au Monde Glacé où se trouve le Petit Peuple. Écoutez attentivement ce que je vais vous dire.

Puis elle raconta des histoires toutes plus belles les unes que les autres. Filomena trouvait les mots les plus précieux pour décrire la naissance de la Terre, notre Mère à tous. Les trois amis l'écoutaient bouche bée, tellement étonnés par ses propos qu'ils ne pensaient plus à se chamailler.

Le toboggan de lumière passa par une ouverture lumineuse et ils accédèrent au Monde Glacé. Ils s'arrêtèrent, saisis par l'impression de tristesse qui se dégageait de ce lieu. Sous eux, s'ouvrait une sorte de vallon.

Les couleurs avaient quitté cet endroit de désolation. Chaque détail, du plus petit au plus grand, avait été recouvert d'une pellicule de glace grise.

- De la poussière, murmura Russinu, on dirait de la poussière.

Sur les flancs de ce vallon, étaient retenus les malheureux habitants du Petit Peuple. Leurs corps se dressaient, figés derrière la paroi opaque de la glace.

Vannina se détacha de ses compagnons et, lentement, longea ceux de son peuple. Ils étaient tous là, les femmes, les enfants et les hommes, les yeux grands ouverts, fixant un point dans l'infini. Soudain, Vannina prit Filomena dans la paume de sa main.

- Dis-moi ce que je dois faire pour les libérer et que revienne leur mémoire.

Le scarabée, engoncé dans son chandail, agita les antennes en tous sens.

- Maintenant, nous y sommes, mon enfant. Je n'avais pas le droit de te le révéler avant notre arrivée dans le Monde Glacé, mais sache que la libération de ton peuple requiert ton sacrifice.

Vannina, les yeux démesurément ouverts, regardait les corps emprisonnés dans la glace.

- Tu veux dire qu'il faut que...

Filomena pesta :

- Il y a des jours où je me dis qu'être la Mémoire du Monde implique de bien cruelles obligations. Il faut que tu prennes la place des tiens pour être livrée aux Dévoreurs de Mémoire.

L'enfant ne répondit pas. Elle laissa le bout de ses doigts errer sur la matière froide et lisse qui retenait son cher peuple.

Filomena lui grimpa sur l'épaule de manière à se tenir contre son cou.

- Je ne te demande pas d'approuver, ma chérie, mais de comprendre. Le Soleil veut bien pardonner sans toutefois oublier l'affront. Il veut la plus pure des enfants du Petit Peuple. Il te veut.

- Jamais nous n'accepterons jamais un pareil marché, s'écrièrent Russinu et Scimitu. Nous voulons garder Vannina.

- C'est à toi de choisir, mon enfant, répondit Filomena.

Vannina soupira tandis qu'une larme coulait de ses yeux.

- De toute manière, il était écrit que je ne reverrais jamais les miens ?

- C'était écrit.

- Et ils retrouveront leur mémoire ?

- Le Soleil s'en porte garant.

La voix de Vannina s'était raffermie.

- Dis-moi ce que je dois faire, Filomena.

- Au centre du vallon, petite fille, est un plateau de glace. Tiens-toi dessus.

- N'y va pas, hurlèrent Russinu et Scimitu en se plaçant devant Vannina.

Celle-ci s'accroupit et, une fois encore, les embrassa.

- Je dois y aller, mes amis. Comprenez-moi : je les aime plus que tout.

- Mais nous aussi, on t'aime, gémirent le petit mouflon et l'enfant de renard.

- Est-ce que vous m'aimeriez toujours si je m'estimais plus importante que tout mon peuple ?

- Bien sûr, s'exclama Russinu.

Scimitu lécha longuement la main de Vannina.

- Je crois avoir compris. Je demande seulement à pouvoir t'accompagner.

- Alors, moi aussi, fit Russinu en s'avançant.

- Vous vous voulez rester dans la glace jusqu'à la fin des temps ? bafouilla Vannina.

- Nous voulons rester avec toi, expliqua Scimitu, puis se tournant vers Filomena :

- Est-ce que c'est possible, Mademoiselle ?

- Si c'est votre désir, vous le pouvez.

Les trois amis descendirent le long des cristaux qui contenaient les corps du Petit Peuple. Le mouflon et le renard collaient aux pas de la fillette. Ils n'avaient plus peur. Il n'y eut que Russinu pour murmurer.

- J'espère que ça ne fait pas mal.

Ils grimpèrent sur la pierre plate. Des ombres les cernèrent qui ressemblaient à de légers nuages et, peu à peu, la glace se forma autour d'eux. Une brume les engloutit : les Dévoreurs de Mémoire commençaient leur sinistre repas. Le silence était absolu. Dans les yeux de Vannina, de Russinu et de Scimitu, descendait un vide effrayant, lorsque, de derrière le mur translucide, la voix de l'enfant se fit, une dernière fois, entendre.

- Grand-Mère, je voulais te dire que je t'aimais.

Celles du renard et du mouflon la relayèrent.

- Vannina, nous aussi, on voulait que tu saches combien tu as été importante pour nous.

Un bruit de vent domina le Monde Glacé, bientôt remplacé par celui du verre brisé. De toutes parts, les prisons transparentes se lézardaient et libéraient les captifs. Enfin, il ne resta plus que le bloc qui retenait les trois amis.

Tandis que les ressuscités s'étreignaient, une vieille femme se détacha du groupe. Elle marchait en regardant le plateau de pierre, planté au centre du vallon comme une gigantesque offrande à la colère du soleil absent. Elle s'en approcha et l'effleura du bout des doigts.

- Ma petite fille.

Une larme coula le long de ses joues et glissa sur la glace pour courir jusqu'au sol. Le linceul glacé parut frémir puis se fendit de tout son long. L'habit de glace s'effondra alors, libérant Vannina, Scimitu et Russinu. La fillette se secoua et regarda autour d'elle. En une seconde, elle comprit la scène et se jeta dans les bras de sa grand-mère en sanglotant.

- Grand-Mère, qu'est-il arrivé ? Dis-le moi. C'est si bon de t'avoir avec moi. Est-ce que le cauchemar est terminé ?

La Grand-Mère lui caressait les cheveux en chantonnant et la serrait tout contre elle, comme pour retrouver les sensations d'autrefois.

- Je n'en sais rien, mon espérance, je n'en sais rien. Nous nous serons au moins retrouvées. Même pour une minute, c'est beaucoup.

Un bruit joyeux de voix remplissait le Monde Glacé jusqu'à ce qu'un rugissement imposât le silence. Filomena rejoignit Vannina en voletant.

- Le Soleil t'a accordé une faveur unique à cause de ta pureté. Mais il ne faut pas exagérer. Les Dévoreurs de Mémoire viennent de faire savoir qu'ils ne supportaient plus ce tintamarre. Il nous faut partir. Toi et tes deux amis, vous allez remonter le long de la barre de lumière.

- Je vais quitter Grand-Mère ? fit Vannina, désespérée.

- Le Grand Voyage n'est pas achevé, ma chérie. Ce n'est que la première étape. Je vais guider ton peuple vers le Monde de la Licorne. Cela va prendre du temps et toi, tu dois encore vaincre le Seigneur de l'Alliance puis nous rejoindre. Alors, vous vous retrouverez pour toujours et le bonheur reviendra ; un bonheur si fort, si grand, que vous ne regretterez rien de vos souffrances passées.

XIX - La pénitence d'Ubobo

Après les épreuves subies dans le Monde Glacé, le retour sembla aisé et rapide aux trois amis qui s'amusaient à glisser le long des rayons de lumière, à tourner dans le vide pour se rattraper à d'in vraisemblables feux follets.

Cependant, lorsqu'ils émergèrent du Puits de l'Oubli, force leur fut de constater que la nature avait changé et que l'hiver s'était enfui. Quelques rares plaques de neige subsistaient çà et là. Mais déjà, dessous, perçaient de fraîches pousses végétales aux verts tendres. Sur les arbres à feuilles caduques, les bourgeons, à l'extrémité rosissante, semblaient autant de promesses de cette nouvelle vie qui chantait en tous lieux. Les animaux, enfin, avaient repris leur droit de cité sur la terre comme dans les airs.

Russinu huma longuement le vent. Son corps s'était allongé et le museau ramassé de son enfance avait été remplacé par celui, plus fin, d'un renard adulte.

Scimitu, lui aussi, s'était modifié. Ses jambes paraissaient moins grêles et son regard avait acquis une noblesse et une certitude, cependant dépourvues de prétention.

- Vous n'êtes plus les mêmes ! s'écria Vannina avec stupéfaction.

Scimitu, pensif, la regardait avec émotion.

- Toi aussi, Vannina, tu t'es transformée. Tu ressembles à une princesse.

Puis, il bondit avec insouciance de rocher en rocher. À nouveau sentir ces odeurs, s'enivrer de ce vent, voilà ce qu'était la vraie vie.

- Nous sommes chez nous, Vannina. Tu comprends ce que ça veut dire "chez nous". Cela signifie que nous avons retrouvé cette bonne vieille île aux mille parfums, la Corse.

Il se roula sur le sol. Russinu en profita pour lui mordre la queue. Scimitu se dressa d'un bond et se lança à sa poursuite.

Vannina s'était assise sur un rocher et, les pieds ballants dans le vide, le regard flou, contemplait la vallée au fond de laquelle coulait une rivière grossie par la fonte des neiges. Une rivière ? Non. Plutôt un fleuve, tant il était vrai que, dans ce pays, le moindre cours d'eau pouvait prétendre à ce titre puisqu'il rejoignait la mer.

Elle sourit. Maintenant qu'elle savait son peuple en route vers le Monde de la Licorne, elle aurait presque voulu que le Grand Voyage ne s'arrêtât pas ainsi. Elle haussa les épaules. Après tout, qu'y pouvait-elle ? Son destin, comme celui de tous les vivants, était entre les mains du dieu Soleil.

Un grand cri déchira l'air, un cri si plein d'humanité que Vannina n'en conçut aucune crainte. Une ombre chuta vers elle et la bouscula, l'embrassa, la cajola. Altonu venait de la retrouver.

- Mais, enfin, mon tout-petit, lui reprocha-t-il, il fallait m'avertir. Comment ? Mais je n'en sais rien. Cela va faire trois mois que vous êtes partis. Nous étions morts d'inquiétude. Chaque jour que nous offrait le Dieu Soleil, je suis venu ici en espérant ton retour. Et te voilà, mon enfant.

L'aigle lui passait le bec sur tout le corps comme pour se convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une ombre. Il ne s'interrompait que le temps de retrouver son souffle puis reprenait son monologue.

- J'avoue qu'u sgiò Sannutu et moi-même avons été soulagés lorsque nous avons compris que ces deux fous qui t'aiment t'avaient rejointe. Parce que la vieille Filomena, c'était bien beau, mais ce n'était tout de même qu'un scarabée.

Il s'éloigna de deux pas.

- Tu es si grande maintenant que, lorsque je t'ai aperçue, je me suis demandé si c'était bien toi qui sortais par le Puits de l'Oubli.

Il la couva encore du regard.

- Retournons vers le troupeau du Roi des Mouflons. Nous y serons plus en sécurité. On raconte qu'u Diavulu te cherche encore.

Vannina lissa les ailes de son vieil ami d'une main légère.

- Altonu ? Est-ce que vous avez eu des nouvelles de Filomena et des miens ?

- Ne t'en fais pas. La fée Salamandre nous en a fait parvenir grâce à Demetriu, le dauphin. Ils sont en marche. Ils t'attendront aux portes du Monde de la Licorne.

Vannina avait préféré ses jambes au dos de l'aigle, et les trois amis descendaient ensemble vers le plateau du Cuscionu lorsqu'un son de voix les fit s'arrêter. Vannina tourna la tête à droite, puis à gauche. Rien.

- Scimitu ? Russinu ? Vous n'entendez pas.

Le renard et le mouflon scrutaient déjà les environs, aux aguets. Maintenant qu'ils y prêtaient attention, il était évident que quelqu'un parlait. La voix se fit plus précise : les mots coulaient comme un filet d'eau, se bousculant, sans début ni fin.

- On dirait que celui que nous entendons mange de la pulenta en parlant, indiqua le jeune mouflon, en désignant un rocher escarpé au sommet plat.

Un arbre chétif y poussait, un de ces arbres du maquis qui ne demande que peu de choses à la vie et grandit tout en modestie sous le soleil. Dessous, dans un mouvement de va-et-vient, s'agitait un être. Depuis l'endroit où se tenaient les trois amis, il était difficile, voire impossible, d'en distinguer les traits.

- Il n'est pas grand, fit Scimitu.

- Il n'est pas gros, répondit Russinu.

- Et il n'est pas gai, conclut l'enfant.

La petite taille de l'individu les tranquillisa au point qu'ils décidèrent d'y aller voir de plus près.

Les deux animaux coururent devant Vannina qui, avec énergie, s'accrocha aux aspérités du rocher pour en atteindre le sommet. Grâce à ses mains, elle finit

par arriver avant ses deux compagnons. Par prudence, elle les attendit, la tête au ras de la plate-forme rocheuse, pour découvrir celui qui les intriguait tant.

La voix persévérait dans sa monotone diction.

- Dieu de la Lumière, Dieu de la Vie, j'ai obéi à vos ordres. Plus laid que moi, il n'y a pas. Depuis que je me suis retiré en ce lieu, il n'est pas une journée qui ne voit un de ces maudits étourneaux me retirer une plume. Regardez-moi. Je ne suis plus rien. Je suis tel que vous m'avez voulu. Je ne vous demande que de me rendre ma tendre compagne. Qu'elle quitte ce misérable pour me revenir.

- Mais c'est...

Vannina n'osait prononcer le nom du malheureux qui se trouvait devant eux. Scimitu, lui, le hurla.

- Nom d'une botte de thym, Ubobo, que fais-tu ici ?

C'est à peine si la corneille tourna la tête.

- Ah, c'est vous ? fit-il d'une voix anémiée.

Vannina posa le pied sur le sommet de l'escarpement et effectua un rétablissement. Elle se releva et marcha vers Ubobo. De près, il était plus vilain encore. Malgré une sorte de manteau, taillé dans un tissu grossier, il ressemblait plus à un poulet ébouillanté qu'à la malicieuse corneille qu'il avait été. Sa face était totalement déplumée et ses yeux brillaient comme de gros grains de raisin larmoyants. Il gémit et se recroquevilla contre le tronc de l'arbre.

- Laissez-moi dans mon malheur, je vous en prie.

Il pointa un bec écaillé vers le ciel et recommença ses psalmodies.

- Dieu de Lumière, Dieu Tout-Puissant, libère-la de ses mauvais sentiments pour cet être épouvantable et rends-la moi.

- Ubobo, dis-nous ce qui t'est arrivé. Où se trouve Ubaba ?

-Mmmmmmmmm !

La plainte devait ressembler à celle que poussent les damnés sur le gril de l'enfer.

- Ubabaaaaaaaaaaaaa !!!!

Ubobo prit la plus petite voix geignarde qu'il pût.

- Elle m'a oublié. Je ne suis plus rien. Moins que rien. Une plume de vieux duvet emporté par le vent de l'est est encore plus importante que moi.

- Ce n'est pas possible qu'elle t'ait oublié. Vous étiez deux franches canailles, dit Russinu, mais vous paraissiez tellement bien vous entendre.

- Je le croyais aussi, petit renard, mais un autre l'a séduite.

- Séduite, s'écrièrent ensemble les trois amis.

Ubobo ramena la capuche de sa robe sur son petit crâne déplumé.

- Séduite, hélas oui. Ohimè ! Dieu du ciel ! lança-t-il au soleil. Quel sort cruel que le mien !

Soudain son regard se fit craintif.

- Les voilà ! Ils arrivent, mes bourreaux.

Puis, presque en criant :

- Venez, mes tourmenteurs, venez me dépouiller de ce qui me reste de dignité. Il avait largement ouvert son vêtement et s'offrait, tel un martyr, au bec de petits oiseaux voraces. Ces derniers plongeaient sur lui et lui arrachaient les quelques plumes qui lui restaient, en murmurant « Vengeance pour nos œufs, vengeance pour eux. Honte sur toi, le sans parole, le déshonoré ».

Ensuite, ils s'éloignèrent à tire d'aile, emportant leur butin dans les nuages.

- Et tu permets cet affront ? demanda Scimitu avec une curiosité étonnée.

Ubobo se tassa un peu plus sous son lourd vêtement.

- Je fais pénitence, mon jeune ami, car je suis un grand pécheur, un très grand pécheur. Lorsque notre bel or se fut transformé en crottin, les oiseaux l'enlevèrent pour le porter dans le château d'u Moru, que son nom soit maudit jusqu'à la fin des temps. Ubaba et moi-même souffrîmes mille douleurs. Nous contemplions le peu qu'il nous restait. Et voilà que ce corbeau infernal s'en vint tourner autour de notre nid d'amour.

Ubobo se frappa dix fois la tête contre le tronc de l'arbre rabougri.

- J'aurais dû me douter de quelque chose. Le corbeau offrait des fleurs des neiges à ma compagne et glissait dans le bouquet des pièces d'or. Que vouliez-vous que je fisse ? Ubaba guettait le ciel pour savoir quand ce diable noir arriverait. Puis il me chassa car Ubaba, ma reine, n'avait d'yeux que pour le trésor qu'u Moru déposait quotidiennement à ses pieds griffus, ses si jolis petits pieds griffus. Ah mes amis, si vous saviez ! Elle me reprocha d'être grossier et commun tandis que le corbeau portait dans le regard une étincelle royale. Vous vous rendez compte : jeté hors de chez moi comme un malpropre, dépossédé. Alors, je l'avoue, pour ne pas mourir de faim, j'ai gobé des œufs, devenant ainsi un parjure. Mais, que m'importait cette promesse puisque Ubaba m'avait abandonné.

- Et qu'as-tu fait ? demanda Russinu.

- J'ai parcouru l'île aux mille parfums jusqu'à connaître la révélation : je devais expier mon forfait. J'ai volé de la bure dans le monastère de Curbara, en Balagne, et je suis devenu ermite. Je prie, me laissant maltraiter par mes frères les étourneaux et mes sœurs les hirondelles, en espérant que Dieu me rendra mon Ubaba.

- Pauvre Ubobo ! Est-ce que tu veux venir avec nous ? Nous retournons au campement des mouflons.

- Je dois expier, mon enfant, et souffrir dans ma chair afin que revienne mon aimée.

- Alors, adieu, Ubobo, et que tes vœux soient exaucés !

Tandis qu'ils s'éloignaient, la voix de la pauvre corneille reprit ses lamentations lancinantes.

XX - Vers la mer

Tout au bonheur de la retrouver saine et sauve, les animaux traitaient Vannina mieux qu'une princesse. Les uns fouillaient la neige pour lui trouver les plantes les plus succulentes ; les autres volaient jusqu'à la plaine pour chaparder chez les humains des aliments aux goûts subtils. Lorsque le soir, elle s'allongeait contre le corps des mouflons, Tupinu surgissait de l'obscurité pour lui narrer les exploits de ses ancêtres. Puis, il se tortillait en tous sens, mimant les colères d'u Diavulu. Le petit rat se montrait à ce point irrésistible que l'enfant et le troupeau laissaient éclater leur joie sous le ciel étoilé.

Une nuit de pleine lune pourtant, Tupinu arriva l'âme pleine de crainte. Il avait entendu le brigand jurer la perte de l'enfant. Ce dernier savait que le Grand Voyage se terminerait par sa mort ou celle de Vannina. Aussi la cherchait-il avec une énergie accrue.

- Il a même promis qu'il tuerait tous ceux qui t'ont aidée, affirma le petit rat en tremblant.

- Ne t'en fais donc pas, fit le Roi de la Montagne, u Diavulu parle beaucoup mais, pour le moment, il n'a pas réussi à nous atteindre.

- Ne vous y fiez pas, déclara une voix grave, la haine et la peur autant que l'amour peuvent déplacer des montagnes. Jusqu'au retour de Vannina du Monde Glacé, u Diavulu pensait que les Dévoreurs de Mémoire se chargeraient de son travail mais, désormais, il sait que le temps joue contre lui. Non, mes amis, Tupinu a raison : il va être essentiel pour la sauvegarde de l'enfant que nous montrions plus de vigilance encore.

Le Vieux Sage vint se coucher au milieu du troupeau de mouflons.

- Pardonnez-moi mais, aujourd'hui, je suis épuisé. Mon maître m'a fait porter tant de bois que j'en ai les reins brisés.

Vannina s'était mise à genoux et observait avec pitié cet âne dont la conscience guidait la société des Pinnuti et qui se laissait ainsi maltraiter par l'homme qui l'utilisait. Le vieux Sage tourna doucement sa tête vers elle.

- Je lis dans tes pensées, mon enfant. Celui qui m'a acheté est un homme très pauvre qui a femme et enfants. Son père lui a laissé pour tout héritage quelques arpents de mauvaise terre rocailleuse sur lesquels il use son existence. La première injustice est sa pauvreté et, seulement après, vient son attitude envers moi.

- Quand même, il vous fait du mal, protesta Vannina.

- Qui te dit que je serais ce que je suis si je n'avais vécu ce que j'ai enduré. Lorsque cet homme me bat, j'apprends à lutter de l'intérieur et j'y puise ma sagesse. Celui qui a atteint le sommet de la montagne ne cherche plus à monter plus haut. Celui qui est en bas met toute son intelligence pour y arriver. La vie, petite fille, est comme une brassée de chardons. Lorsque tu la trouves,

tu y décèles un mélange de saveurs qui te chatouillent le palais. Alors, tu ouvres la bouche et tu mords dedans. Les épines te font mal mais tu continues. Lorsque tes dents ont broyé les piquants, arrive le bonheur. Le goût des chardons, mêlé à la salive, coule dans ta bouche.

L'âne s'ébroua.

- C'est qu'avec l'âge, je deviens très gourmand. La vie est ainsi. L'initiation à la félicité exige des sacrifices.

- C'est ce que disait aussi Grand-Mère, le coupa Vannina.

- Une personne bien sage sûrement. À propos de ta grand-mère, petite, tu as sûrement envie d'avoir des nouvelles ?

- Oh oui, Votre Sagesse.

- Demain, lorsque le dieu Soleil nous offrira une nouvelle journée, Altonu et Sannutu t'accompagneront jusqu'à la mer afin d'y rencontrer Demetriu, le dauphin.

- Et nous, Votre Sagesse, s'exclamèrent de concert Russinu et Scimitu, est-ce que nous pourrions l'y accompagner ?

- Qu'en pensent mes amis, Altonu et Sannutu, interrogea l'âne.

L'aigle remua la tête.

- Russinu devient trop lourd pour que je le transporte dans le panier. C'est donc au sgiò Sannutu de répondre.

- Je vous remercie de me passer le relais, o sgiò Altonu, répondit le sanglier d'un ton moqueur. Pour ma part, j'y suis opposé. Tupinu nous l'a dit : u Diavulu est aux aguets. La côte est son domaine. Nous devons faire attention pour dix. Je suggère donc que nos jeunes et turbulents amis restent demain sur les hauteurs.

Les mines du renardeau et du petit mouflon se renfrognèrent. Ils se reculèrent dans la nuit et, vexés, s'enfermèrent dans un silence d'autant plus définitif que l'enfant s'était profondément endormie.

Vannina grogna quelques secondes puis réalisa que Altonu lui chatouillait la nuque de son bec. Elle repoussa l'aigle lorsque celui-ci réitéra son geste.

- J'ai encore sommeil, protesta l'enfant.

- Vannina, il faut te réveiller murmura le grand oiseau à son oreille.

Elle s'assit en se frottant les yeux pour aussitôt remarquer que le jour ne s'était pas levé.

- C'est pour voyager en sécurité. En plein jour, les guetteurs d'u Diavulu pourraient nous repérer.

- Qu'est ce que font Scimitu et Russinu ?

- Ils nous attendent à la sortie de la prairie.

- Je croyais qu'ils ne devaient pas venir.

- Vous y allez à quatre. Sans moi.

- Pourquoi, Altonu ?

- J'ai appris cette nuit que ma famille portait le deuil. Un mien cousin a été abattu par un chasseur, près de Piana.

Altonu ferma nerveusement les yeux.

- Ils finiront par tous nous avoir avec leurs fusils.

Il laissa passer un temps de silence.

- Je ne peux pas manquer de respect envers les miens. Un deuil est un deuil.

Il se serra contre Vannina.

- Je suis désolé et inquiet de ne pas pouvoir t'accompagner. Il faudra que tu fasses très, très attention. Promets-le moi.

Vannina enfila un épais chandail.

- Je te le promets, Altonu ; mais avec u sgiò Sannutu, Scimitu et Russinu, je ne crains rien.

- Monte sur mon dos, ma chérie. Je vais tout de même te porter jusqu'au rendez-vous.

Vannina escalada le dos d'Altonu. Après avoir vérifié que le harnais tenait bon, elle plongea au milieu des plumes. Elle aimait l'odeur de l'oiseau qui la rassurait. Du bout des doigts, elle toucha la chair chaude de l'aigle qui se trémoussa avec un petit rire.

- Tu me chatouilles, Vannina. Ne fais surtout pas ça dans l'air. Un mauvais coup d'aile et, faute de monture, il te faudrait apprendre à voler en un temps record.

Vannina gloussa de bonheur.

- Ça faisait longtemps, Altonu, que nous n'avions pas voyagé ensemble. J'en avais oublié le plaisir, même pour un aussi court voyage.

- On oublie vite, hein ? Il me semble que te voilà plus lourde. Tu deviens une jeune fille.

Vannina rougit et tapa gentiment sur le cou de l'aigle.

- Arrête de dire des bêtises et envoie-toi vite ou nos amis nous attendront encore demain.

L'air glacé réveilla définitivement Vannina. Indifférente au froid, elle laissait le vent lui mordre le visage et remplir ses poumons, acquérant ainsi une énergie nouvelle.

Là-haut, le temps n'avait plus la même importance. La nuit ajoutait à cette impression de continuité sans limite.

- Les voilà, lança l'aigle. Je vais me poser.

Les compagnons de la fillette se tenaient déjà prêts pour le départ. Altonu ne leur épargna aucune recommandation. Au moment de se quitter, u sgiò Sannutu le frôla du museau.

- O sgiò Altonu, je voulais vous dire combien je suis triste pour la famille du défunt. Dites-moi, c'était bien le petit de la sœur du cousin germain de votre oncle maternel.

- C'est bien lui. Vous comprendrez que je sois obligé d'y aller.

U sgiò Sannutu lui planta son regard aigu dans les yeux.

- Mais, mon ami, pour le coup, je vous en voudrais de manquer à cette obligation sacrée. Que serait la vie sans la solidarité face à cette vieille voleuse qu'est la mort ? Allez en paix. Nous retrouverons Demetriu puis nous reviendrons au campement.

Vannina avait retiré le harnais du dos de l'aigle pour le fixer avec quelques aménagements sur celui du sanglier. Puis elle avait enfourché ce dernier. En l'occurrence, parler de confort eût été une incontestable exagération car u sgiò Sannutu trottait à sa façon de sanglier, provoquant d'incessants tressautements qui donnaient une impression de hoquet à l'enfant.

- San... nutu... va... moins... vite... j'ai... l'est... omac... dans... la... gor... ge.

- Si je ralentis, nous ne serons jamais à la plage au petit matin. N'oublie pas qu'une partie du chemin est à découvert. Et avec toi sur le dos, il m'est impossible de couper à travers le maquis. Les branches t'écorcheraient vive.

Vannina serra donc les dents, décidée à tout supporter. U sgiò Sannutu s'arrêtait souvent de manière à ce qu'elle puisse se reposer. Aussi, lorsqu'ils débouchèrent sur un mauvais chemin de terre, le ciel se teintait-il d'un jaune pâle.

- À partir d'ici, les enfants, nous arrivons sur le domaine des humains. Prudence et silence seront nos deux règles d'or.

Autour d'eux, la vie recommençait. De petites mouches se posaient sur u sgiò Sannutu qui s'ébrouait avec agacement. À peine visibles dans l'humus, des cyclamens aux couleurs délicates pointaient leurs têtes vers la lumière. Le maquis, le beau maquis de Corse, chantait son allégresse en envoyant vers l'azur mille odeurs : odeurs sucrées, odeurs poivrées, odeurs timides, odeurs téméraires...

Russinu, qui vivait là son premier printemps, humait l'air avec délice. Dieu que tout cela lui semblait beau et riche. Des ondes de bonheur parcouraient son cerveau et des frémissements de plaisir incontrôlés le secouaient. Scimitu avançait par grands bonds désordonnés, en bêlant d'enthousiasme.

La montagne fuyait devant la plaine et, il était aisé d'apercevoir au loin le clocher d'une église. U sgiò Sannutu ralentit le pas.

- Ça ne me dit rien qui vaille de passer à côté des humains. Admettez qu'ils nous voient. Ils nous tireraient dessus sans hésiter.

- Quoi faire ? demanda Vannina.

- Pardonnez-moi mais u sgiò Altonu m'avait demandé de veiller sur vous et je me suis porté à votre rencontre, fit une petite voix.

Le général Tupinu venait de sortir d'une écorce de chêne-liège, laissée à terre par un démascleur. Il souleva avec respect son petit chapeau dont le sommet tombait fort élégamment sur le côté de la tête.

- Soyez les bienvenus sur mon territoire.

Des petites truffes humides et de grands yeux sombres l'entouraient. Il les désigna à la cantonade.

- Les miens : des fils, des cousins, des frères. Et même notre petit parent du continent : Monsieur Pointu, pardon, Monsieur Pinzutu, qui apprécie de plus en plus notre compagnie. Ils ont combattu dans la tour lorsque nous rencontrâmes Russinu pour la première fois. Ils ont tenu à voir l'enfant du Petit Peuple. Tous volontaires. De plus courageux, vous n'en trouverez pas sur toute l'Île aux mille parfums.

U sgiò Sannutu grogna.

- Vous viendriez en terre de Cinarca, que j'aurais à vous opposer quelques beaux caractères de sanglier.

Scimitu protesta.

- Pardonnez-moi mais, nous autres du sud extrême, nous n'avons pas à rougir de notre tempérament. Et, j'irai même jusqu'à vous dire que j'ai un parent des hauteurs de Cagna qui pourrait vous en remontrer, question courage.

Tupinu fit tourner son chapeau en l'air en éclatant de rire.

- Arrêtons là mes amis. À nous tous, nous pourrions décrocher la lune si Vannina nous le demandait.

Vannina se dressa bien droite sur le dos du sanglier.

- C'est impossible et vous le savez bien.

- Impossible n'est pas corse, s'écrièrent tous ensemble les protagonistes de la scène.

- Redevenons sérieux, fit Tupinu. Les humains fêtent la semaine sainte en ce moment et les chemins sont remplis de monde. Des humains et des animaux. Car, ces derniers sont bénis par les moines afin qu'ils donnent à leurs maîtres une nombreuse progéniture. Vous ne pouvez pas cheminer ainsi. Un sanglier, un mouflon, un renard : quelle aubaine pour les chasseurs !

- Je ne peux pas couper à travers le maquis avec Vannina sur le dos, soupira u sgiò Sannutu.

- Alors, mieux vaut renoncer, conclut Tupinu. Vous n'allez pas risquer de mourir aussi bêtement.

Vannina croisa les bras sur sa poitrine.

- Je veux des nouvelles des miens. Nous avons rendez-vous avec Demetriu et nous devons impérativement nous y rendre.

- Elle n'a pas tort, concéda le sanglier. À quoi servirait-il que Vannina achève le Grand Voyage si le Petit Peuple n'a pu arriver à bon port ? D'autre part, Demetriu fait la liaison entre Filomena et nous. S'il ne voit pas l'enfant, le Petit Peuple va inévitablement s'inquiéter.

Le rat sauta sur une branche du chêne-liège.

- Alors, il faut trouver un moyen de vous rendre invisibles pour les autres.

- Ça, ça va être dur.

Russinu tournait en rond comme pour attraper sa queue.

- Par contre nous pouvons nous confondre avec nos frères domestiques.

– Et comment ça, Monsieur le rusé ? questionna le jeune mouflon.

Les yeux de Russinu brillaient de malice.

- D'abord u sgiò Sannutu, c'est le plus gros d'entre nous.
 - Pas gros, mon jeune ami, mais fort et puissant.
 - D'accord, c'est le plus fort d'entre nous. À qui pourrait-il donc ressembler ?
 - Mais à un sanglier et c'est tout, répondit du tac au tac l'intéressé qui supputait le pire.
 - Pardonnez-moi tous, continua Russinu, mais je vais être obligé d'égratigner votre fierté. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. U sgiò Sannutu a, qui pourrait dire le contraire, des traits de ressemblance avec un porc.
- Le sanglier vacilla sur ses solides pattes. Un voile tomba sur ses yeux puis il serra les dents, rendant plus proéminentes ses canines. Les mots sortaient difficilement de sa bouche crispée.
- Je sens que je vais me le farcir aux herbes de la montagne, ce diable roux.

Prudent, Russinu recula de deux pas.

- O sgiò Sannutu, à votre regard, je vois qu'il vous est monté la rage.
- Non, Monsieur le malin, il ne m'est pas monté la rage. J'ai seulement une furieuse envie de t'embrocher.

Vannina se rapprocha de Russinu.

- O sgiò Sannutu, il ne faut pas vous mettre dans de pareils états. Russinu essaie de trouver une solution. Laissons le parler.

Le sanglier laissa échapper un grognement qui pouvait, à l'extrême rigueur, passer pour un acquiescement. Peu rassuré, Russinu s'éloigna encore. Ses paroles n'étaient plus qu'un murmure.

- Je proposerais qu'u sgiò Sannutu se déguise en cochon domestique et nous, en porcelets.

Autour d'eux, le vent avait cessé de souffler, les grillons de striduler, l'herbe de pousser et les animaux de respirer. L'univers tout entier semblait suspendu à la réaction d'u sgiò Sannutu.

Le sanglier paraissait étouffer. Son torse énorme se gonflait sans discontinuer. Ses yeux, déjà petits par temps calme, diminuaient de taille tandis que la colère l'envahissait. La rage, la terrible rage corse, gagnait les moindres recoins de son cerveau et s'emparait de son esprit. Russinu sentait déjà les longues canines du sanglier s'enfoncer dans son petit corps et le déchirer comme une poupée de son. Il gémit misérablement. La patte avant gauche d'u sgiò Sannutu s'agita nerveusement sur le sol. À nouveau, le voile recouvrit ses yeux. Sa bouche s'entrouvrit et un rictus terrible retroussa ses babines. Il respira une ultime fois. Alors, une voix étrange sortit de sa gorge, petite, mais contenant la fureur comme l'acier contient la poudre.

- Bon. Russinu nous propose une solution. Qu'en pensez-vous ?

La tension retomba soudainement.

- Moi, je veux bien me déguiser en petit cochon, fit Vannina aux anges.

- Et moi, en agneau, répondit Scimitu.

U sgiò Sannutu, stupéfait, laissait son regard aller de l'un à l'autre.

- Vous... vous êtes d'accord pour paraître ridicule ?

- Pas du tout pour avoir l'air ridicule, le sermonna Vannina, mais pour arriver sains et saufs jusqu'à la plage. Il faut surtout se dépêcher parce que le jour est presque là.

U sgiò Sannutu grommela.

- Laissez-moi encore quelques instants pour que je discute avec moi-même.

Puis, il se retourna vers la montagne, parlant seul mais à haute et intelligible voix.

- O sgiò Sannutu, vous ne pouvez ainsi rendre risible le nom de vos ancêtres. Mais, d'un autre côté, l'enfant doit arriver au bout du Grand Voyage. Oui mais, vous rendez-vous compte que votre apparence, c'est-à-dire votre honneur, vont être remis en cause par votre déguisement. C'est vrai, mais d'un autre côté, il est des causes qui demandent des sacrifices. Et celle-là en est une.

Le sanglier avala un immense bol d'air et rendit son verdict.

- Après en avoir délibéré avec moi-même, j'accepte l'infâme proposition qui m'a été faite et, malgré l'affront qu'elle représente pour mes ancêtres de la Cinarca, je décide de me sacrifier pour Vannina. Russinu, parle sans crainte et décris-nous ton plan.

Russinu, jusque-là en grande discussion avec le général Tupinu, se passa une langue gourmande sur la lèvre supérieure.

- C'est bien simple. Le général Tupinu connaît la maison d'un abatteur d'animaux. Nous y trouverons toutes les peaux dont nous aurons besoin pour nous déguiser.

- Qu'allons-nous faire de Vannina ? demanda fiévreusement le sanglier.

- Elle ne fera qu'un avec vous, o sgiò Sannutu. Elle s'allongera sur votre dos et nous vous recouvrirons d'une peau de porc domestique. Ainsi travestis, personne ne nous remarquera et nous nous mêlerons sans problème aux autres animaux.

XXI - La rencontre avec les cochons dévots

- Je vous en prie, o sgiò Sannutu, essayez au moins de paraître naturel.
- Mais j'essaye. Tu vois bien que je ne fais que ça : essayer.
- Alors, tâchez de réussir, s'étrangla Russinu, ou vous serez responsable de notre échec à tous.

U sgiò Sannutu coula un regard vers les cochons qui cheminaient à ses côtés. Ils marchaient d'un pas nonchalant vers le village où les attendait la bénédiction des moines. Ils semblaient gras et heureux.

Le sanglier s'efforça de les imiter, en se dandinant d'un air détaché. Le triste résultat fut qu'au bout de cent mètres tous les cochons sans exception le fixaient avec méfiance.

- O sgiò Sannutu, je vous prie de cesser vos pitreries, grinça le renardeau, le regard tourné vers le village.

Scimitu se colla à eux.

- Si vous continuez, o sgiò Sannutu, nous allons nous faire écharper par vos cousins.

- D'abord, je ne vois pas ce que vous avez à me reprocher. Ensuite, je vous préviens que si l'un d'entre vous me parle encore de mes cousins, je fiche en l'air ce ridicule accoutrement et je fonce dans le tas.

Vannina, couchée sur le dos du sanglier et recouverte par la peau, pouffa de rire.

- J'aimerais bien nous voir. Nous devons avoir fière allure.

Les cochons domestiques s'étaient arrêtés pour mieux contempler leur curieux congénère. Russinu tremblait de tous ses membres au point que son déguisement s'agitait sur son dos comme une feuille.

- Je crois que c'est la fin, mes amis. Nous sommes découverts.

Tout semblait fini lorsqu'une prière monta vers le ciel. Un oiseau ou tout au moins ce qui avait été un oiseau venait de se poser sur la peau qui masquait Vannina. De la longue robe de bure qui le recouvrait, sortait un bec noir qui s'ouvrait et se refermait au fur et à mesure que s'égrenait la supplication.

*« À la chjesa voddu andà
Spiritu Santa à ritruvà
Acqua santa chì mi bagna,
Spiritu Santu m'accumpagni
Acqua santa chì bagn'à mè.
Spiritu malignu luntan'da mè. »*

« Je veux aller à l'église
Retrouver l'Esprit Saint.
Eau sainte qui me baigne,

Que l'Esprit Saint m'accompagne
Que l'Eau Bénite me baigne,
Et maintienne le Malin loin de moi. »

Les cochons domestiques, d'abord muets, reprirent bientôt avec dévotion la prière qui s'éleva pieusement vers le ciel. Ubobo, puisqu'il s'agissait de lui, pleurait et gémissait, en suppliant le Créateur.

Il entama le Pater Noster, suivi en cela par tous les animaux. U sgiò Sannutu n'intéressait maintenant plus personne. Ubobo hurlait les mots, les entrecoupant d'un vigoureux salut en direction de ses amis.

- *Patri nostru di lu celi...* Heureusement que je suis arrivé... *Sichi laudatu u vosciu nomu...* Sinon vous étiez faits comme des rats... *Caru à tutti u vostru regnu...* Je vais vous accompagner... *Ed ogni fiatu v'ubbidisca...* J'ai rencontré Altonu qui me l'a demandé... *Com'è in celi cusì in tarra...* En contre-partie, il m'a promis... *Deti ci oghji l'alimentu...* Que je pourrais me venger d'u Moru... *La sustanza d'ogni ghjornu...* Je lui arracherai son plumage... *Parduneti i nosci uffesi...* Je le couvrirai d'excréments... *Comu no' li pardunemu...* Mon Dieu qu'arrive cette heure bénie... *À chì offendi ancor'à noi...* Puis, je reconquerrai mon Ubaba... *U ci deti tintazioni...* Ma bien-aimée... *Ma salveti ci da u mali...* Et le bonheur reviendra... *Amen-Ghjesù è cusì sichi.* Alleluia.

Cependant, le jour s'était levé et le déguisement des amis devenait trop évident. Il leur fallait quitter la procession animale pour se diriger vers la mer.

- Continuez de chanter, leur ordonna Ubobo, et, lorsque vous serez sur le côté du chemin, plongez dans le maquis.

- Qu'est-ce que tu veux que nous chantions, dit le sanglier, nous ne sommes pas des grenouilles de bénitier comme toi.

- Chantez n'importe quoi mais chantez, nom d'une pièce d'or.

- Je connais bien une bénédiction mais elle est un peu spéciale.

- Chantez, brailla Ubobo au comble de la colère, chantez ou je vous picore le croupion.

- *Ogni cosa trimava*, se mit à fredonner u sgiò Sannutu,
« *Tarrantuli è topi,*
U focu striava,
Par fini à li scopi. »

« Tout tremblait,
Tarentules et rats ;
Le feu
Et jusqu'au balai criait. »

- Chantons tous en chœur mes frères, lança Ubobo d'une voix criarde, en battant la mesure avec l'une de ses ailes déplumées.

« *Di pidochji è pulci,*
Tamanta brigata

*Maiori chè li bruchi
Sunò la scupata. »*

« Pour les poux et les puces,
En procession
Plus grande que celle des chenilles,
Retentit le grand ménage. »

U sgiò Sannutu se préparait déjà à disparaître dans les fourrés, lorsqu'un "schrgrouinkk" charmeur l'arrêta dans son élan. À franchement parler, ce ne fut pas seulement ce délicat cri de séduction qui le bloqua, mais une imposante masse de chair qui bloquait le passage. Devant lui se tenait la plus magnifique truie que la Terre ait portée ; une femelle d'au moins deux cent cinquante livres, aux jambons énormes. Des dizaines de kilos de lard recouvraient un corps aux formes épanouies. La petite queue rose s'agitait avec un enthousiasme qui fit perler des gouttes de sueur entre les soies d'u sgiò Sannutu. Mais, pire que tout, était le regard énamouré que lui envoyait la commère. U sgiò Sannutu se sentit devenir si petit qu'il pensa bien être tombé dans un trou de souris. Hélas pour lui, sa taille restait celle d'un sanglier adulte, grossi par la peau sous laquelle se cachait Vannina.

- Étranger ? susurra la truie.

- Ouiiiiiiiiiii, laissa échapper le sanglier.

- Mon cher Sannutu, vous devez assurer, murmura Ubobo. Votre charme a opéré auprès de cette jeune fille. Tenez votre rang, crénom d'un picaillon. Est-ce qu'un fils de la Cinarca aurait peur d'une femelle domestique ? Enfin ! Tout de même, o sgiò Sannutu Sinibaldù Brancalone di a Cinarca !

- C'est vrai, o sgiò Sannutu, ce n'est qu'une cochonne, souffla Vannina.

- Justement, gémit le sanglier, ce n'est qu'une cochonne.

- Eh !! Eh !! Sont-ce là vos porcelets ? reprit l'immense truie.

- Mes osselets ? fit u sgiò Sannutu d'un air parfaitement ahuri.

La truie éclata d'un rire qui ressemblait à l'effondrement d'un arbre foudroyé.

- Schruink, il est drôle comme un Bastiais.

Son groin vint se poser entre les deux yeux d'u sgiò Sannutu qui commença à loucher atrocement.

- Veuf ?

- Oui, non. Enfin je ne sais pas ; je ne sais plus.

Une larme de désespoir coula le long de la joue du sanglier.

- Ubobo, je n'en peux plus.

La corneille continuait de diriger avec entrain son chœur improvisé.

- Interdit, o sgiò Sannutu. Il est strictement interdit de reculer.

- Mais elle me veut, je le sais, je le sens.

- Eh bien, elle a de l'appétit, laissa tomber Ubobo avec dégoût, parce que moi je ne vous trouve pas joli joli.

U sgiò Sannutu parlait la bouche tordue afin que sa courtisane ne l'entendît pas.

- Ubobo, une fois pour toutes, je me moque de ce que vous pensez de moi. Mais pour l'amour de Dieu, éloignez-moi cette mégère.

L'oiseau se pencha vers l'oreille du sanglier.

- Alors comme Altonu, vous allez me promettre de m'aider dans ma vengeance contre u Moru, le corbeau.

- Je le promets.

- Et, de faire en sorte que je pourrai offrir à Ubaba tout l'or d'u Diavulu.

- Je le promets mais par pitié, dépêchez-vous. Vous voyez bien qu'elle me passe le groin partout partout.

- Général Tupinu, hurla Ubobo.

Le rat sortit d'un fourré, le chapeau en bataille.

- Général Tupinu, reprit la corneille, serait-ce un effet de votre bonté que de me charger cette cochonnaille ?

- Au contraire, o sgiò Pilatu. À moi, mes cousins et mes frères. À l'assaut.

Des centaines de rongeurs déchaînés attaquèrent les porcs qui fuyaient en hurlant vers le village. La grosse truie elle-même, oubliant le cher objet de son désir, volait littéralement sur la route. Le lard en bandoulière, elle courait à corps perdu vers les humains.

Le général Tupinu arrêta ses troupes.

- Mission accomplie. L'ennemi est en déroute.

Ubobo désigna la direction de la mer.

- Désormais, la route nous est ouverte. Vous pouvez retirer vos déguisements.

XXII - La capture de l'enfant mouflon

Ils traversèrent d'abord une lande désolée, couverte de genêts rampants. Puis, ils dépassèrent un banc de dunes hérissées de lentisques nains pour enfin découvrir la mer. Vannina courut sur la plage de sable fin à la rencontre de l'eau. Russinu et Scimitu la suivaient en jappant et en bêlant. Ils sautèrent ensemble un paquet d'algues brunes, ramassées en boule par la dernière tempête, pour achever leur course dans l'eau, en riant.

- Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas vu la mer, criait Vannina en s'aspergeant d'eau. Goûtez comme l'eau est salée, et sentez-moi ces odeurs !

Une fois l'enthousiasme calmé par ce bain, Russinu et Scimitu restaient sur cette frontière où se rejoignent la terre et l'eau, où naissait la Corse et commençait l'ailleurs. Lorsqu'une vaguelette trop familière taquinait un sabot ou une patte, son propriétaire reculait aussitôt avec une mine dégoûtée. U sgiò Sannutu et Ubobo préféraient, quant à eux, ignorer cette grande flaque salée qui, décidément, ne leur disait rien du tout et qu'ils appelaient dédaigneusement *u pozzu*.

- Tu sais, Vannina, finis par avouer Scimitu, que je t'aime par-dessus tout. Mais je ne suis vraiment pas certain d'avoir été créé pour fréquenter la mer.

- Moi non plus, renchérit Russinu, soulagé par l'aveu de son compagnon.

Vannina revint sur ses pas. Un grand sourire éclairait encore son regard.

- Allons nous amuser parmi ces grandes statues de pierre qui nous regardent.

- Non, Vannina, nous n'en avons pas le droit, répliqua Scimitu avec de la crainte dans la voix.

- Pourquoi donc ?

- Filomena racontait qu'il s'agit des âmes du Monde Glacé. Après que les Dévoreurs de Mémoire ont complètement vidé ces disgraciés, prisonniers dans la glace, leur enveloppe se dépose à la surface de la Terre sous la forme de ces longues roches qui regardent la mer.

Vannina donna un grand coup de pied dans un coquillage à moitié couvert de sable.

- Vous n'êtes pas drôles. Si on ne peut rien faire, on va finir par s'ennuyer. Ce n'était pas la peine de descendre de la montagne.

U sgiò Sannutu longea la plage, les yeux fixés sur le large. Au fur et à mesure que le temps passait, sa nervosité grandissait.

- Quelque chose m'inquiète, avoua le sanglier à Ubobo. L'envoyé de la fée Salamandre devrait se trouver ici depuis au moins une demi-heure.

La corneille s'enfonça dans sa robe de bure.

- Ce petit vent me glace le croupion.

- Cette absence m'inquiète. Je crois qu'il vaudrait mieux que nous repartions.

- Oh non, Altonu, attendons encore un peu, supplia Vannina.

U sgiò Sannutu marchait la tête baissée, répétant sans arrêt qu'il n'aimait pas ça, qu'il n'aimait pas ça du tout.

Même Scimitu et Russinu, malgré leur insouciance coutumière, s'étaient arrêtés de gambader, en proie à une soudaine angoisse.

Le premier à apercevoir le corps de Demetriu fut le renardeau. Il flottait à la surface de l'eau, non loin du rivage. La mer imprimait à son beau corps oblong un mouvement de va-et-vient, empreint d'une grande tranquillité.

Vannina s'approcha de Demetriu. De minces filets de sang, aussitôt dispersés par l'eau, s'échappaient de ses flancs blessés. Un petit poulpe se tenait tout contre lui cherchant à comprimer ses plaies.

- J'ai quand même fini par y arriver grâce à Supion l'Africain, souffla bruyamment le cétaqué en lançant un regard reconnaissant au petit céphalopode. Pardonne-moi pour le retard, mais les hommes d'u Diavulu m'ont pris dans leur filet et blessé à coups de harpons.

- C'est grave, Demetriu ? s'inquiéta Vannina.

- J'ai déjà connu plus douloureux lors de la grande bataille que nous eûmes contre les requins au large d'Isula Russa. Je voulais seulement te dire que tout allait bien pour ton peuple et qu'il aura besoin de toi pour entrer dans le Monde de la Licorne au moment prévu.

- Et c'est pour cela que tu as risqué ta vie ?

- L'incertitude et les inquiétudes t'auraient poussée à commettre des imprudences. Désormais, tu sais que tout va bien. Mais il faut t'enfuir tout de suite car u Diavulu ne va pas tarder à arriver. Son corbeau me suivait tandis que j'essayais de vous rejoindre.

Ubobo trembla de rage.

- Encore et toujours ce maudit séducteur.

U sgiò Sannutu tira Vannina par la robe.

- Suffit. Il faut que nous partions.

Un aboiement éclata, si proche que Russinu mordit l'air pour se défendre. La silhouette de Ghjaccaracciu se détachait parfaitement sur le sommet d'une dune.

Demetriu agita la tête.

- Je retourne vers le large. Avec Supion l'Africain je ne risque rien. Ma compagne et les miens m'attendent au large d'a Vintilegna.

- Et nous ? firent Russinu et Scimitu, tournant en tous sens.

U sgiò Sannutu désigna le ciel de son groin.

- Nous, mes amis, nous allons combattre.

Scimitu regarda Vannina.

- Nous ne pouvons la laisser seule. Peut-être arriverons-nous à fuir mais, elle, ne le pourra jamais.

Le général Tupinu escalada le dos d'u sgiò Sannutu.

- Je ne vois qu'une solution : la mer.

- Je ne sais pas bien nager, répondit l'enfant, en regardant avec terreur dans la direction de la montagne.

Le sanglier secoua la tête avec impatience.

- Demetriu, est-ce que tu crois pouvoir emporter la fillette avec toi ?

- Elle, s'écria le cétacé avec un bon sourire, bien entendu que c'est possible. Mais agissons avec célérité ou nous allons tous nous faire prendre.

Vannina se précipita dans l'eau et s'accrocha au cou de Demetriu.

- Tiens bon, fit ce dernier. Je tâcherai de ne pas trop te secouer. Dépêchons-nous, Supion. Nous la cacherons dans la grotte aux phoques.

Le dauphin, d'un habile coup de queue, s'orienta vers le grand large. Il nageait avec une aisance de rêve malgré ses blessures. Vannina, couchée sur son dos, se tenait à son cou. Ils disparurent derrière une vague et la mer retrouva son unité de couleur et de mouvement.

- Mes amis, hurla le sanglier, coiffé par le général Tupinu, chargeons la tête en feu et le cœur en fête. J'ai souvenance que, dans une précédente vie, grand capitaine des Corses pour je ne sais quel roi de France, nous taillâmes en pièces des mercenaires arrivés tout droit de Ligurie. La situation paraissait désespérée ; plus encore qu'aujourd'hui. Mais, grâce à notre courage, nous les mîmes en fuite. En avannnnntttt !!!!

Prudemment, Ubobo s'était jeté sous une racine pour mieux observer le combat.

Le jeune mouflon et Russinu tentaient de suivre leur aîné en évitant le sable que projetaient ses jambes arrière. Il y eut un moment d'arrêt lorsque les ennemis se trouvèrent face à face. Les brigands paraissaient décidés et bien nombreux. U sgiò Sannutu, emporté par une sainte fureur, les provoquait.

- Même morts, nous serions encore les vainqueurs. Nous vous défions, *surpatori*, vampires.

Ghjaccaracciu, fort de son expérience passée, s'était prudemment caché derrière un buisson jusqu'à ce qu'une épouvantable douleur le repoussât vers le centre de la lutte. Involontairement, il s'était assis sur Ubobo qui lui avait planté son bec dans le derrière.

U sgiò Sannutu le dépassa et, en deux coups de tête, bouscula quelques-uns des bandits.

- Tenons quelques secondes, le temps que Demetriu soit hors de portée de leurs fusils, souffla-t-il entre deux charges.

Si le renardeau arrivait à se faufiler entre les jambes des hommes, Scimitu peinait grandement. Ses coups de cornes ne parvenaient guère à ébranler les lourdes carcasses de ses adversaires. Pourtant, avec une témérité digne de ses aïeux, il reculait pour aussitôt frapper.

- Capturez ce petit imbécile puis tuez les autres.

La voix énorme dominait les cris et les bruits de lutte. L'ombre d'u Diavulu dominait Scimitu qui gratta le sable de son sabot. U sgiò Sannutu misura aussitôt la gravité de la scène.

- Russinu, Scimitu, on décroche.

Le puissant sanglier distribua encore quelques coups de défenses avant de se perdre dans le maquis. Russinu mordit un mollet et, lui aussi, réussit à s'enfoncer dans la broussaille. Scimitu aurait bien voulu en faire autant. Mais un filet de pêcheur le recouvrit. Les mailles se resserraient autour de lui au fur et à mesure qu'il luttait pour recouvrer la liberté.

Enfin, il s'arrêta, le regard un peu fou et le museau couvert d'écume. U Diavulu, une dague à la main, s'approcha du petit animal et s'accroupit. Ses yeux brillaient d'une méchante lueur.

- Petit mouflon, mes espions m'ont laissé entendre que la jeune Vannina t'aimait beaucoup. Nous allons vite le savoir. Si mon plan est le bon, je vais me servir de toi pour la capturer puis nous vous mangerons tous les deux comme deux agneaux de lait : à la broche.

Il arracha son large chapeau de la tête et partit d'un éclat de rire qui fit trembler jusqu'aux vieux chênes de la montagne.

XXIII - La terrible vengeance d'Ubobo

Altonu repéra la grotte de calcaire et, s'aidant du vent, y pénétra. La pointe extrême de l'île avait été sculptée par le souffle qui remontait le long de l'échine insulaire depuis la pointe méridionale jusqu'en Balagne. Tout ici, n'était que creux et aspérités. Mangé par l'air et par l'eau, le calcaire se perçait de mille yeux derrière lesquels battait le cœur de la mer.

Vannina avait été déposée dans l'une de ces cavités, invisibles pour celui qui n'en connaissait pas l'existence. Les pieds dans l'eau, elle jouait avec de jeunes phoques moines qui lui ramenaient une pièce de liège ayant appartenu à un filet de pêcheur.

Lorsqu'elle aperçut l'ombre familière d'Altonu, elle battit des mains.

- Je savais que tu viendrais. Est-ce que tu sais ce que sont devenus u sgiò Sannutu, Scimitu et Russinu ?

- Laisse-moi donc le temps de souffler. Le deuil prenait fin lorsque nous avons appris par les dauphins le combat avec les brigands. Seul Scimitu s'est fait capturer.

Vannina éclata en sanglot.

- Ils vont me le tuer.

- Je t'interdis de parler comme ça, fit Altonu avec sévérité, nous allons tout faire pour le délivrer. Mais, auparavant, il faut connaître sa situation. Après ça, nous serons quelques-uns à vouloir régler son compte à u Diavulu. La Confrérie des Pinnuti a décidé la guerre. Tous les animaux de l'île aux mille parfums et des Petites Terres sont mobilisés afin de venger nos morts. Monte sur mon dos et allons en reconnaissance.

- Dis-moi ce qu'ils font à Scimitu, gémit Vannina en s'accrochant à Altonu qui planait au-dessus de la tour.

- Si tu crois que c'est facile avec cette brume. Et à une telle hauteur, en plus.

Altonu effectua une magnifique boucle qui l'amena à la verticale de la mer.

- Descends plus bas, supplia Vannina.

- Je te l'ai déjà dit, leurs fusils pourraient nous atteindre. Mais voilà l'un de nos éclaireurs. Il va nous renseigner.

La beauté du nouveau venu impressionna si fort Vannina qu'elle baissa la voix pour interroger Altonu.

- Qui est-ce ?

L'aigle répondit avec une affectation dans la voix, qui parut presque prétentieuse.

- Lui, ma chère, mais c'est un mien cousin. Grand combattant devant l'Éternel et fin bretteur, ma foi. Je te présente u sgiò Mari, aigle des mers. Enfin presque, car mon père avait une mère royale ce qui explique mon aspect peu commun.

- Qu'est-ce qu'il est beau !

- Il a sa beauté, c'est certain, fit Altonu d'un ton où perçait une pointe de jalousie. Holà, mon cousin, qu'avez-vous donc découvert ?

- Peut-être un détail important.

Il glissa un regard hautain sur son cousin.

- Quelle est donc cette créature que vous transportez ainsi ?

- Je vous présente Vannina, l'enfant du Petit Peuple dont il fut beaucoup question ces derniers temps.

U sgiò Mari accomplit un vol plané en guise de bienvenue et, d'un coup d'aile charmeur, s'en vint effleurer Vannina dont le visage s'empourpra brusquement.

- Mon Dieu, mon cousin, fit-il en direction d'Altonu, vous auriez pu faire un plus mauvais choix. Elle n'est pas vilaine bougresse.

- Avez-vous trouvé l'endroit où u Diavulu pourrait cacher l'enfant du Roi des Mouflons ?

U sgiò Mari réfléchit quelques secondes durant lesquelles son regard devint si beau que Vannina poussa un très gros soupir.

- Je vous parlais tout à l'heure d'un détail important.

Il plana autour d'Altonu et se porta à ses côtés.

- Je sais où nous allons trouver l'information. Sachez qu'après chaque pêche, j'ai pour habitude d'aller me débarbouiller dans un ruisseau de la montagne. Oui, j'ai horreur de mal paraître. Or, je partage ce cours d'eau avec u Moru, le corbeau d'u Diavulu. Et lui doit savoir.

- Très bonne idée, mon cousin, apprécia Altonu, allons-y tout de suite.

À cette heure de la journée, le vent était tombé et les deux oiseaux n'eurent aucune difficulté à remonter vers l'intérieur des terres. U sgiò Mari continuait de vouloir charmer Vannina en volant plus vite que son ombre. Altonu, bien que handicapé par le poids de Vannina, mettait les bouchées doubles, tout en agonisant son cousin de malédictions.

- Déjà dans le passé, son trop grand amour pour les femelles l'avait perdu. Nous allons avoir besoin de nos forces et il cherche à m'épuiser pour faire le joli cœur.

- Qu'est-ce que tu dis, Altonu ? s'inquiétait Vannina.

- Je ne dis rien sauf que c'est folie de voler à pareille vitesse. Tu risques de tomber.

- Oh non ! Moi, je m'amuse beaucoup.

- Et flûte, grogna Altonu. Si personne ne veut comprendre, je me demande pourquoi je m'obstine à parler.

Le corbeau n'était pas encore arrivé lorsqu'ils se posèrent près du torrent. Altonu, très essoufflé, tentait de récupérer tandis qu'u sgiò Mari étudiait les lieux afin de préparer son piège.

- Je crois avoir tout calculé. Vous, mon cousin, vous allez vous percher sur le grand pin que vous voyez au pied du pic. Quant à moi, je vais me tenir sur le

haut de cette pierre qui ressemble à un homme. U Moru ne devrait guère tarder. Je m'élancerai le premier. Et vous, vous couperez la retraite à ce bâtard. Ainsi, après combat, nous le capturerons pour le ramener vers les nôtres. C'est lui qui a dénoncé notre défunt parent aux chasseurs. Je voulais que vous le sachiez.

D'un mouvement majestueux, il monta vers les cieux avant même que Altonu ait pu répondre.

- Il m'énerve à toujours tout décider à la place des autres. C'est quand même moi qui aie été chargé de te protéger, non ? Regarde-le. Il est déjà à pied d'œuvre. Il faut que j'y aille. Vannina, mon cœur, cache-toi sous un rocher. Je vais où cette bourrique m'a dit d'aller, l'essentiel étant de faire parler le corbeau.

Vannina opina du bonnet. Puis elle mit les pieds dans l'eau de la rivière et, du regard, chercha un abri. Non loin de là, l'eau bondissait par-dessus un gros rocher, provoquant une cascade. Le renforcement existant derrière le rideau aquatique protégerait parfaitement l'enfant du regard ennemi. C'est en frissonnant que Vannina y pénétra. Puis elle se frotta vigoureusement le dos en observant l'extérieur.

La voix grinçante d'Ubobo la fit défaillir.

- Belle journée, n'est-ce pas, ma petite Vannina ?

- Ubobo ? Qu'est-ce que tu m'as fait peur !

La corneille portait toujours sa robe de bure mais grande ouverte. Sur le corps de l'oiseau, un fin duvet repoussait, rendant son apparence plus présentable.

- Que fais-tu ici, mon enfant ?

- Je vais chercher à attraper u Moru pour le forcer à dévoiler l'endroit où Scimitu est retenu prisonnier.

Ubobo éclata d'un rire sinistre.

- Je suis aussi là pour ça. Après ce que je vais lui faire, Ubaba me reviendra.

La corneille paraissait si touchante dans son affliction que Vannina l'embrassa en plein milieu du front. Ubobo eut pour premier geste de refermer sa robe de moine. Puis soudain, il pleura. Les larmes coulaient sans retenue de ses yeux. Il bégayait, il murmurait, il radotait, comme si tous ces jours, toutes ces semaines de douleur sortaient d'un coup en fontaines salées.

Vannina l'avait pris dans les bras et le berçait comme on berce un bébé. Doucement, tout doucement, le chagrin laissa la place à une profonde détermination. Ubobo se remit sur ses pattes et peigna de l'aile son crâne duveteux.

- Pardonne-moi. Ça a été plus fort que moi. Mais j'aime tellement Ubaba. Après les larmes, la vengeance. Regarde donc qui arrive.

- Le gardien du trésor, souffla Vannina.

U Moru descendit vers la baignoire qu'il affectionnait particulièrement. Il semblait que cette journée allait lui être particulièrement bénéfique. U Diavulu, son maître, témoignait d'une heureuse humeur causée par la capture du jeune

mouflon. Et lui, le grand corbeau, s'apprêtait à rendre hommage à une demoiselle corbeau de toute beauté. Ça le changerait de cette corneille dont la prétention commençait à lui casser l'ouïe. Voilà bien comment étaient les femmes : pour une minute de bonté, elles se croyaient tout permis.

Lorsque le soleil serait au zénith, il rejoindrait sa beauté noire sur les remparts du château et... Il en tortilla le croupion de bonheur. À lui, la belle vie ! Rien que le souvenir de cette diablesse lui faisait monter les sangs jusqu'au bout des ailes.

- Cra, cra, cra, y'a d'la joie, chanta-t-il en posant les pieds devant sa cascade préférée.

« Je vais voir ma belle

Pour lui taquiner le bout de l'aile

Je vais voir Isabeau

Princesse des grands corbeaux. »

Il plongea son bec dans l'eau et s'envoya artistiquement quelques gouttes sur le plumage.

- Miroir, fit-il, miroir glacé

Suis-je le plus beau de tous les corbeaux ?

Il tordit la tête et, extasié, contempla sa queue. Elle s'ornait des plus belles plumes qui soient. Il était conscient de l'attrait qu'exerçait cet apanage sur les femelles et le soignait particulièrement. Il tourna sur lui-même.

- Que dis-tu de ma queue, ma chère cascade. Crois-tu qu'elle plaira à mon amie ?

Pire qu'un paon, il se pavana dans l'eau.

- Un dernier petit coup sur les plumes de la tête et j'y vais.

Puis, pris d'un gros soupir, il laissa échapper.

- Quel beau zozio je fais, tout de même. Pour un peu, avec un si beau plumeau, je tomberais amoureux de moi-même.

Le son s'étrangla dans sa gorge. L'air ne passait plus dans ses poumons. Il tenta de reculer mais n'y parvint pas. Il gratta l'eau de ses pattes et s'effondra sur le côté, baignant dans l'eau.

- Alors, o sgiò Moru, on patauge comme un vilain petit canard.

Le corbeau reconnut la fillette que recherchait son maître. Et derrière elle, une affreuse corneille chauve, enveloppée dans une toile de bure. Il se débattit et s'étrangla un peu plus.

- Que m'arrive-t-il ?

- Il t'arrive que je t'aie attrapé avec une ficelle. Nous étions cachés sous la cascade et je n'ai pas résisté à l'envie de te passer un licol. Maintenant, il va falloir me dire où ton maître détient Scimitu.

- Je ne parlerai pas.

- Attends. Nous allons voir jusqu'où va ton courage.

Elle grimpa sur le rocher de la cascade et lança un sifflement strident vers les hauteurs puis, agita les bras en tous sens. Peu après, Altonu et u sgiò Mari la

rejoignirent considérant avec stupéfaction Ubobo et le corbeau en laisse. Le cousin d'Altonu ne semblait guère apprécier ce changement de dernière minute.

- Bien sûr que leur piège a marché. Mais, il aurait pu ne pas marcher. Et imaginons un peu que ça n'ait pas marché. Quelle catastrophe ! Tandis que mon plan était certain de fonctionner.

- Mon cher cousin, le coupa Altonu, croyez bien que je ne cherche nullement à m'immiscer dans votre discussion privée avec ma protégée. Mais il me semble que votre raisonnement pêche par sa mauvaise foi. La vérité est celle-ci : tandis que nous attendions là-haut comme des glands sur leurs chênes, si vous voulez bien me passer l'expression, cette enfant capturerait, sans l'aide de quiconque le dangereux u Moru.

- Ah, je vois que mon cousin n'a guère aimé être battu à la course, répondit perfidement u sgiò Mari.

Altonu se détourna et laissa tomber du bout du bec :

- C'est curieux, mais je vous sens vexé, je vous sens.

- Innò.

- Mes bons seigneurs, gémit le corbeau, j'ignore le pourquoi de votre querelle mais pourrais-je au moins savoir celui de ma capture ?

Les deux rapaces, courroucés, tournèrent leurs regards vers le gros oiseau toujours à plat ventre dans le cours d'eau. U sgiò Mari prit la parole le premier.

- Nous t'avons capturé pour...

- Vannina t'a attrapé, rectifia Altonu, pour que tu nous dises l'endroit où ton maître cache le petit mouflon.

- Vannina et Ubobo, précisa la corneille, d'un ton pincé.

- Je n'en sais rien, gémit le corbeau. Je ne suis que le gardien de son trésor. Croyez-vous qu'il me fasse des confidences ?

- C'est un menteur, s'exclama Vannina, lorsque vous n'étiez pas là, il refusait de répondre. C'est donc qu'il sait quelque chose.

- Je suis certain qu'il sait, répéta Ubobo.

- Elle me hait, se lamenta u Moru. Elle me hait pour d'obscures raisons. Mes bons seigneurs, si je savais, je parlerais. Croyez-moi.

Vannina se précipita vers lui, en fureur.

- Tu n'es qu'un menteur et je vais te faire avouer.

- Nous allons te dépecer, renchérèrent les deux aigles.

- Tuez-moi. Dépecez-moi. Je ne pourrai pas vous livrer ce que je ne connais pas.

- Il n'y aura pas besoin de le couper en morceaux, fit Ubobo. Laissez le moi et il va tout dire. Je vous en donne l'assurance.

Puis se tournant vers le corbeau.

- Ne disais-tu pas, tout à l'heure, lorsque tu te croyais seul que tu avais rendez-vous avec la belle Isabeau, la reine des corbeaux ?

- Si fait, souffla misérablement u Moru.

- Qu'as-tu fait d'Ubaba, la si jolie corneille, arrachée à l'amour de son compagnon.

- Elle ? fit u Moru. Elle peut bien retourner d'où elle vient. Elle n'est rien pour moi. Moins que rien.

Ubobo tourna le regard vers le ciel.

- Merci mon Dieu, vous m'avez exaucé.

Puis fixant u Moru.

- Chez vous autres, corbeaux, la beauté réside dans la queue ? Tout comme chez nous, les corneilles, non ?

- Oui. Enfin, peut-être.

Ubobo le contourna à pas lents. Puis d'un geste vif, il se pencha sur le derrière d'u Moru et, avec une jouissance peu charitable, en arracha une plume. Puis, il recula en brandissant le trophée.

- Te voilà déjà plus laid, mon pauvre corbeau. Si tu ne parles pas, tu ressembleras à une pintade et ton derrière à un vulgaire croupion.

- Vous n'avez pas le droit, bégaya u Moru, vous m'entendez, vous n'avez pas le droit.

Sa voix se fit glapissante.

- Au secours, à l'aide, à l'assassin. On me déplume. On me tue. On me déshonore. Dieu Soleil, Dieu Tout-Puissant, empêche cette diabolique corneille de m'ôter ma belle queue. Que vais-je devenir sans elle ? S'il vous plaît, aigles, mes frères, vous qui savez le prix d'une queue, arrêtez donc cette criminelle action. Aïïïe.

Une deuxième plume venait de quitter l'extrémité de son corps qui se tordit de désespoir. Enfin, il se détendit. Une voix d'outre-tombe sortait de son bec serré. Ses pattes étaient maintenant secouées de petits soubresauts. U Moru renonçait à la lutte.

- Je vais tout vous dire. Le mouflon est enfermé dans la cour du château, dans une cage de bois. U Diavulu veut le faire rôtir demain soir pour se venger de tout le mal que vous lui avez fait. Maintenant, tenez votre promesse et relâchez-moi.

- Promesse contre promesse, vous avez dit que vous me le laisseriez un certain moment, protesta Ubobo.

- C'est vrai, répondit l'aigle. Nous allons te laisser le temps pour Vannina de prendre un bain et lorsque nous reviendrons, tu le délivreras. D'accord.

Ubobo ricana sardoniquement.

- Ça me suffira.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Lorsqu'ils s'en retournèrent vers la cascade, ils ne reconnurent tout d'abord pas u Moru. Ils crurent apercevoir Ubobo. Puis en se rapprochant, ils distinguèrent un tas de plumes noires, dont les plus légères s'envolaient au vent.

- Quelle horreur, laissa tomber u sgiò Mari, il l'a totalement déplumé.

- Ubobo ! Ce que tu as fait est atroce, renchérit Altonu.

- Je le sais messires et, déjà, je m'en repends. Pourtant Dieu que la vengeance est agréable lorsque son feu vous a brûlé le cœur pendant de si longues nuits. Je lui ai laissé les ailes intactes afin qu'il puisse voler. Cela dit, il est à vous, messires, à vous tout entier.

Vannina défit le nœud qui retenait le corbeau. Ce dernier se releva, s'ébroua, puis se contempla. Enfin, le croassement incertain, il demanda :

- Rendez-moi mes plumes. Je vais essayer de les remettre. Mais je me vengerai, vous m'entendez, je me vengerai. Je mangerai la cervelle de l'enfant.

Il battit des ailes et s'envola lourdement en frissonnant.

XXIV - La fin du Seigneur de l'Alliance

Le grondement s'enflait comme un être monstrueux qui eût tiré son énergie de la nature entière. Il ressemblait à celui qu'aurait produit un torrent, soudain gonflé par les crues. Les animaux avaient été prévenus par un mystérieux message que le cosmos rugirait comme une bête féroce. Ainsi devait s'achever le combat du Seigneur de l'Alliance, entré en possession du corps d'u Diavulu, contre Vannina, enfant pure, porteuse du destin de son peuple et, au-delà, de celui de tous les êtres vivants.

Ce jour-là, à la demande du Vieux Sage et du Roi de la Montagne, les animaux procédèrent à une nouvelle assemblée. Une fois déjà, on s'en souvient, les Pinnuti, avaient ainsi projeté leur énergie vers les étoiles. Le soir venu, ils y mirent toute leur âme et plus encore. Le vent naquit au-dessus de la montagne aux mouflons. Il commença par un petit souffle qui s'amplifia au point de briser les pins laricci comme des fétus de paille.

Le vieil âne restait debout dans la tourmente, nimbé d'une lumière bleutée.

- L'enfant mérite la lune. Offrons-la lui, lança-t-il d'une voix si basse qu'elle fit trembler le sol.

Dans la cour du château, Ghjaccaracciu hurlait vers le ciel. U Diavulu sortit de la salle principale et lui jeta deux ou trois menaces.

- Je ne sais pas ce qu'a ce chien, mais il va prévenir les environs et ces idiots ne viendront pas chercher le jeune mouflon.

U Moru se percha sur son épaule, le corps emmailloté dans une écharpe de laine.

- Vous avez vu, Maître, comme j'ai beaucoup souffert pour vous.

U Diavulu envoya une caresse au gros oiseau.

- Tu es mon plus fidèle serviteur, u Moru, et tu recevras ta récompense en temps voulu. Mais que tu es laid ! Garde tes vêtements jusqu'à ce que tes plumes aient repoussé ou tu ne provoqueras plus la peur mais seulement le rire.

Il détailla le ciel.

- Que se passe-t-il aujourd'hui ? Ce bruit et ces nuages sombres ressemblent beaucoup aux préparatifs d'une tempête. J'espère seulement qu'elle n'empêchera pas l'enfant de tomber dans mon piège. Quant à toi, Ghjaccaracciu, silence ! Et veille bien sur le prisonnier parce que, parole d'u Diavulu, s'il s'enfuit, tu le paieras de ta vie.

Le chien s'aplatit sur le sol en poussant un long cri lugubre. Il savait, lui, ou plutôt il sentait que l'homme avait tort. Ce bruit n'était pas qu'un simple bruit, mais beaucoup plus. À l'appel de la Confrérie des Pinnuti, l'univers s'adressait à

u Diavulu. Pour tous ces animaux, qui n'avaient pas oublié l'antique langage des étoiles, le message était simple.

- Qui es-tu toi pour oser défier la loi de la Vie ? Tu brûles, tu tues pour le plaisir de la puissance et de l'argent. Une dernière fois, libère cet enfant de mouflon et cesse de persécuter l'enfant du Petit Peuple.

Ghjaccaracciu s'écrasa un peu plus encore sur le sol. Un terrible dilemme déchirait sa conscience. Depuis sa naissance, il appartenait à u Diavulu et sa fidélité n'avait jamais été prise en défaut. Pourtant, le brigand ne lui épargnait ni les coups ni les insultes. Il en avait affreusement souffert mais jamais, jusqu'à cette minute, il n'avait pensé désobéir à son maître.

Cette voix, descendue des étoiles, le troublait profondément. Elle était celle de la Vérité, celle qui sait ce qui est bien et ce qui est mal. Tous les êtres vivants en dépendaient depuis l'humble mousse qui couvre le pied des arbres jusqu'au plus grand seigneur de Corse.

Le chien gémissait ne sachant quel chemin choisir. U Diavulu s'approcha de lui et lui envoya un méchant coup de botte.

- Tiens-toi donc prêt, au lieu de geindre comme une vieille femme.

Ghjaccaracciu se releva sur ses jambes. Il ne parvenait pas à dépasser l'attachement qu'il portait à l'homme. Vivre avec lui s'avérait souvent difficile et douloureux. Vivre sans lui était impossible.

Il n'était que midi et le jour parut s'éteindre comme une bougie arrivée à son terme. La cour du château perdit de son relief et la nuit tomba. Au-dessus de la Terre, la Lune s'était déplacée pour masquer le Soleil.

U Diavulu jura deux fois plus qu'à l'accoutumée.

- Par l'Enfer, qu'est-ce que c'est encore que ce coup fourré ? Voilà que maintenant le soleil se cache.

Il tendit son poing vers l'astre de lumière.

- Attends donc un peu.

Il s'élança dans l'escalier qui menait au donjon. La fureur lui donnait des ailes. Il ne ressentait ni fatigue ni douleur. Les marches s'évanouissaient sous ses pieds bottés. Sa barbe noire volait autour de sa tête. Il déboula sur le chemin de ronde. Il tourna un regard de haine vers le ciel obscur.

- Les hommes t'honorent et te vénèrent, toi qui n'es même pas capable de tenir ton rôle. Tu es le Soleil et tu dois briller pour nous éclairer. Ou tu n'es plus rien et nous n'avons plus besoin de toi, cierge du ciel.

Il s'arrêta, suffoqué par sa propre fureur, et tendit un doigt accusateur vers la lune nimbée de jaune.

- Pourquoi devrais-je être à ton service ? Que m'as-tu donné pour que je te supplie ? Rien. Ou plutôt si. Tu m'as arraché le seul être que j'aie jamais aimé : ma femme. Depuis, j'ai perdu tout amour et toute tendresse. Tu veux protéger l'enfant du Petit Peuple ? Tu veux que celle-ci rejoigne le Monde de la Licorne ? Moi, u Diavulu, le maître de cette vallée, je ne le veux pas. Moi, le Seigneur de l'Alliance, je le refuse.

Il cracha par terre.

- Je le jure sur mon amour disparu, ce soir ou cette nuit, que m'importent tes ténèbres, je mangerai l'enfant et le mouflon.

Ses éclats de rire dominaient le bruit de tempête et se transformèrent en un tourbillon qui s'opposa à la puissance descendue du ciel. C'était comme deux géants qui s'entre-déchiraient dans une lutte à mort.

Vannina, à genoux dans le passage secret, et Tupinu, le petit rat intrépide, observaient, par un trou, la progression des fourmis. La cage, dans laquelle était enfermée Scimitu, se trouvait suspendue au centre d'une cour intérieure, gardée par les hommes d'u Diavulu. Pourtant, le plus grand danger restait le flair de Ghjaccaracciu, le terrible chien d'u Diavulu. Depuis que la lune avait éclipsé le soleil, il tournait devant la porte de la prison.

La Reine des Fourmis avait demandé à délivrer l'enfant mouflon afin de s'acquitter de sa dette envers Vannina. D'autres solutions auraient pu être étudiées mais elles auraient blessé la susceptibilité du généreux insecte. Le Sage, lui-même, avait expliqué que le Grand Voyage était le fruit d'une immense solidarité dont le peuple des fourmis ne devait pas être exclu.

En ce début de printemps, les petits insectes parcouraient de nouveau chaque centimètre de terrain à la recherche de nourriture. La Reine, utilisant ces innombrables messagers, avait collecté toutes les informations utiles pour délivrer Scimitu.

Puis un plan avait été dressé : tout d'abord, une colonne de fourmis-soldats, parmi les dures à l'ouvrage, s'en irait sectionner la corde qui retenait la cage en l'air. Le chien ne repérerait pas ces petits êtres sans importance. Dans un même temps, d'autres fourmis déverseraient dans la nourriture des hommes d'u Diavulu ces grains de *pataghine*, d'ivraie qui ouvre la porte du monde des rêves.

- Enfin, avait conclu la Reine des fourmis avec un léger sourire, nous allons nous occuper de ce bon gros chien et lui offrir un cadeau qu'il va tout particulièrement apprécier. Toi, Vannina, tu entreras dans le château par un souterrain. Le général Tupinu s'est proposé, une nouvelle fois, pour te guider.

Vannina montra l'un des gardiens qui venait de tomber sur le sol en ronflant profondément.

- La *pataghine* fait son effet, général Tupinu. Montez, je vous prie jusqu'à Scimitu, et dites-lui bien que nous sommes là.

Le petit rat se cassa en deux, en un cérémonieux salut.

- *Madamicella*, je suis à vos ordres. J'y cours, j'y vole. Que dis-je ? j'y suis déjà.

En deux bonds, il atteignit la poutre maîtresse. Il courut jusqu'à se trouver à la verticale de la cage et d'un saut élégant, rejoignit le petit mouflon. Ce dernier se tenait tristement couché, les yeux clos. Tupinu lui souffla dans l'oreille.

- Holà, mon ami ! Je vois qu'on se laisse aller. On a beau être Scimitu le plus fou de tous les princes de la montagne, on pleure comme un enfant.

Scimitu bêla de joie.

- Tupinu, qu'est-ce que je suis content de te voir. J'ai peur, Tupinu. U Diavulu veut se servir de moi pour capturer Vannina pour ensuite nous dévorer.

Tupinu grinça des dents en imitant un homme en colère. Il grossit sa voix et marcha en roulant des épaules.

- Je suis u Diavulu, l'homme qui défie le Soleil. Je ne crains personne pas même la mort.

- Arrête, Tupinu, ce n'est pas le moment de faire l'imbécile. Essaie plutôt de me délivrer.

- Ne t'en fais pas. On s'occupe déjà à couper la corde qui maintient cette cage entre ciel et terre. Quant à Vannina, elle t'attend derrière ce mur.

- Il ne fallait pas, hurla presque le petit mouflon, le brigand va l'attraper et la tuer.

- Mon cher Scimitu, j'ai étudié ce plan jusque dans ses plus petits détails ; c'est te dire si tu peux lui faire confiance.

- Mais le chien ? lança encore Scimitu.

- Ce pauvre Ghjaccaracciu ? En ce moment même, il se bat contre une armée de puces qui le dévore littéralement. En d'autres termes, il a d'autres chats à fouetter qu'un mouflon en cage.

- Tu es sûr, pour les puces ?

- Cesse de me demander en permanence si je suis sûr, s'impacienta le petit rat. La cage va bientôt chuter. En attendant, je vais ronger la corde qui ferme la porte. Après, tu prends ta respiration et tu me suis.

Il se retourna.

- Et sans me demander si je suis sûr. D'accord ?

- D'accord, fit Scimitu d'une toute petite voix.

Le dernier garde s'était endormi lorsque la cage tomba dans un fracas de bois brisé. Un peu étourdi, Scimitu se releva en vacillant.

- Vite, glapit Tupinu, cours vers Vannina. J'entends les aboiements de Ghjaccaracciu. Je bloque la porte.

Tandis que le mouflon galopait vers l'enfant qui l'appelait de toutes ses forces, le rat s'efforçait de refermer le lourd panneau de bois. De l'autre côté, le chien poussait, s'arrêtant par moments afin de se gratter comme un forcené.

- Dépêchez-vous, fit encore Tupinu avant d'être propulsé dans l'espace.

Emporté par son élan, Ghjaccaracciu déboula au centre de la cour. D'un regard, il saisit l'étendue de la catastrophe : les gardes endormis, la cage brisée, l'ombre d'un rat disparaissant dans un trou et cette ouverture dans le mur.

Alors, le chien eut un geste incroyable : il s'assit sur la terre battue et contempla le ciel. Il savait que la punition de son maître serait terrible. Mais ça n'était plus important. La survie de l'enfant primait tout : il fallait que ce soit ainsi. Une force supérieure le poussait à agir contre l'homme. Les puces

l'avaient abandonné et il se sentit soudain libéré d'une grande angoisse. D'un pas léger, il gagna l'escalier qui monte jusqu'au donjon et rejoignit u Diavulu qui désignait deux points qui s'enfonçaient dans l'ombre de la nuit.

- Ils s'enfuient. Rattrapez-les. Tuez-les. Non, ramenez-les moi vivants que je les déchire de mes propres mains.

Il regardait autour de lui avec des yeux de fou.

- Traîtres, vous êtes tous des traîtres !

Paralysé, il fixait son chien.

- Toi aussi, tu es un traître. Je te tuerai tout à l'heure. Mais d'abord, eux.

Il saisit un fusil à long canon et le posa sur un créneau en murmurant :

- Ils sont encore à portée.

Il releva le chien de l'arme.

- Adieu, enfant maudite. Ton peuple n'entrera jamais dans le Monde de la Licorne. Il ne verra jamais la Grande Lumière.

Un cri rauque l'empêcha d'appuyer sur la gâchette. Un poids immense pesait sur ses épaules. Il recula, en se débattant, jusqu'aux créneaux, tentant d'y prendre appui. Il ne rencontra que le vide. Une dernière fois, il hurla :

- Lâche-moi, chien de l'enfer, lâche-moi.

Ghjaccaracciu ne mordait pas. Il ne grognait pas non plus. Il menait seulement son maître vers le précipice. Ses yeux n'exprimaient cependant qu'un immense amour. Parce qu'u Diavulu devait mourir, il préférait que ce soit lui l'instrument de cette perte. Il poussa sur ses jambes. Les deux corps parurent voler le long de la paroi de granit puis s'abîmèrent.

Un nuage sombre s'approcha de la tour. Des dizaines de rapaces le composaient. Ils s'abattirent sur les hommes d'u Diavulu en poussant des cris effrayants. Les hommes reculaient en se protégeant les yeux. Les becs déchiraient leurs chairs.

Altonu laissa ses serres pénétrer dans le cou d'un bandit.

- Rappelle-toi tous ceux d'entre nous que tu as tués.

Aux cris des oiseaux répondaient ceux des brigands. Lorsque ces derniers ne furent plus que des êtres craintifs réfugiés dans le château, les rapaces s'éloignèrent en hurlant leur victoire. Le règne d'u Diavulu venait de prendre fin. Le bruit de tempête cessa alors et doucement la Lune s'écarta du soleil. Sous une pierre, tapi et tremblant, u Moru se rongea le bout des ailes, priant pour ne pas être découvert.

XXV - Le Monde de la Licorne blanche

Les trois mois qui suivirent la disparition d'u Diavulu comptèrent parmi les plus agréables qu'ait vécu Vannina. La menace n'était plus qu'un souvenir qu'on se racontait le soir au clair de lune. Avec le printemps, la nature s'était réveillée. Les fleurs couvraient les prairies et le maquis, tandis que les odeurs s'y promenaient en liberté. Vannina riait, marchait, dormait. En un mot, elle vivait. Un doux sentiment avait grandi entre Scimitu et elle. Tous deux le savaient au fond d'eux-mêmes, d'avance condamné par l'issue du Grand Voyage. Mais que leur importait. Ils vivaient du présent et, pour l'heure, s'en satisfaisaient, dégustant le jour sans se préoccuper du suivant. D'escalade en escalade, l'enfant du Petit Peuple en était arrivée à égaler l'enfant mouflon. Ses doigts avaient acquis la souplesse et la dureté de l'acier.

Quelquefois encore, Altonu acceptait de transporter sa petite Vannina vers la mer. Alors le temps leur appartenait. Comme autrefois, comme au début du Grand Voyage, Vannina se laissait aller contre celui qu'elle considérait désormais comme son père et elle se sentait heureuse.

U sgiò Sannutu avait regagné sa Cinarca natale mais surtout retrouvé la laie cause de son exil. Aux dires des oiseaux migrateurs qui l'avaient aperçu, il filait un parfait amour et, bientôt, serait père de nombreux marcassins.

Tous les amis du Grand Voyage avaient retrouvé leurs occupations quotidiennes. Tupinu, parfois, s'embrasait aux récits de ses propres faits d'armes. Mais n'avait-il pas un peu raison de rendre hommage à son courage, lui qui avait défait par deux fois la bande d'u Diavulu ?

Ubobo et Ubaba s'étaient retrouvés propriétaires du trésor fabuleux accumulés par le brigand et ses hommes. N'eût-ce été le maigre plumage d'Ubobo, les mésaventures du couple de corneilles appartenaient à un passé révolu. Ubaba avait pondu quatre beaux œufs. De leurs coquilles avaient éclos quatre oisillons : trois de couleurs gris et noir comme les parents et l'autre, on ne savait trop pourquoi, noir comme une aile de... comme la nuit.

Russinu avait enfin trouvé ses cousins. Et, miracle de la vie, au premier coup d'œil, il avait eu l'esprit saisi par une jeune renarde à la queue de flamme. Ce buisson-ardent lui avait apporté la révélation du doux sentiment amoureux et ils ne se quittaient plus. Malgré cette heureuse et naturelle complication de son existence, le jeune renard rendait visite à l'enfant du Petit Peuple. Bien sûr, ces visites s'espaçaient. Mais, à chaque occasion, le sentiment qui les unissait, renaissait profond et durable.

- Vannina, tu seras la marraine de mes enfants, avait décidé Russinu.

Elle avait ri et l'avait embrassé comme autrefois. Quelque chose dans son cœur s'était serré puis sa bonne humeur avait repris le dessus.

- Alors, c'est pour bientôt, le grand départ ? avait demandé le renard.

- Dans quelques jours Russinu. Tu sais que je ne suis pas certaine d'être heureuse.

- Il ne faut pas dire cela, Vannina. Nous nous sommes tellement battus pour y arriver.

- Je n'y peux rien. C'est ainsi.

Le Vieux Sage était arrivé sur ces entrefaites.

- Te voilà hésitante, mon enfant ?

Vannina serra les poings.

- Non, votre Sagesse, mais c'est trop dur d'abandonner la moitié de ceux qu'on aime pour retrouver l'autre moitié. À jamais.

Le vieil âne remua ses oreilles en tous sens, ce qui signifiait qu'il riait. Vannina le regarda avec étonnement.

- J'ai dit quelque chose de drôle ?

- Non, mais le rire n'est pas forcément le fruit de la moquerie. Il peut être aussi l'enfant de la joie. Or je suis heureux de ce que nous allons peut-être pouvoir t'offrir ?

- Qu'est-ce que c'est ?

- Ce soir, il y a réunion des Pinnuti. N'oublie pas que désormais tu fais partie de la Confrérie.

Les animaux avaient commencé à se réunir lorsque le ciel s'était couvert d'un rose délicat. Vannina se trouvait sur le lieu du rendez-vous depuis la fin de l'après-midi. Elle voulait, une dernière fois, voir ses amis se regrouper, toutes espèces confondues.

Parfois, elle soupirait et les larmes lui montaient aux yeux. Alors, elle regardait la fuite des nuages et le sommet des arbres agités par le vent. Elle s'éloigna de quelques mètres et plongea la main dans une motte de terre humide. Avant même qu'elle ne l'ait portée à son nez, l'odeur l'enivrait. C'était sa terre, celle qui l'avait accueillie alors qu'elle se trouvait désespérément seule. Un amour total, absolu, la reliait à ses habitants, à sa végétation, à ses montagnes.

- Vannina, peux-tu nous rejoindre, s'il te plaît ?

Tandis qu'elle rêvait, la Confrérie des Pinnuti s'était formée.

- Vannina, reprit le Vieux Sage, Filomena posé sur le haut de son crâne, jusqu'alors tu participais à nos réunions. Désormais, tu en fais partie. L'important n'est pas que tu assistes à une ou cent réunions mais que tu saches que tu es des nôtres.

L'enfant se trouvait maintenant au centre du cercle. Une bouffée de bonheur l'envahit. Plus rien ne la séparait de ses amis.

- Nous voulons faire plus pour toi. Toutes les mille lunes, nous avons le pouvoir de désigner l'un d'entre nous pour qui les frontières entre les mondes seront abolies. Voilà deux fois que nous repoussons notre choix.

- Je ne comprends pas très bien, murmura Vannina.

- Tu as pu revenir du Monde Glacé. Tu pourras revenir de celui de la Licorne et y retourner quand bon te semblera, si nous le désirons.

- Et vous le désirez ?

- Tu vas rapidement le savoir. As-tu un autre vœu à formuler ?

- Oui, votre vénérable Sagesse. Si vous me jugiez digne de cet honneur, je vous prie d'également de l'accorder à Altonu, mon père adoptif.

L'âne agita ses oreilles pour demander le silence.

- Mes frères et mes sœurs les clairvoyants, voilà ma proposition : nous allons désigner l'enfant et l'aigle pour les deux mille lunes passées. Que ceux qui sont pour, se manifestent !

Le tintamarre qui, ce soir-là, envahit les montagnes de l'Île aux mille parfums resta longtemps inexpliqué pour les non-initiés. Les animaux fêtaient la désignation de Vannina, l'enfant au cœur pur.

Quelques jours plus tard, ils l'accompagnèrent au pied du Capu Tafunatu. Elle agita longtemps sa main tandis que les larmes baignaient son visage. Lorsque le soleil fut en position, elle grimpa sur Altonu. Puis l'ombre du grand aigle s'éleva dans le ciel bleu. On les aperçut une dernière fois qui entraient dans la grotte puis ils disparurent.

Altonu et Vannina restèrent éblouis par l'intense lumière blanche qui les attendait au sortir de la grotte. Ils n'avaient plus l'impression de voler, mais d'être en communion avec la terre, l'air, la mer, tout ce qui vit et tout ce qui aime.

Altonu descendit avec une telle douceur que Vannina eut envie de caresser le vent. L'aigle effectua deux passages au-dessus d'une plage puis se posa. Une silhouette venait à leur rencontre. L'enfant sut avant de la reconnaître que c'était sa grand-mère. Derrière elle, trottait la merveilleuse Licorne blanche, l'animal fabuleux qui apporte le bonheur éternel à ceux qui l'aperçoivent.

Enfin, elles se rejoignirent. Elles s'embrassaient en riant, en pleurant. Leurs mains se touchaient. Leurs visages s'effleuraient. Vannina se pelotonna contre sa grand-mère.

- Grand-Mère ?

- Oui, ma chérie.

- Je voudrais te présenter mon père adoptif, l'aigle Altonu.

Celui-ci se posa à leur côté.

La grand-mère sourit.

- Je crois bien que nous nous connaissons, lui et moi.

- Vous vous connaissez ?

Ce fut au tour de l'aigle de répondre.

- Je n'ai pas voulu t'en parler, ma chérie, mais, dans une précédente existence, j'ai été marié avec elle.

- Le mari de grand-mère ?

- Eh oui. Et je suis devenu aigle pour te protéger.

- Grand-Père ? Grand-Mère ? C'est vraiment vrai ?

- Oui, mon espérance, firent-ils à l'unisson.

L'aigle se percha sur l'épaule de la Grand-Mère qui prit Vannina par la main.

- Allons rejoindre les nôtres pour que le Petit Peuple soit au complet.

- Sans le Seigneur de l'Alliance, précisa Vannina.

- On s'en passera.

Vannina poussa un cri de surprise.

- Vous avez de nouveau un anneau de lumière autour de votre front.

- Toi aussi, ma chérie. Le Grand voyage est bel et bien terminé.

Ils montèrent sur le dos de la Licorne et s'éloignèrent sur la plage, lorsqu'une grosse tortue cachée au pied d'une touffe de jonc sortit la tête de sa carapace.

Une grosse larme coulait le long de sa joue écaillée. Elle avança de deux pas, regardant Vannina et ses grands-parents, montés sur la Licorne, disparaître dans la rayonnante lumière.

- Comme j'aime les histoires qui se terminent bien !

FIN

Table des Matières

- I- Au cœur de la tempête
- II- L'histoire de Vannina
- III- Le grand départ
- IV- Ubaba et Ubobo
- V- La légende de l'Omu di Cagna
- VI- Le sanglier de la Cinarca
- VII- La noyade de Vannina
- VIII- La tentation du petit renard
- IX- Dans la tour du brigand
- X- Le combat du général des rats
- XI- La Confrérie des Pinnuti
- XII- Vannina dévorée par un serpent
- XIII- Dans les souterrains du château
- XIV- La grotte au trésor
- XV- La défaite du grand corbeau
- XVI- Le désespoir des corneilles
- XVII- Mademoiselle Filomena, la Mémoire des Vivants
- XVIII- Le Monde Glacé
- XIX- La pénitence d'Ubobo
- XX- Vers la mer
- XXI- La rencontre avec les cochons dévots
- XXII- La capture de l'enfant mouflon
- XXIII- La terrible vengeance d'Ubobo
- XXIV- La fin du Seigneur de l'Alliance
- XXV- Le Monde de la Licorne blanche